


RACINET

LE  OSTUME

HISTORIQUE

20<sup>E</sup> LIVRAISON

FIRMIN DIDOT ET C<sup>IE</sup>

PARIS



461



# TURQUIE D'EUROPE ET GRÈCE

## COSTUMES POPULAIRES.

6	8	4	5	1
3	7		9	2

N° 1.

Paysan grec de Monastir. Coiffure d'astrakan, veste, culotte et guêtres de feutre. Chaussure de maroquin.

N° 2.

Paysanne grecque de Monastir. Coiffure d'étoffe peinte, composée de deux pièces, l'une en fichu, l'autre en voile retombant sur les épaules. Chemise de grosse toile, veste en feutre, sans manches, tablier en tapis, deux ceintures dont l'une retombant jusqu'à terre. Chaussures de maroquin.

N° 3.

Femme de cultivateur de Scutari. Coiffure arrangée en toque, brodée, avec couvre-nuque. Grande chemise de toile, veste en feutre sans manches. Ceinture d'argent, à laquelle est fixé le tablier de laine. La chemise dépasse la jupe par le bas, les pieds sont nus dans leurs chaussures.

N° 4.

Femme bulgare de Ali Tchélébi. Bas de laine rayée, caleçon aux plis bouffants tombants sur les pieds. Pantoufles de feutre.

N° 5.

Femme grecque de Hasskeui. Coiffure dite bachlik, d'où pend une pièce d'étoffe en guise de voile ou de mantille. Chapelets de verroterie. Veste échancrée, redingote, tablier, ceinture en tapis sous une seconde ceinture d'argent avec agrafes. Bas à raies sans autre chaussure.

N° 6.

Paysanne de Baïdjas. Coiffure dont le développement est dû à l'adjonction d'étope, mariée aux cheveux et pendant en cordelettes parsemées de faux sequins et de perles de verre; on y joint un petit fez et on roule autour une étoffe de grosse laine, nouée sous le cou. La chemise est brodée, mais se trouve cachée. Ceinture de feutre.

N° 7.

Habitant de Sofia. Vêtement de drap passémenté de soie. Ceinture de laine faisant de nombreux tours.

N° 8.

Femme bulgare de Roustchouk. La coiffure se compose d'un simple mouchoir enroulé autour de la tête, dont les bouts retombent sur les épaules. Chemise de laine, brodée. Deux ceintures, dont l'une retient le tablier. Une redingote sans manches, doublée de fourrures, avec parements de fine pelleterie. Bas de laine.

N° 9.

Bulgare chrétien de Widdin. Coiffure de peau d'agneau noir. Robe courte de coton, ceinture de laine. Pelisse en peau de mouton au poil tourné en dedans, avec applications de drap coloré et réapplications de gansés de coton, de laine ou de soie; chaussses serrées de cordelettes de laine; chaussure de peau.

(Le dessin des personnages est emprunté aux photographies des Costumes populaires de la Turquie, ouvrage publié à Constantinople par P. Sebah, sous le patronage de la Commission impériale de l'Exposition de 1873, à Vienne; et les détails du costume ainsi que la coloration, pris d'après les modèles en nature exposés par l'Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie (Musée du Costume, 1874.) Sur ces modèles ont été également relevées les coupes principales des pièces de vêtement représentées.)







TURQUIE D'EUROPE

EUROPEAN TURKEY

EUROPAISCHE TURKEY



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Urrabieta lith.





# TURQUIE D'EUROPE

## COSTUMES USUELS.

N<sup>os</sup> 1, 2, 3, 6, 8 et 9.  
Costumes de Skodra (Scutari d'Albanie).

N<sup>o</sup> 1.

Hodja.

N<sup>os</sup> 2 et 8.

Dame chrétienne; costume d'intérieur et de ville.

N<sup>o</sup> 3.

Prêtre chrétien.

N<sup>os</sup> 6 et 9.

Dame musulmane; costume d'intérieur et de ville.

N<sup>os</sup> 4 et 7.

Berger et paysanne de Malissor.

N<sup>o</sup> 5.

Paysanne chrétienne de Matefsé.

Ces exemples proviennent du vilayet de Prisrend (Prisrendi, Perserin ou Perzerim) et Skodra, dont les deux gouvernements comprenaient encore en 1873, époque où ces types ont été photographiés, l'ancienne Mœsie supérieure et la haute Albanie.

Les anciens Grecs connurent peu l'intérieur de ces contrées, que les rapides incursions des Scythes rendaient redoutables, et même après que la Mœsie eût été, de même que la Dacie et la Valachie, réunie sous Trajan à l'empire romain, ces provinces formèrent, de ce côté, la partie extrême et imparfaitement assimilée de l'empire.

C'est une singularité historique que le fait de cette barrière danubienne arrêtant jadis non seulement les armes des Grecs et des Romains, mais aussi leur civilisation et rebelle à leurs arts mêmes, si facilement envahissants sur tant d'autres points. Cette singularité est d'autant plus à remarquer que, dans les temps plus rapprochés de nous, malgré le voisinage du Turc, du Méridional oriental, et malgré la propagation de l'islamisme qui, sur le littoral du Danube inférieur, partage la population en nombre à peu près égal, malgré même la communion d'intérêts qu'ils ont avec ceux du Midi, professant le culte chrétien orthodoxe, les Slaves du sud sont restés eux-mêmes depuis qu'on les connaît.

En examinant de près ce problème historique, on attribue aujourd'hui la puissance de cette résistance à l'antériorité de la civilisation que ces peuples représentent; les modes de leurs arts populaires y seraient étroitement liés. Les broderies et les vêtements tapissés slaves ont été vivement remarqués à la récente exposition universelle de Paris; le goût moderne si fin, si mesuré, s'est laissé charmer par des productions dont les moyens primitifs, élémentaires, procurent des résultats qui égalent et souvent dépassent les meilleurs effets décoratifs des plus savantes industries. Il n'y a guère de hasards assez constants pour que, depuis les échantillons produits, allant des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles jusqu'à ceux datant de nos jours, exécutés par des mains de paysans, on puisse attribuer l'unité, les franches et heureuses harmonies, le caractère enfin de ces productions anciennes et modernes à la seule succession d'inspirations individuelles qui n'auraient point eu de guide. Nous avons voulu savoir ce que l'on pensait de ces choses là où elles se font; or, l'origine à laquelle les investigateurs modernes semblent généralement d'accord pour les faire remonter paraît si intéressante, et la connaissance peut en être si utile aux artistes, puisque l'art populaire des Slaves du sud aurait pris ses racines dans les arts des civilisations-mères de la vieille Asie, que nous n'hésitons pas à résumer, quoiqu'il faille remonter haut, les preuves historiques et morales que les écrivains ont accumulées sur ce sujet.



On savait, par le témoignage d'Hérodote, que, quoique comprises dans les tribus scythiques, les hordes sarmates, les Slavoniens (nom qu'ils se donnaient eux-mêmes) en avaient toujours été distincts. On savait encore par lui qu'après avoir été un peuple nomade, c'est-à-dire pasteur, errant selon le besoin de ses troupeaux, les Slavoniens devinrent agriculteurs, lorsque, chassés de l'Asie centrale par ceux du nord-est, les Massagètes, et arrivés au nord du Pont-Euxin, la fertilité du sol les détermina à s'y fixer. Enfin, ce que l'on connaissait encore, c'est que, chassés de nouveau vers les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles de l'ère moderne, les Slaves du sud entraient en Europe pour y demeurer. Voici maintenant quel aurait été leur point de départ. Les ethnologues reconnaissent sans hésitation dans le type du Slave pur le sang arien, condensation supérieure de races primitives qui se serait produite, selon des probabilités acceptées, vers le point central du continent asiatique. Sorties de la Bactriane à des époques préhistoriques, ce serait en marchant d'un pas inégal dans la direction de l'Europe que les populations ariennes se seraient trouvées dispersées. Ce serait ainsi que les quatorze tribus des Pélasges, selon Théopompe, cité par Strabon, passant par l'Asie Mineure, et s'imprégnant, chemin faisant, de sang sémitique, seraient arrivées en Grèce. Les Slaves auraient pris par le nord de la mer Caspienne et du Pont-Euxin.

A cet historique de leur marche, on ajoute que depuis qu'on les connaît, les Slaves du sud sont d'autant plus facilement restés semblables à eux-mêmes que, venus par les steppes centrales de l'Asie et ayant toujours vécu loin des grands océans, ils avaient plus de chances que beaucoup d'autres de conserver intégralement leurs traditions; que le Slave du sud a tous les caractères physiques et moraux de l'homme de la plaine, et que la ténacité, la persistance que montre presque partout l'homme de la terre, est surtout le propre du paysan de la vieille terre asiatique.

Ceci nous amène à esquisser les mœurs de ces populations, à en indiquer le caractère général, puisqu'on a lié les deux questions par des observations fort ingénieuses (1).

La famille est une association ayant son chef élu; on travaille les terres en commun; pertes et gains sont partagés. Grand-père, père, fils, petit-fils, cousins, restent ensemble, chaque couple marié ayant sa chambre particulière dans la maison. C'est une réduction de l'antique tribu comptant parfois une centaine de membres et même davantage. On prend le repas en commun, les femmes debout derrière les hommes assis; les enfants dans une autre pièce. L'existence est rude, les femmes sont surchargées de travaux; ce sont elles qui tissent et confectionnent toutes les pièces du costume des gens de la maison. Levées en hiver à trois heures du matin, rassemblées dans la pièce commune, elles y tissent jusqu'au jour. Lorsqu'elles portent sur leur tête le lourd panier qui contient le repas des travailleurs des champs, elles s'occupent encore de la filasse; et le soir, à la veillée de chaque journée, qui se passe tour à tour dans les maisons amies, on tisse de nouveau et on brode les fins canevas. Les mères transmettent à leurs filles les recettes pour la pureté et la solidité des teintures, les instruisent à en faire l'application selon la nature des tissus ou le genre des dessins, et les initient au secret des harmonies de la couleur. Toutes ces choses transmises s'infusent si heureusement dans le sang de cette race, qu'il n'est pas rare de voir sortir de mains et de têtes d'enfants de quinze ans de nombreux et nouveaux modèles, chacun d'un dessin différent, quoique tous empreints du caractère consacré.

Ce qui est non moins remarquable que la production sortant de leurs mains, c'est de voir de quelle façon légère ces femmes accomplissent leurs travaux. Pures artistes de sentiment, accessibles par-dessus tout aux deux harmonies-sœurs, celle du son musical et celle de la couleur, elles font marcher ensemble le chant et la broderie.

Quant à la source primitive de cet art des Slaves du sud, resté si indépendant et si original, et qu'ils n'ont pu emprunter aux rudes populations qui les avoisinaient au nord ou à l'est, il est permis de la chercher dans l'Orient assyrien ou médique, que plus d'une incursion heureuse fit à certaines époques leur tributaire. (Voir Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, Paris, 1876.)

En somme, que ces types aient été acquis par les armes ou aient été procurés par le voisinage et les affinités de races (les Mèdes, par exemple, qui s'appelaient eux-mêmes *Aryas*, étant les congénères des Slavoniens), peu importe au fond. Ce point de départ nous paraît si intéressant que nous avons dû le signaler, puisqu'il en résulterait que l'on trouve dans les ornements slavonnes le moyen de suppléer sans trop de risques, à ce que la sculpture de la haute antiquité asiatique ne peut donner seule, c'est-à-dire, la nature même, la délicatesse, la franchise de ton et l'harmonie puissante de parures usuelles remontant aux temps les plus éloignés.

Quant à l'art des Slaves du sud, exercé par des mains populaires, il révèle un peuple doué de qualités excep-

(1) Nous empruntons ces détails au très intéressant opuscule, publié à l'occasion de l'Exposition universelle de 1878, sous le titre : *d'Agram-Croatie*, tiré d'une notice allemande de M. Félix Lay, sur la civilisation des Slaves méridionaux, imprimée à Hanau en 1872; opuscule suivi depuis d'un ouvrage plus étendu, intitulé : *Ornamente sudslavischer u. nationaler Haus u. Kunst Industrie*; Wien.





TURQUIE D'EUROPE

EUROPEAN TURKEY

EUROPAISCHE TURKEY



IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>o</sup> PARIS

Nordmann lith.



tionnelles. Avoir su, sans sortir du cycle de leur tradition, sans rien emprunter au dehors, constamment rajeunir avec une mesure parfaite, un goût sûr, un charme nouveau, de vieilles formules, c'est assurément une chose rare et digne de remarque. Cette facilité à varier sans cesse un thème consacré rapproche des grandes facultés des Grecs les heureuses facultés de l'humble paysan de la Slavie méridionale.

C'est dans les vêtements tapissés, les broderies en couleurs et en soie métallique, en point de marque et autres, ainsi que dans leur orfèvrerie-joaillerie, que les traditions slaves paraissent appartenir à la plus haute antiquité. Quant aux dessins en applique, à l'aide de bandes en ton tranché, l'origine en remonte à l'usage de recouvrir les coutures des vêtements de peau. On ne les rencontre guère dans les monuments de haute antiquité.

La toile fine et très solide, que l'on rehausse de dessins coloriés en points de tapisserie et de chaînette, offre un des plus fins canevas de la terre. Les broderies sont toujours régulièrement ordonnées. Le rayé simple, le mille-raies, le croisé, appelé communément à l'écossaise, dont on décore certaines soieries ou cotonnades, sont de vieilles formules asiatiques, employées fréquemment pour les tabliers en Bulgarie et en Roumanie (voir pl. Turquie d'Europe : la Coupe); on les trouve dans les peintures du *Térence* du Vatican, représentant les Barbares.

Quant aux vêtements en tapisserie, notre n° 7, le costume de la paysanne de Malissor, parle de lui-même : il est difficile d'en rencontrer d'un plus beau caractère. On y compte, paraît-il, vingt-neuf pièces, ayant chacune une destination définie : le *gueuchluk*, ou corsage collant; le *dubliten*, jupe raide, sans un pli; le *tablier*; le *terba*, sac à ouvrage; les *bas*, montant jusqu'à mi-cuisses, épais et forts. D'ordinaire, on n'y joint pas de chaussures, ces bas chauds en tenant lieu. Enfin, la dernière pièce de ces tapisseries, faites toutes en laine de premier choix et ornées de dessins ouvragés, est la ceinture frangée, maintenue par une seconde ceinture en galon d'or, fermée par une boucle d'argent, finement travaillée. Les sequins de la coiffure, entremêlés de chaînettes, descendent jusqu'aux yeux. L'ample *bachlik* qui la couvre et tombe sur l'épaule est un châle brodé d'or. L'*oustrougha*, le manteau jeté sur l'épaule, est plus simple et frangé; il est agrafé par un *tchaprass*, formé de pièces d'argent réunies par des plaques d'orfèvrerie épaisses en repoussé. Cette paysanne de Malissor est une de celles qui confectionnent chez elles des tapis pour la vente; elle tient d'une main l'étui de ses ciseaux, de l'autre, son sac à ouvrage. C'est de ses propres mains que sont sorties toutes les pièces de son costume.

Le berger de Malissor, n° 4, est vêtu en peau d'agneaux à peine nés; des passementeries et broderies de soie noire dissimulent toutes les coutures. Un *chalvar* (caleçon), un *entari* (veste) presque collants; une large et épaisse ceinture de laine; des bas de laine; des *tcharyk*, la chaussure que le paysan fabrique, en général, lui-même; et enfin le *fez* droit avec le *puskul* de soie, composent ce costume de pasteur. Il a à la ceinture un petit sac en forme de cartouchière et les deux *duduk* (flûtes) qui lui servent à charmer ses loisirs.

Enfin, le n° 5, une chrétienne de Matéfé, complète la série des costumes de nos paysans bulgares. Celle-ci porte une coiffure ornée de monnaies et de plaques de métal avec un couvre-nuque pouvant être ramené par devant; sa chemise de laine est décorée de broderies en bordures d'un beau caractère; le court tablier, très typique, est en tapisserie; ses *paboudj* ont des houppes en rosette; elle a des boucles d'oreilles. Ces deux femmes, n°s 7 et 5, ne portent ni l'une ni l'autre le large caleçon, le *chalvar*. Les Bulgares, en général, n'en font pas usage, et, pour la plupart, ne mettent même pas de bas. D'habitude, les femmes des cultivateurs, vêtues seulement d'une chemise et du tablier, chaussent leurs pieds nus, pour sortir de la maison, simplement de la pantoufle en cuir rouge ou noir, ou d'une chaussure en feutre, si le terrain le permet. Le Bulgare laboureur, jardinier, habillé de peau de mouton, ôte d'ordinaire sa veste pour travailler, ne gardant que son pantalon. Son manteau ne lui sert guère que lorsqu'il va à la ville. (La planche Turquie d'Europe, au signe de la Coupe offre sous les n°s 6, 8, 4, 3, 7 et 9, des exemples de costumes bulgares.)

Ainsi qu'on peut le voir, c'est en usant d'une ordonnance régulière, d'un dessin à répartitions claires, souvent en bandes, et en employant presque toujours les tons dans leur franchise, que les Slaves du sud, ornant à peu près toutes les pièces de leur vêtement, obtiennent leur décor. Les vêtements de ceux qui suivent le mode plus méridional sont d'une autre nature : les étoffes sont unies, ou, lorsqu'elles sont ornées, ce qui est très fréquent chez les femmes, on n'emploie guère pour les grandes pièces de l'habit que des broderies d'un ton unique, dont le dessin abondant, savamment compliqué, offre une combinaison d'arabesques formant réseau. Cette décoration couvre en général le vêtement tout entier, mais parfois seulement une partie (voir n° 2); des fleurs brochées, peintes, tissées ou imprimées, de goût persan, se voient sur les *chalvars*, les mouchoirs, les serviettes, les écharpes portées par les femmes, mais le genre est si facilement reconnaissable qu'il est inutile d'insister.

Le Hodja, n° 1, a un costume ample, large, confortable, de drap solide. Sa coiffure est un *fez* à gros gland,



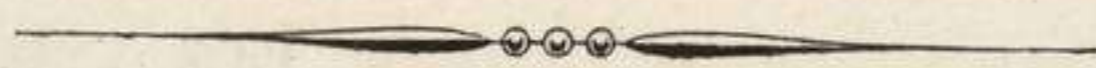
entouré du *saryk* blanc; un *mintan* de coton imprimé lui couvre la poitrine; le gilet sans manches est garni de gros boutons coupés à facettes, en passementerie; ceinture de châle; chalvar de drap; le *dolama* sans manches, tombant jusqu'aux pieds, est recouvert par le *binich*; enfin, la chaussure *mest* et les *paboudj* en maroquin complètent ce costume. Les manches du *mintan* laissent passer, en forme de manchettes, l'extrémité d'une chemise de lin fin, dentelée sur les bords.

Le prêtre chrétien, n° 3, n'a pas même le *kalpak* traditionnel de la profession. Son costume est celui d'un bourgeois arnaut : le fez; chemise de soie cuite, dite *bourundjuk*; gilet croisé; chalvar d'étoffe lustrée, à mille plis; ceinture en laine; bas soigneusement tirés; pour chaussure, le *yéméni*; son pardessus à manches est le *djubbé*.

Les chrétiennes représentées sous les n°s 2 et 8 portent le caleçon ample, comme les musulmanes; il n'y a que les Bulgares qui ne l'aient pas adopté. Ces deux exemples représentent la même dame en costume d'intérieur et en tenue de ville. La coiffure d'intérieur qui, de face, a l'apparence d'un mortier, est une simple serviette de coton, brodée de soie et d'or, entourée d'un épais galon. Boucles d'oreilles en filigrane d'argent; collier de même, aboutissant à une croix renfermant des reliques; chemise en *bourundjuk*, retenue sur la poitrine par des boutons et des épingles d'argent; large ceinture d'orfèvrerie posée sur une autre de gaze, fixant à la taille le chalvar en étoffe mince et lustrée, à plis cassants, miroitants; *paboudj* largement échancrés, relevés au bout; manches de la chemise en jabots plissés couvrant la moitié de la main; long *djubbé* sans manches, tombant carrément, garni de boutons serrés en forme de grelots. Pour aller en ville, on ajoute le manteau de drap à manches flottantes (voir n° 2), avec revers et capuchon, et le voile de mousseline, rarement fermé, plus souvent noué sous le menton.

Les n°s 6 et 9 représentent une dame musulmane de Skodra, en costume d'intérieur et en tenue de ville. La coiffure est une espèce de casque en étoffe tissée d'or, surmonté d'une aigrette d'orfèvrerie vissée sur une épaisse plaque d'argent finement travaillée; le front est bordé d'une triple rangée de sequins suspendus à des chaînettes tenant au casque; les plus longues de ces chaînettes relient la coiffure à un poitrinal formé par les rangs multipliés de monnaies d'or et d'argent; la chemise en *bourundjuk*, couvrant seule les seins, est transparente; l'entari de soie brochée est tailladé aux manches; le *djubbé*, sans manches, descend à mi-jambes; entari et *djubbé* laissent la poitrine à découvert; c'est dans une boutonnière de ce dernier vêtement que l'on passe, pour la montre, le mouchoir de linon, brodé aux quatre coins de fleurons d'or; il en est de même pour la serviette de coton pelucheux, à sextuple étage de broderies en soie de couleur entremêlées de paillettes, que l'on porte à la ceinture; cette dernière est un épais tissu de fils d'or et de soie, frangé de tresses terminées en houppe; bas blancs; *paboudj* en velours, ornements en feuillages d'or et fleurettes en perles fines. Pour sortir, on dévisse l'aigrette du casque, le *tépélik*, afin de jeter sur sa tête le *féradjè*, le manteau, dont on s'affuble comme d'une vaste cape; on le ramène avec soin sur le visage à la rencontre d'un passant d'un autre sexe.

(Le dessin des personnages est emprunté aux photographies des Costumes populaires de la Turquie, ouvrage publié à Constantinople par P. Sebah, sous le patronage de la Commission impériale de l'Exposition de 1873, à Vienne; et les détails du costume, ainsi que la coloration, sont d'après les modèles en nature exposés par l'Union centrale des beaux-arts appliqués à l'industrie, musée du Costume, 1874.)





463  
AY

## ORIENT

### PARURES DU TURKESTAN, DE L'ÉGYPTE ET DE LA BULGARIE.

N° 1. — Boucle d'oreille du Turkestan.

Anneau en argent avec pendants ornés d'émeraudes et de grains de corail; garnitures en or. Les boucles d'oreilles s'attachent souvent au turban.

La plus grande partie des bijoux sont en argent; le pâle éclat de ce métal ressort beaucoup plus que l'or sur la peau bronzée des femmes. Voir les n°s 12, 13, 15 et 19.

N° 2. — Suspension de collier en argent repoussé et ciselé; Égypte. Largeur, 0<sup>m</sup>,09; certaines ont de 0<sup>m</sup>,30 à 0<sup>m</sup>,35. Épaisseur, 0<sup>m</sup>,12. — Voir le n° 18.

Ces étuis, attachés à un cordon de soie, renferment les *hegabs* ou amulettes et portent quelque verset du Coran en inscriptions minuscules, dans le genre de celui-ci : « Volonté de Dieu, arbitre suprême des choses nécessaires. »

N°s 3 et 4. — Lourds anneaux de jambes à l'usage des fellahs; argent repoussé. Le n° 3 a 0<sup>m</sup>,07 de diamètre et le n° 4, 0<sup>m</sup>,04.

Les anneaux des chevilles du pied, d'or ou d'argent massif, ne sont plus guère portés aujourd'hui; très lourds, se choquant entre eux, ils résonnaient dans la marche ainsi que l'indique une chanson d'amoureux : « Le son de tes anneaux de pied m'a privé de la raison. » — Isaïe y fait aussi allusion dans ce verset : « Les filles de Sion s'élèvent avec orgueil parce qu'elles marchent la tête haute en faisant sonner leurs pieds. »

N° 5. — Ancien *guerdanlik* (collier) en argent de la Bulgarie; estampages. — Hauteur, 0<sup>m</sup>,19; largeur, 0<sup>m</sup>,15. (Voir la pl. la Lampe, Turquie d'Europe.)

N° 6. — Bonnet de femme en forme de casque; Turkestan. Velours doublé de soie; pierreries; ornement en argent repoussé.

N°s 7 et 8. — Boucles d'oreilles en or; Égypte. Le n° 7 est émaillé; le n° 8, filigrané.

Les boucles d'oreilles sont variées à l'infini et consistent, soit en diamants montés en argent, dorés sur le revers pour ne pas être ternis par la transpiration, soit en branches de diamants montés en or. D'autres sont formées d'émeraudes ou de rubis montés en filigranes, entourés de boucles d'or.

C'est dans l'empire ottoman que se font les beaux ouvrages en filigrané; Damas, Beyrouth, Monastir, Orfa ont chacune leur célèbre *esnaf* de *kouyoumdji* (corporation des bijoutiers) qui se distinguent depuis longtemps par un goût délicat et de hautes qualités artistiques.

Ces bijoux, et particulièrement le n° 7, sont de cette joaillerie branlante, rythmique, si chère aux femmes de l'Orient. (V. la pl. de bijouterie orientale ayant pour signe le Sean.)

N° 9. — *Orge*, collier arabe en argent et orné de perles; hauteur, 0<sup>m</sup>,17; largeur, 0<sup>m</sup>,15.

L'*Orge*, parure des personnes riches, est fait d'or ou d'argent creux; quelques femmes y ajoutent des sequins ou des médailles turques et égyptiennes. Ce pectoral est quelquefois assez long pour descendre jusqu'à la ceinture.

L'*eched* est le collier favori des classes inférieures; sa valeur est de quelques piastres; il a souvent deux ou trois rangs.

Celui appelé *tock* est simplement un anneau d'argent ou de cuivre, ou même d'étain; les petites filles surtout se parent de ce clinquant qui souvent n'est que du fer.

N° 10. — *Dibleh* (bague) en argent.

Une bague sans pierre s'appelle *dibleh*; quant aux autres, les *khatis*, elles diffèrent peu des nôtres par la forme. Le présent d'un bijou de ce genre est la plus grande marque de confiance chez les musulmans qui le portent au petit doigt de la main droite.

La bague en cachet sert de seing pour les lettres et les documents officiels; son empreinte est réputée plus valable que la signature.

N° 11. — Fragment d'un collier en argent.

N° 12. — Boucle d'oreille du Turkestan; triangle d'argent repoussé et ciselé; garniture d'émeraude et de corail.

N° 13. — Boucle d'oreille ornée de pierreries. Turkestan.

N° 14. — Boucle d'oreille en or ayant la forme d'un pulvérin et ornée de pendeloques; Égypte.

N° 15. — Boucle d'oreille en argent, garnie de corail; bâton horizontal que deux chaînettes, reliées par un anneau, suspendent à un petit crochet; Turkestan.



N° 16. — Bracelet à mailles en argent; la pièce du milieu est enrichie de corail et d'émaux cloisonnés.

N° 17. — Bracelet monté en or; filigranes, turquoises et émaux cloisonnés; Turkestan.

N° 18. — Suspension de collier; argent repoussé et ciselé; cordon en laine; Égypte. Largeur, 0<sup>m</sup>,06. — Voir le n° 2.

N° 19. — Boucle d'oreille en argent; une pièce cloisonnée et des pendeloques garnies de corail sont suspendues à l'anneau; Turkestan.

N° 20. — *Tepelik* (frontal) en argent; Bulgarie.  
Largeur, 0<sup>m</sup>,17; hauteur, 0<sup>m</sup>,10.

Sorte de ruban en mailles d'argent, garni de petites plaques indépendantes les unes des autres; chaînettes recouvertes de motifs en argent et se terminant par des croissants en or; chaîne transversale à laquelle se

balancent des sequins. Les deux extrémités de ce frontal se rejoignent derrière la tête au moyen d'un crochet attaché à une petite chaîne. Voir la pl. la Lampe, Turquie d'Europe.

N° 21. — *Guerdanlik* en argent; Bulgarie.  
Hauteur, 0<sup>m</sup>,14; largeur, 0<sup>m</sup>,18.

La rangée supérieure formant le collier est composée de motifs enrichis de pierreries; de ces motifs tombent plusieurs chaînettes se reliant avec d'autres qui forment une triple rangée horizontale; les deux premiers rangs sont ornés de petites palettes; le troisième, de croissants ciselés et repoussés.

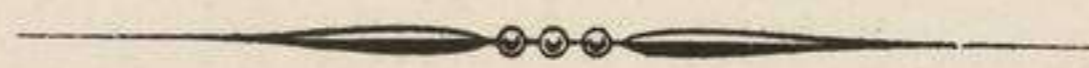
Ces deux dernières parures, composées de pièces métalliques superposées et mobiles, sont combinées pour la résonance.

N° 22. — Ornement pour les cheveux ou pour le turban: manche en métal; feuilles d'or posées sur du mastic; Turkestan.

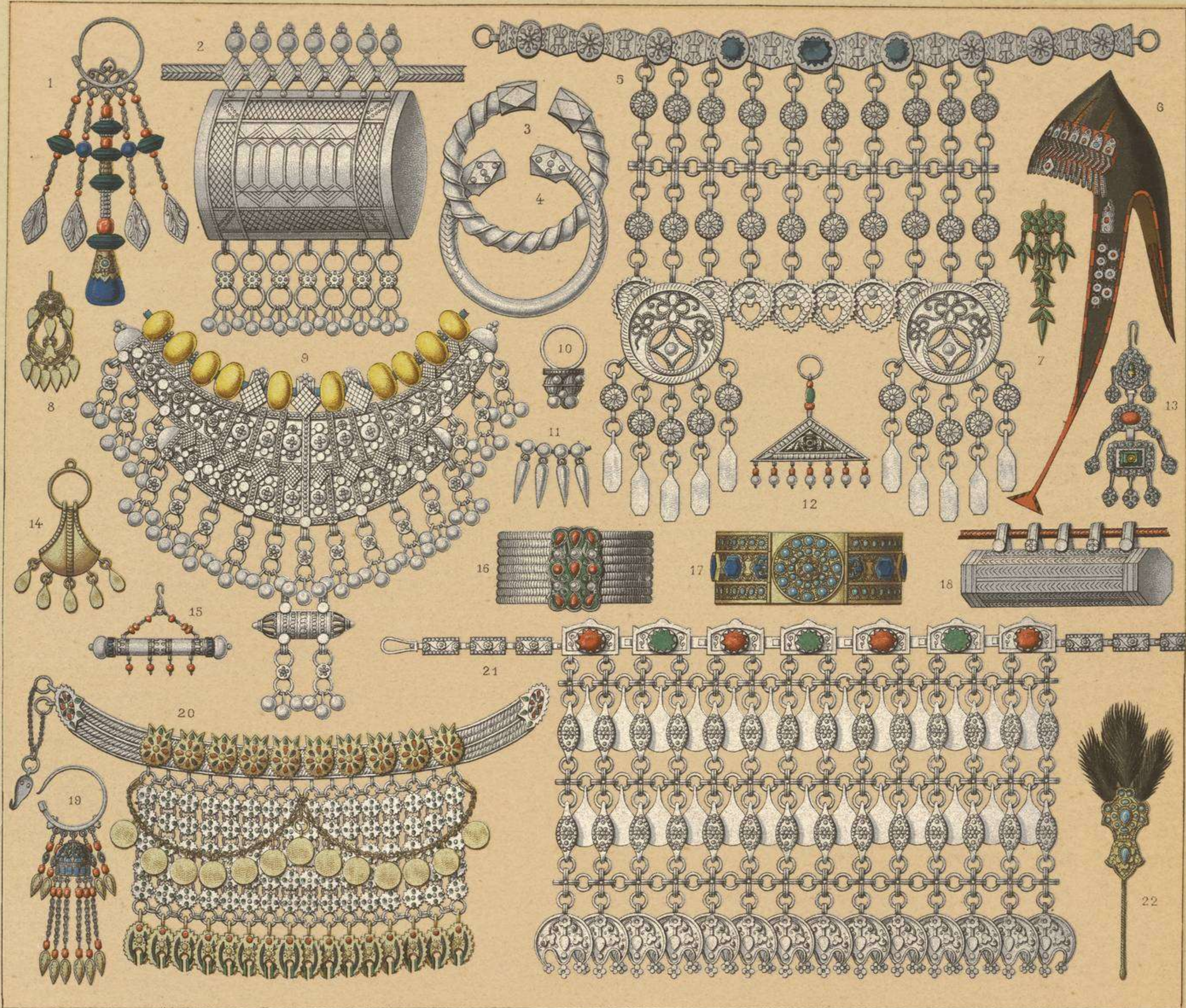
*Les nos 1, 6, 12, 13, 15, 17, 19 et 22 sont la reproduction d'objets provenant de la mission de M. de Ujfalvy dans le Turkestan.*

*Les nos 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10, 11, 14, 16, 18, 20 et 21 faisaient partie de la collection du vice-roi d'Égypte à l'exposition internationale de Paris en 1878.*

*Voir, pour le texte: Mouradja d'Ohsson, Tableau général de l'Empire ottoman, Paris, Didot, 1821. — Lane, Manners and customs of the modern Egyptians. — Regnault (A.), Voyage en Orient; Grèce et Turquie, Paris, 1855. — Hamdy-Bey et Launay (Marie de), les Costumes populaires de la Turquie en 1873. — M<sup>me</sup> Ujfalvy-Bourdon, D'Orembourg à Samarkand (Tour du monde), Paris, Hachette, 1879.*







ORIENT

EAST

AUFGANG

AY

IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Spiegel lith.



264



# TURQUIE D'EUROPE

## COSTUMES DES VILAYETS DE YANIA ET DE SÉLANIK.

(ÉPIRE OU BASSE ALBANIE; THESSALIE; MACÉDOINE.)

1	2	3	4	5
6	7	8	9	

Le vilayet de Yania comprend l'Épire ou basse Albanie et la Thessalie; la ville principale est Yania ou Janina, capitale de l'Épire. Les Épirotes ou Albanais qui se nomment eux-mêmes *Arbenesce*, d'où les Byzantins ont fait *Arvanite*, les Turcs *Arnaout*, se donnent aussi le nom de *Skipetar*. Ce dernier nom paraît signifier l'homme toujours armé, celui qui se sert de l'épée, du *skiphos*. Les Albanais, qui selon toute apparence, sont une tribu des anciens Illyriens, sont vigoureux et guerriers; ces soldats d'Achille de Pyrrhus et de Iskender-bey (Scanderbeg) ont conservé toute leur réputation.

Le vilayet de Sélanik est l'ancienne Macédoine; il est limitrophe à l'ouest de celui d'Yania.

La principale industrie des Épirotes est le costume. Ce sont les tailleurs-brodeurs d'Yania qui fournissent à toute la Grèce ces splendides vêtements dont l'étoffe disparaît parfois complètement sous l'or des broderies. En moyenne, un costume d'homme de ce genre est vendu à Yania, 1600 fr. (8000 piastres), un de femme, 1800 fr.; un d'enfant, 500 fr.

N° 7. — *Arnaout de Yania*, en costume riche.

Haut *fez* de feutre rouge, au long *puskul* de soie bleu maintenu par un gland d'or; *djamadan*, gilet croisé; *yeleck*, gilet droit; *tchepken*, veste à longues manches ouvertes; *silahlilik*, ceinture de cuir à plusieurs compartiments, propres à l'arsenal de pistolets, tromblons, sabres et couteaux rehaussés de fourreaux et de garnitures en argent repoussé, gravé, niellé. (Ce *silahlilik* est brodé d'or en point de couchure; on ne porte plus d'armes aujourd'hui qu'en temps de guerre, mais la ceinture désarmée reste dans l'usage pour conserver la bonne symétrie de l'ensemble du costume.) *Fistan* jupe blanche à tuyaux raides, évasés; *dislik*, guêtres brodées en or sur un modèle conforme à l'ornementation du haut de l'habillement; ces guêtres sont rattachées au caleçon par des jarrettières en tissu d'or dont les bouts retombent sur la jambe; le bas couvre en partie les *tcharik*, l'élégante chaussure à pointe recourbée à la poulaine; des pompons de soie floconneuse se balancent tout le long de l'extrémité de ce soulier d'apparat.

N° 8. — *Dame arnaoute de Yania*.

(Cet élégant et somptueux costume a coûté, à Yania, 2,720 francs.)

Fez de forme basse, dont le feutre rouge et le *puskul* bleu sont garnis de fils d'or terminés par de petites boules de même métal; la marche communique à ces fils suspendus un mouvement qui les balance et fait bruire les boules. Chemise de soie cuite crépelée, le *beurundjuk*, lamée d'argent et finement brodée à jour. *Entari* de satin, à jupe à la *franka*, à longues manches ouvertes; ce vêtement est assujéti à la taille par un *yelek* à boutons à grelots, recouvert d'un *mintan* à manches plus larges et plus longues que celles de l'*entari*, qu'elles enveloppent sans les cacher entièrement. Ces trois pièces du costume, *entari*, *yelek* et *mintan*, sont d'une même étoffe, et ornées de broderies finement exécutées. Le pardessus sans manches est le *djubbé*; il est en velours, et l'art du brodeur se donne libre carrière sur le fond intense de sa couleur. Le *gansé*, la *soutache*, le *point de couchure*, la  *finition*, tous les points imaginables concourent à la décoration du *djubbé*, sur



lequel s'entrelacent les fleurs, les rinceaux, les épis d'or, au gré du caprice de l'artiste. Rien de mieux composé, de plus délicatement achevé que ces magnifiques broderies sur le velours qui, par sa note vigoureuse, relève ce qu'il y aurait de trop uniforme, de trop éclatant, dans le reste du costume. Les *paboudj* sont très simples, sans pompons ni fioritures; il n'y a aucun autre bijou que des boucles d'oreilles discrètes, sans prétention.

N° 9. — *Arnaout* de classe moyenne.

Le *djamadan* a disparu du costume des gens de cette classe. L'*Arnaout* représenté ici porte le *yeleck*, le *tchepken* et les *dizlik* en drap fin, avec des broderies de soie qui en ornent toutes les pièces. Le fez est un peu moins haut que celui des riches; le gland d'or est supprimé, tout en conservant l'ample et lourd *puskul*. Le *fistan* a des plis plus larges, moins compliqués; les *tcharik* sont moins courbés à la pointe, et leurs pompons de soie sont en plus petite quantité. Le *silahlük* est simplement rayé d'or. Le pardessus, qui sert de complément à tous les costumes *arnaouts*, est le *aklouka kèbèci*; c'est une sorte de paletot long et large sans manches, en étoffe feutrée d'un côté, à longs poils de l'autre. On le porte le poil en dehors ou en dedans, selon l'occasion. C'est un vêtement très chaud, très commode; il est à bon marché et indispensable.

N° 6. — *Arnaout* de la classe pauvre.

Le fez est remplacé par un bonnet blanc tout aussi chaud; pour préserver les cheveux du contact de son feutre plus rude que celui du fez, on met d'abord un *takkè* de coton blanc. Les pièces du costume sont les mêmes que ce qu'on vient de voir; ce qui les distingue, c'est qu'au lieu de drap elles sont en une espèce de feutre qui s'appelle *aba*. Les broderies y sont aussi plus rares et d'un dessin moins recherché. Le *silahlük* est en cuir tout uni; les *tcharik* n'ont pas de pompons, les guêtres sont en *aba*, les jarrettières en passementerie commune; le *fistan*, à plis larges et irréguliers, est en calicot grossier.

N° 3. — *Paysan* des environs d'Yania.

Le *fistan* cesse de figurer dans ce costume où tout revêt un cachet foncièrement utilitaire. Une chaude ceinture de laine épaisse remplace le cuir du *silahlük*; des chausses, des *calchoun* au lieu de guêtres, et des *tcharik* sans pointe recourbée, attachés aux chausses par des lisières de cuir, enfin l'*aklouka kèbèci* plus ample, lourd, et une chemise de grosse toile fabriquée à la maison, tel est le costume de ce travailleur des champs.

N° 2. — *Haham-bachi* de Sélanik.

Le *haham-bachi* est un docteur juif ès-science religieuse. Ce docteur donne à ses administrés l'exemple d'une tenue simple où sont évitées les teintes trop éclatantes. La coiffure de celui-ci est le *kavèzè*, d'où

sortent les deux boucles de cheveux frisés qui caractérisent tout Israélite de la vieille roche. Son *entari* est de soie rayée, et ne fait pas un pli sous son *djubbé* de drap fin, de couleur sombre, contenue. Son pardessus est le *binich*; il est de couleur foncée; les manches comme le vêtement lui-même n'ont qu'une ampleur modeste. La chaussure traditionnelle, *mest* ou *paboudj*, est en cuir noir.

N° 5. — *Hodja* de Sélanik.

Un *hodja* est un *aalim*, un membre du corps des ulémas dont la fonction est l'enseignement. Celui-ci porte le *saryk* blanc sur son fez; il a la ceinture en châle sur son *entari* à larges fleurons imprimés; il est chaussé de bottines molles, les *laptchin*, et de souliers *yèmèni*. Son *mintan*, son *chalvar*, son *djubbé*, n'ont rien de particulier. Son *binich* offre seul quelque originalité: les manches en sont infiniment plus larges qu'il n'est d'usage à Constantinople; elles sont échancrées en rond, de sorte que les mains peuvent agir à l'aise sans cesser d'être couvertes.

N° 1. — *Bourgeois* de Monastir.

Monastir, ville principale du bassin de Bistritza (autrefois Érigon) ou Karasou, est le chef-lieu de l'un des *mutessarifliks* du vilayet de Sélanik. Le bourgeois aisé représenté ici paraît être quelque maître distingué de l'importante corporation des fabricants de filigrane, qui font la prospérité de cette ville. Les objets en filigrane d'or et d'argent qui se fabriquent là sont renommés pour leur bon goût, leur légèreté, le fini de leur ornementation, et leur bon marché relatif.

Ce bourgeois prospère ne porte pas le solide et chaud *aba* tissé dans sa province, mais du drap d'Autriche, un peu plus cher quoique moins bon. Son *djamadan*, son *mintan*, son *tchepken*, sont enrichis d'épaisses et gracieuses broderies d'or. Son *potour*, plus exposé aux injures du temps, n'est décoré que de quelques rosaces en broderies de soie. Lorsque, selon l'usage antique, ce vêtement de fatigue est légué aux enfants, c'est souvent avec quelque pièce par derrière. La ceinture de cet *ousta*, maître, est garnie d'une chaîne de montre en passementerie fabriquée dans la ville même; c'est une coquetterie toute locale. La montre, qui est dans le gousset du *djamadan*, est, le plus probablement, quelque oignon séculaire enfermé dans un boîtier *ad hoc*, comme on n'en confectionne plus qu'en Turquie. Cet écrin, lourd et superbe, se met dans une bourse en cachemire. Le fez de ce bourgeois de Monastir est épais et dur comme un chapeau européen. Les souliers sont des *goundoura* noirs, signalés comme des monuments impérissables.

N° 4. — *Dame musulmane* de Salonique.

Ce costume de ville ne diffère en rien de celui des dames musulmanes de Constantinople. C'est le voile de mousseline, le *yachmak*, qui ne laisse voir que les yeux; le *fèradjé* à manches larges, retombant par derrière comme un manteau; l'*entari* court; le long *chalvar*; des *tchédik* dans des *paboudj* à pointes légèrement recourbées.

*Le dessin des personnages est emprunté aux photographies des Costumes populaires de la Turquie, ouvrage publié en 1873 à Constantinople, par P. Sebah (texte de Hamdy-bey et M. de Launay), sous le patronage de la Commission impériale de l'Exposition de Vienne. Les détails du costume, ainsi que leur coloration, sont pris d'après les modèles en nature exposés par l'Union Centrale des Beaux-arts appliqués à l'Industrie, Musée du costume, 1874.*





TURQUIE D'EUROPE

EUROPEAN TURKEY

EUROPAISCHE TURKEY



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Nordmann lith.



458-59

HJ GZ

# HONGRIE ET CROATIE. — RUTHÈNE

LES MAGNATS OU NOBLES HONGROIS. — COSTUMES POPULAIRES DES MAGYARS, DES SLAVES DU NORD, DES YOUNGO-SLAVES ET DE CERTAINES COLONIES, DITES *SAXONNES*, COMPRENANT LES HABITANTS DES PLAINES DANUBIENNES, ET CEUX DES CARPATHES, EN DEDANS ET AU DELA DE CETTE CHAINE DE MONTAGNES.

## PLANCHE GZ.

Les broderies ruthènes.

## PLANCHE HJ.

N<sup>os</sup> 1, 5 et 7. — Ruthènes.

N<sup>o</sup> 2. — Polonaise de la Galicie.

N<sup>o</sup> 3. — *Saxonne* des environs de la ville de Bistritz (Hongrie).

N<sup>os</sup> 4 et 8. — Croates.

N<sup>o</sup> 6. — Femme valaque.

N<sup>o</sup> 9. — Slovaque.

N<sup>os</sup> 10, 11, 12, 13, 14, 15 et 16. — Magyars.

Les deux zones du nord et du sud de l'Autriche sont presque exclusivement occupées par des Slaves; mais entre les deux s'en étend une troisième que se sont partagée les Allemands, les Magyars et les Roumains.

Trois peuples, — différents par la langue, l'histoire, les mœurs et les traditions, quoique de souche commune, — occupent la zone slave septentrionale : ce sont les Tchèques, unis aux Moraves et aux Slovaques, les Polonais et les Ruthènes.

Les Slaves de la zone méridionale, ou Youngo-Slaves, sont : les Slovènes de la Carniole et de la Styrie, les Serbes, les Croates et les habitants de la Dalmatie.

Il existe un autre élément ethnique fortement représenté en Autriche, c'est celui de la race dite latine, comprenant les Italiens du Tyrol méridional, ceux du Frioul, du littoral istriote, et les populations roumaines qui vivent autour des Magyars.

La carte ci-jointe indique l'emplacement de ces populations.

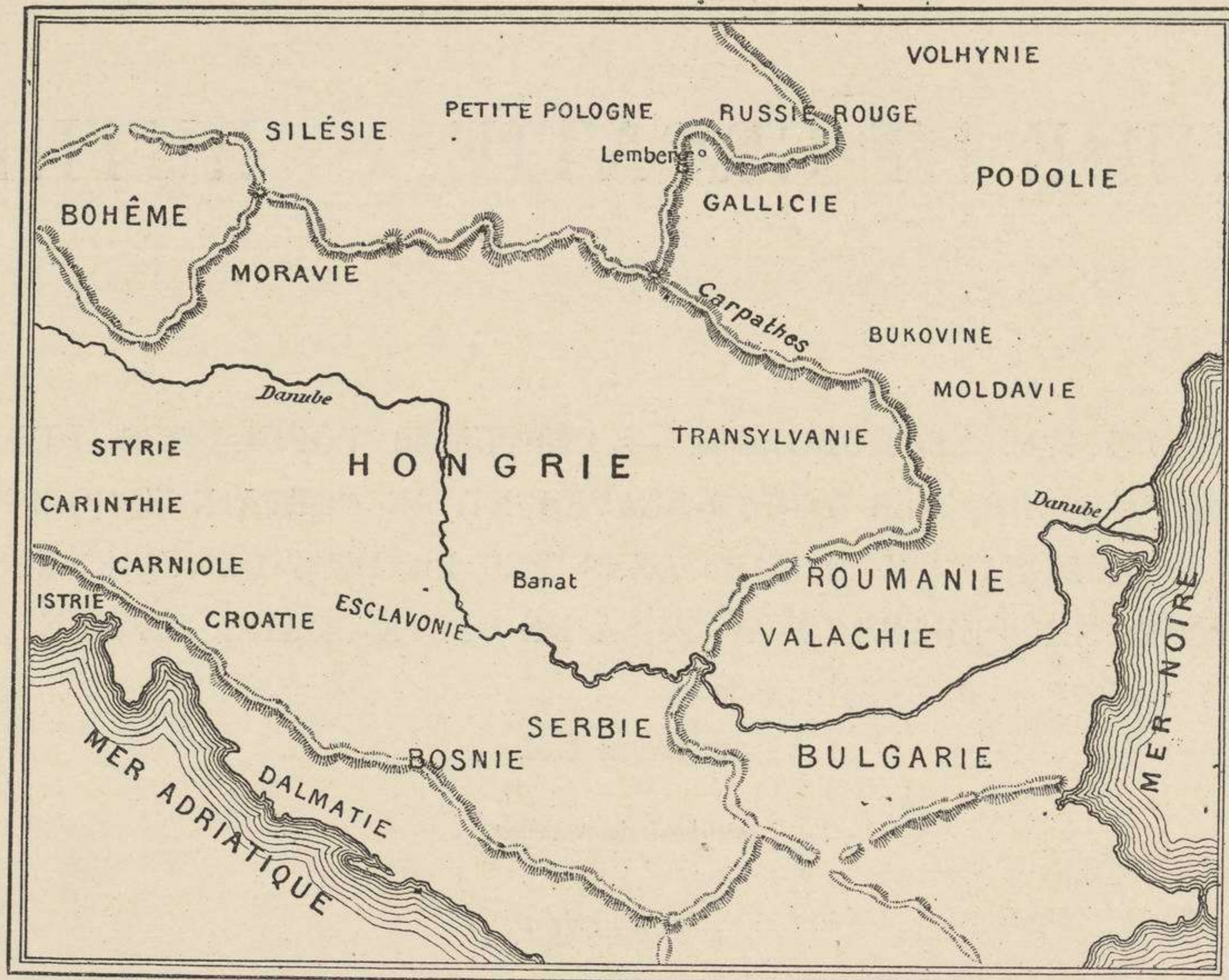
## LES MAGYARS.

La plus grande partie de l'ancien lac danubien est occupée par les Magyars, dits *Hongrois*, peuple venu des steppes de l'Orient. Quoique devenus aujourd'hui parfaitement Européens par la civilisation, ils sont encore « Touraniens » par leurs légendes, leurs traditions, et surtout par leur langue, d'origine finnoise.

Tandis que dans toutes les autres parties de l'Europe les envahisseurs ouralo-altaïques n'ont fait que passer ou



se sont perdus au milieu des populations d'alentour, les Magyars se sont solidement établis dans la plaine et les régions montueuses des Carpathes; ils ont pu, après bien des luttes avec les races hostiles qui les environnaient, constituer une nationalité ayant sa langue, sa littérature, et un passé belliqueux qui se reflète encore dans l'allure, le geste et le regard de leurs descendants.



Les Magyars, que l'on se représente surtout comme un peuple de cavaliers, sont devenus, pendant le cours de notre siècle, un peuple de bergers; les plus grands troupeaux se trouvent dans les contrées où les habitants de cette race sont le moins mélangés.

En dehors de la région centrale de la Hongrie, on rencontre encore beaucoup de Magyars à l'ouest parmi les Allemands, au nord parmi les Slovaques et les Ruthènes, et au sud avec les Serbes; l'angle extrême du territoire hongrois, la Transylvanie, est habité par d'autres Magyars, les « Szekely », peuple qui sert d'avant-garde à la nationalité hongroise du côté de l'Orient.

N° 14.

Costume national du magnat.

*Kucsma*, coiffure de martre et de velours noir sur laquelle une agrafe artistement travaillée retient une plume d'aigle. Cravate de soie noire frangée. *Attila*, sorte de redingote, et *mente*, manteau, de velours noir, tous deux ornés de boutons en turquoises et de brandebourgs de soie. Une fourrure de martre garnit les bords, le collet et les manches pendantes de la mente. Ce vêtement est retenu sur les épaules par une chaîne aux riches agrafes et c'est à une ceinture de même richesse qu'est suspendu le sabre recourbé, au fourreau et à la poignée garnis de turquoises (voir la planche ayant pour signe le *tire-bouchon*, joaillerie de la parure masculine en Hongrie). Culotte collante. Bottes de cuir garnies de galons de soie aux bords supérieurs.

L'*attila* et la *mente* sont parfois d'étoffes différentes; le premier vêtement peut être en drap et le second en velours. On choisit aussi, pour les garnir, tantôt de la martre, tantôt de l'astrakan ou d'autres fourrures de prix. Quant à la coupe, elle varie peu.

Au seizième siècle, le Hongrois portait alors journellement ce costume qu'il ne revêt plus que dans les jours de gala.

N° 15. -

Dame noble; costume de gala.

*Kucsma* ornée d'une broche de perles et d'émeraudes surmontée d'une plume de héron. Pendants d'oreilles et lourd collier de perles. Corsage de velours rouge brodé d'or, à lacets garnis de pierres fines.

Ceinture d'orfèvrerie enrichie de perles et d'émeraudes. Robe traînante de gros satin blanc. Petit tablier de dentelle. Sur les épaules, et retenue par une chaîne d'orfèvrerie, se trouve la mente brodée d'or et garnie de martre; l'étoffe de cette mente est aussi de velours rouge. Éventail de plumes.

Dans les cérémonies, les grandes dames hongroises n'ont pas la mente, et portent, à la place du *kucsma*, un diadème garni de pierres, et un grand voile de dentelle. L'impératrice d'Autriche, dans certaines occasions, est vêtue de ce costume.



N° 10.

Magyar de Kaposvar.  
Costume de fête.

Chapeau de feutre orné de rubans et de fleurs naturelles. Parfois, il arrive à l'adolescent Magyar de parer son chapeau de plumes de héron ou de cuscute, ornements qui, chez la plupart des nations européennes, caractérisent encore la coiffure des hussards. Les plis bouillonnés de la chemise apparaissent entre la veste brodée et la culotte bleuâtre soutachée de trèfles entrelacés. La partie de devant de cette culotte se rabat et est garnie d'une doublure d'étoffe brodée, en même temps que d'un mouchoir de dentelle qu'il est d'usage, le dimanche, de placer en cet endroit; ces jolivetés sont mises en relief par l'attitude de ce jeune Magyar, qui, pour les faire valoir, s'en sert comme de contenance. Sur les épaules, et retenu par une torsade de soie, est jeté le dolman à manches pendantes de même étoffe que la culotte. Bottes hongroises garnies de glands multicolores et munies d'énormes éperons « à la sarmate ». Presque toujours, le Magyar chausse des bottes à éperons; les domestiques des grandes maisons n'en portent qu'un seul, à la botte gauche.

C'est dans cet élégant costume de fête qu'il faut voir danser le paysan de la « puzta » (plaine), alors que la *czardas* fait tourbillonner les couples. « Le danseur hongrois est un artiste; ses mouvements ne sont pas réglés d'avance; il sait en improviser qui répondent à l'élan de ses sentiments et de sa joie, mais, dans sa fougue, il garde toujours une grâce virile. En poursuivant sa danseuse qui fuit, se dérobe, puis se rapproche, il aime à faire retentir ses éperons, il frappe ses bottes en cadence en s'exaltant par des cris de joie, fait voltiger ses franges, tourne et bondit, sans fatigue apparente, dans l'extase du mouvement et du bruit. »

N° 11.

Femme de Banat.

Toque brodée, garnie de fourrure, d'où les cheveux s'échappent et retombent sur une veste plastronnée d'arabesques sur fond clair. Cette veste, qui n'a d'ouvertures que pour le passage de la tête et des bras, laisse voir les larges manches de la chemise. Robe de velours noir. Bottes de cuir.

N° 12.

Jeune fille du comitat (district libre) de Neutraer.

Petit bonnet encadré de dentelle et orné d'un ruban noué sur le côté. Collier de corail à plusieurs rangs. Chemise aux manches bouffantes garnies de broderies multicolores. L'ouverture du corsage est décorée de fleurs naturelles.

N° 13.

Jeune fille du comitat de Békésér.

Les cheveux, disposés en bandeaux, se terminent en longues tresses ornées de rubans. Collier de corail. Chemise à l'encolure très montante, aux manches courtes et bouffantes montrant les bras nus. Corsage aux broderies relevées par l'éclat des fleurs naturelles symétriquement disposées. Jupe de soie à fleurs. Tablier de dentelle garni, par devant, de larges rubans brodés. Cette jeune fille tient à la main un mouchoir d'étoffe dont les riches broderies s'harmonisent avec celles des rubans du tablier.

N° 16.

Gorale (montagnard) du Tatra.

Chapeau à larges bords couvrant des cheveux fortement imprégnés de graisse et d'huile. Petite chemise de toile très grossière généralement garnie, aux ourlets, d'une étroite broderie rouge; elle est fermée, sur la poitrine, au moyen d'une agrafe de cuivre ou d'étain. *Pass*, ceinture de cuir à larges boucles; on y suspend l'indispensable couteau, ainsi que la pipe et le briquet. Pantalon de feutre blanc à lisérés rouges. *Gumia*, manteau de poils de chèvre jeté sur les épaules; ce manteau est en même temps une couverture de nuit pour le Gorale qui ne connaît pas le lit: l'été, il couche en plein air, et l'hiver, dans sa cabane, allongé sur un banc placé près de lâtre. Les pieds sont entourés de chiffons et chaussés de *skirpze*, sandales de peau de chèvre ou de mouton garnies de lanières. Hache servant d'arme et de canne tout à la fois; les incrustations de métal dont est décoré le long manche sont l'orgueil du Gorale.

#### LES SAXONS.

Bien que les Roumains peuplent le pays presque tout entier, le territoire de la Transylvanie est officiellement divisé entre les Magyars, parmi lesquels sont compris les Szekely et les Saxons. Ces derniers, Allemands d'origine rhénane et connus à tort sous le nom de Saxons, ont pu, grâce à leur civilisation supérieure, se maintenir jusqu'à nos jours en corps de nation distinct, mais plusieurs de leurs colonies éparses sont déjà « magyarisées » ou « roumanisées ».

N° 3.

Femme Szekely de Bistritz; Sieberbürgen en Transylvanie.

Fiancée villageoise en costume de mariage, — manteau en peau de mouton, poil en dedans, très doux. Les fleurs et arabesques sont des morceaux de drap et de soie de couleur bleue, rouge, verte, jaune, soutachés par des fils d'or, d'argent ou de soie de diverses couleurs. Ces travaux sont faits avec goût et par les femmes.

La fine chemise blanche est lacée sur la poitrine par des chaînettes en or et en argent. La ceinture, du type ancien, est en filigrane d'ar-

gent; fermeture dorée entourée de pierres fines. Cette ceinture a été portée par l'aïeule. Le large et long tablier est richement brodé en soies de couleur, et porté sur le jupon en laine bleue (voir n° 7 qui montre aussi les bottes de cuir, semblables à celles des hommes, et qui montent assez haut). Le chapeau est en velours noir, orné de verroteries; derrière pendent de longs rubans en soie de différentes couleurs.

Depuis sept siècles que cette colonie est fondée, rien n'a changé dans ce costume, pas un pli, pas un ruban, et on continue à ne faire là le mariage qu'une fois par an, le 3 février. Il dure huit jours, et tous se font en même temps.

#### LES SLOVAQUES.

Les Slovaques, les représentants les plus nombreux de la race slave sur le territoire hongrois, peuplent toute



la région comprise entre le Danube et le Tatra; ils se rattachent aux Tchèques et aux Moraves, et constituent avec eux une même province ethnologique.

Les cultivateurs slovaques travaillent une terre qui ne produit pas assez pour les faire vivre. C'est pourquoi on les voit aussi chercher leur gagne-pain à l'étranger. Presque tous ont une spécialité propre à leur village : suivant les traditions de leurs vallées, ils sont marchands d'huiles, d'étoffes, de fromages, de seaux, de peignes, d'objets en bois de toute espèce; on remarque surtout parmi eux des fabricants de petits ouvrages en fils de fer. Ces industriels voyagent par groupes dans toutes les contrées de l'Allemagne.

N° 9.

Slovaque de Madera.

Petit chapeau à bords étroits, couverts de fleurs, de rubans et de plumes.

Chemise aux larges manches garnies de broderies rouges, couleur préférée des populations slaves; le col de cette chemise est orné de rubans. Veste ouverte montrant le plastron de la chemise et un mouchoir de soie brodée qui, parfois, est placé à la braguette (voir n° 10); ce mouchoir ne se porte que le dimanche. Pantalon bleu garni de bran-

debourgs; sa coupe est la même dans toute la Hongrie. Bottes garnies de longs glands. Par les mauvais temps, ce Slovaque se couvre du *Szür*, manteau blanc de drap grossier brodé de différentes couleurs et garni de fourrures.

Cette population, chez qui la toilette a toujours joué un grand rôle, a presque partout conservé le costume national. Les femmes sont vêtues de blanc; de là peut-être le nom de « sexe blanc », *biele pohlavie*, qui leur a été donné. En Hongrie, on les appelle aussi *feher nep*, « peuple blanc », sans doute à cause de la fraîcheur de leur teint.

LES POLONAIS.

Les Polonais de l'Autriche occupent, sous divers noms, toute la partie occidentale de la Galicie et débordent à l'ouest dans la Silésie autrichienne, où ils sont connus sous la désignation de « Polaques d'eau », *Wasserpöhlaken*. Ceux qui habitent la plaine, au pied des Carpathes et le long de la Vistule, ont le nom de « Mazures ». Les Polonais des Beskides et de leurs contre-forts sont connus sous le nom de « Gorales »; ils ont la réputation d'être les plus intelligents des Galiciens, aussi ont-ils plus d'aisance que les habitants de la plaine.

A l'exception du comitat de Szèpes, que domine le Tatra, le territoire de la Galicie, de même que celui de la Bukovine, fait partie de l'Autriche allemande.

N° 2.

Galicienne de Cracovie.

*Krakowska*, bonnet carré et très plat, en usage chez les paysans des environs de Cracovie, d'où lui vient son nom. Collier de corail à plusieurs rangs dans lesquels se trouvent des pièces de monnaie. Sur la

chemisette festonnée, haute d'encolure, et aux larges manches bouffantes, un corsage brodé garni de glands de soie. Jupe à fleurs couverte d'un petit tablier brodé. Bottes montantes.

La variété des costumes est plus grande chez les hommes que chez les femmes. Chaque village a ses modes particulières; et, malgré leur misère, les paysans se plaisent aux pompons, aux plumes, aux boutons de métal, aux fleurs, aux broderies et aux couleurs voyantes.

LES RUTHÈNES.

En Galicie, la vallée du San, l'un des grands tributaires orientaux de la Vistule, peut être considérée comme la zone de séparation entre le pays polonais et le pays ruthène.

Les Ruthènes ou Russes rouges appartiennent au groupe russe des nations slaves; ils portent différents noms, suivant les districts : aux environs de Tarnapol, on les nomme « Podoliens »; au sud de Lwow (Léopol, ou Lemberg), ils sont appelés « Boïkes »; et dans les Carpathes orientales, on les connaît sous la désignation de « Houzoules ».

En Bukovine, « pays des Hêtres », comme en Galicie, la population prépondérante est celle des Ruthènes, mais elle ne l'emporte que faiblement sur les Roumains.

C'est dans la Bukovine que les représentants du plus grand nombre de races se rencontrent en groupes entremêlés. Dix nations diverses se partagent les vallées supérieures du Pruth et du Sereth, telles que des Polonais, des Székely Magyars, des Tchèques, des Allemands, des Russes, des Arméniens, des Juifs et des Tziganes. En Bukovine, on ne pratique pas moins de huit cultes différents, mais la religion dominante est la religion grecque, celle de presque tout l'Orient slave.





HONGRIE ET CROATIE

HUNGARY AND CROATIA

UNGARN UND CROATIEN

HJ

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Charpentier lith.





RUTHENE

RUTHENIAN

RUTHENISCHE

GZ

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Schmidt lith.



## N° 1.

Jeune fille de Wiznitz; Bukovine.

Toquet brodé garni de fleurs, coquettement posé sur le côté de la tête; de longs rubans s'en échappent en tombant très bas par derrière. Veste de cuir brodé, au poil en dedans, et garnie de petites épaulettes de velours noir; par les ouvertures que ce vêtement laisse pour le passage des bras, apparaissent les larges manches rayées rouge de la chemise. Jupe de velours très juste sur le corps, ornée, par devant, de longues rangées de broderies dont le dessin est répété transversalement sur le bord inférieur. Petites bottes de cuir.

## N° 5.

Paysan ruthène de Marmaros;  
Hongrie.

La figure énergique du paysan de Marmaros est encadrée de longs cheveux recouverts d'un chapeau de feutre plat et à larges bords. Cravate de laine. Chemisette aux manches allant en s'élargissant vers les poignets, et serrée à la taille par une large ceinture à boucles de cuivre. Pelisse sans manches, à fourrure intérieure, dont les bords et les coutures sont brodés de *ziczak* rouges et verts. A une large bretelle rayée pend une gibecière contenant des provisions de bouche, ainsi qu'une

bouteille d'eau-de-vie de prunes (*slivowitza*). Large pantalon d'étoffe grossière rentré dans des bottes de cuir. Gros bâton noueux en guise de canne.

## N° 7.

Femme ruthène de la Bukovine.

Haut bonnet brodé, orné, par devant, d'une espèce de cocarde enrubannée et couverte de fleurs; le fond de cette coiffure est entouré de petits faisceaux de plumes. Collier de corail à plusieurs rangs. Chemise brodée, froncée à l'encolure, et aux longues manches passant par les ouvertures d'une pelisse de velours doublée de fourrure. Large ceinture rayée, maintenant une jupe de velours noir très étroite. Petites bottes de cuir.

Sacher Masoch, dont les vivants récits sur ces populations sont lus en ce moment avec un si vif intérêt, montre ces femmes bottées comme les hommes et faisant du cheval un usage aussi fréquent; cette botte féminine a son langage. Lorsque la femme qui, comme partout, semble avoir tant de peine à prononcer le mot du consentement, lors même qu'elle se sent touchée, le *oui* que lui demande ardemment dans le tête-à-tête l'homme enamouré, c'est en lui tendant son pied pour qu'il en tire la botte qu'elle lui fait savoir qu'elle n'a plus de résistance à lui opposer.

Les *Houzoules* ou *Hutsules* sont un rameau à part de la tige commune du peuple Ruthène. Ils se sont mêlés à celui-ci avec le temps, en embrassant la religion grecque et en adoptant en grande partie la langue ruthène, mais ils ont conservé un très grand nombre de mots que l'on ne rencontre pas dans les divers dialectes ruthènes; d'où vient leur nom de *Hutsules*, on l'ignore, tout en sachant, par exemple, qu'en roumain il signifie « voleur, brigand ». Ce nom de *Hutsule* vient peut-être de la langue des Roumains qui en auraient flétri leurs voisins, car les *Hutsules* se donnent un autre nom, celui de *Werchowynécé*, c'est-à-dire habitants des hautes montagnes.

Au commencement de ce siècle, les *Hutsules* étaient connus comme des brigands émérites; quoique leurs mœurs se soient adoucies, ils considèrent encore ce temps comme la plus brillante époque de leur passé, et ils conservent toujours une certaine propension au brigandage, qui est leur principale distinction de tous les autres Ruthènes. Montagnards comme les Kurdes, ils sont, comme ceux-ci, indomptables amateurs de chevaux et aiment à s'isoler aussi du reste du monde. Ils ont, en général, un sens fin et ingénieux de l'ornementation dont ils usent pour leurs pipes est aussi pour des ustensiles de bois, comme des bouteilles décorées par eux avec un style que l'on rapproche des produits indous.

Les *Hutsules* ont d'autres vêtements pour les jours de fêtes que pour les jours ouvrables. Le Ruthène n° 5 et le Magyar n° 16, si proche du *Hutsule* dans tout son accoutrement de montagnard, indiquent déjà des différences; cependant elles ne sont point complètes. Le costume des fêtes est composé d'une houppelande en gros drap rouge foncé, descendant jusqu'aux genoux et qui est agrémentée de cordonnets bleus et de petites houppes en laine, de couleurs voyantes enrichies de filets de faux or.

Cette houppelande est passée par-dessus l'espèce de camisole en peau de mouton et sans manches, le poil en dedans, telle qu'on la voit n° 5. Cette camisole a surtout le caractère d'une parure; elle n'est ni fermée ni boutonnée pour se garantir du froid. Elle est bordée d'une étroite bande de peau de mouton noir et embellie de broderies en laine de couleur et d'ornements en maroquin.

Le pantalon large et de couleur rouge, toujours dans le costume habillé, est pris dans la tige des bottes fortes; ou marche avec la sandale en peau de bœuf teinte en brun. Dans ce dernier cas, le pantalon est serré au-dessus de la cheville par des courroies ou des cordons blancs. Lorsqu'il porte les sandales, le *Hutsule* enveloppe le pied dans une sorte de chausson de laine couleur ponceau. Sous la camisole de peau de mouton, il met pour les fêtes une chemise en toile fine qu'il a tissée lui-même; elle descend jusqu'aux genoux et elle est bordée en bas par une étroite broderie. Les manches ne sont pas brodées.

Ainsi vêtu, le *Hutsule* porte encore en bandoulière un sac plat et large, cousu de galons ornés d'une multitude de boutons de métal; il suspend ensuite une espèce de poire à poudre, de forme demi-circulaire lorsqu'elle est en bois, auquel cas elle est garnie de plaques de laiton et incrustée de dessins en fil de métal, ou encore d'incrustations en nacre. Autrement, cette poire à poudre, souvent fourchue, est en corne de cerf richement décorée de



plaques de cuivre jaune. Le sac et la poire à poudre sont suspendus par des courroies garnies de boucles, courroies ornées de boutons de métal et se croisant sur la poitrine. A cet accoutrement, le Hutsule riche ajoute encore un petit sac plat en peau garni de plaques d'ornements de laiton ou de boutons de métal; ce sac sert pour l'argent, et surtout pour porter la pipe en cuivre jaune, la pierre et le briquet.

Le chapeau rond, qui est la coiffure d'été, est orné d'un fin ruban de plaque de métal. En hiver, la tête est couverte par un bonnet rond, en peau de mouton. Tout Hutsule porte une large ceinture en cuir à trois ou quatre boucles, garnie de riches anneaux en cuivre jaune. Cette ceinture retient un couteau pointu semblable à un stylet, ou un étui avec un couteau et une fourchette; jadis on y logeait le pistolet, mais aujourd'hui ce dernier n'y figure plus que le jour de Pâques, dans les assemblées de noce, ou pendant les fêtes solennelles. La monture de ce pistolet est en bois orné de cuivre jaune.

Le Hutsule endimanché tient à la main une forte canne dont la pomme est remplacée par une petite hachette, tranchante ou non. L'une aussi bien que l'autre est en cuivre jaune très ornementé. Le bois est lui-même recouvert dans la partie supérieure par des plaques de cuivre jaune décorées de nombreux dessins. La hachette non tranchante est ordinairement montée sur une canne courte; elle servait anciennement comme un signe de distinction; aujourd'hui les hachettes ne sont, soi-disant, que pour la parade. En réalité elles servent souvent dans les rixes, qui toutefois sont moins meurtrières qu'on pourrait le supposer, les Hutsules étant très adroits au maniement de cette arme, et sachant frapper du plat de la hachette de manière à ne jamais blesser gravement leur adversaire.

Lorsque le Hutsule va à la noce, surtout quand il y va à cheval, il met un manteau blanc sans manches attaché sur la poitrine avec des boucles en laiton.

Le costume de tous les jours diffère de celui de fête par l'emploi de la houppelande en drap noir au lieu de drap rouge. Le pantalon des jours ouvrables est en drap noir ou en laine blanche de poil de chèvre.

Chez les vieux Hutsules, hommes et femmes fumaient la pipe avec la même passion. C'est aujourd'hui la cigarette qui la remplace. Les femmes Hutsules ont aussi leur costume pour les fêtes, une houppelande ponceau, une camisole en peau de mouton et sans manches, plus richement brodée en couleurs voyantes que celles des hommes. Celles qui sont riches portent, au lieu de la camisole ouverte, la houppelande doublée de peau de mouton (voir n° 7). Si cette houppelande est en étoffe noire, on la borde de mouton blanc; si elle est ponceau, la bordure est en mouton noir.

Les femmes ne se servent de jupons que dans les grandes occasions, et les portent toujours bleus. Pour les jours ordinaires elles mettent, en place de jupons, deux bandes d'étoffe, ou une seule fort longue, attachées à la taille et descendant jusqu'au-dessus de la cheville (voir n° 1), de manière à n'en être pas gênées pour monter à cheval. Cette sorte de jupon tendu, fabriqué à la maison, est fait de laine de mouton; il est de couleur brune ou noire avec une large bordure rouge. Par-dessus ce vêtement on met parfois un tablier rouge, et bordé de filets de faux or en bandes d'un doigt de largeur. Le jupon et le tablier, ordinairement très jolis, coûtent très cher.

Les femmes hutsules portent des chemises blanches peu longues et dont les manches sont richement brodées en fils de couleurs. Dans ces broderies, les fils de laine ou de coton sont surtout de couleur rouge, noire et verte; le bleu y est beaucoup moins fréquent.

Les broderies, que les femmes ruthènes confectionnent elles-mêmes sur des données toutes traditionnelles, sont d'un caractère et d'un goût qui ont été fort remarqués depuis quelques années. Leur facture les rattache à l'industrie des tapis manufacturés en Asie, en Perse particulièrement, et, selon la coutume des peuples orientaux qui n'emploient pas seulement les fleurs pour composer les motifs de décoration des tapis et des tentures, mais qui se servent aussi de combinaisons géométriques, offrant l'aspect de mosaïques de diverses couleurs, qui couvrent parfois la surface entière des tissus. Dans les broderies, dont nous avons formé la pl. GZ, si nécessaire pour compléter nos figures d'ensemble, on retrouve tout ce qui caractérise les ornements des tapis orientaux: des motifs composés de fleurs, dont on dessine seulement la silhouette, et dont la forme, disposée régulièrement, dépend du matériel employé. Parfois le décor consiste en arabesques fantastiques dont la source reste indéfinie, mais ce genre élastique se rencontre également dans les tapis de l'Orient. Cette analogie entre les productions ruthéniennes et le genre des dessins qui décoraient les tapis de Perse, du type primitif, exposés à Vienne en 1873, et que les Slaves de la Galicie, ceux qui ont formé le Musée industriel de Léopol ou Lemberg, ont fait ressortir avec un juste sentiment de la valeur de leur goût national, rend tout à fait intéressants les spécimens que nous avons rassemblés en les recueillant dans l'Exposition autrichienne de 1878, à Paris.

La femme hutsule serre sa chemise à la taille avec une courroie ou une ceinture ponceau à boucles de laiton. Les filles portent au cou et sur la poitrine des perles en verre (*rassade*), des croix, ou bien des colliers avec des



chaînettes auxquelles se trouvent attachées beaucoup de petites croix, et souvent des pièces de monnaie d'argent, des médailles d'argent, de cuivre jaune et même d'étain. Elles portent des boucles d'oreilles et, les jours de fête, des bandeaux de cuivre jaune appliqués sur le front. Le collier consiste parfois en une bande étroite de ruban rouge en laine, sur laquelle sont disposés des dessins formés par des perles de verre de couleurs enfilées sur du crin de cheval. Le bandeau en cuivre attaché sur le front est également appliqué sur un ruban de laine avec de la laine rouge effilochée.

Les bagues constituent un important et indispensable ornement. Les filles tressent leurs cheveux en nattes ornées, les jours de fête, de petits boutons de cuivre jaune ou de petites coquilles blanches. La manière de se coiffer est très variée. La Hutsule fait d'ordinaire deux tresses contournant la tête et retombant derrière en grosse natte. En carême, elle n'y met point d'ornements. Les jours de semaine, elle y ajoute des boutons, une laine un peu foncée, déjà portée; aux fêtes, la quantité des ornements augmente, selon qu'il s'agit du jour de Pâques, d'une cérémonie nuptiale. En deuil, la Hutsule porte les cheveux épars, noués seulement derrière la tête. Enfin, en hiver, la coiffure est plus modeste qu'en été; un mouchoir enveloppe la tête.

Pour sortir, pour aller à l'église, les femmes mariées mettent sur leur tête une sorte de châle en toile blanche, ouvrage de leur main; les bouts de ce châle qui retombent sur le dos sont brodés de dessins très variés et de couleurs voyantes, dont on vient de voir les caractères par nos spécimens; ce châle complète l'harmonieux effet du costume entier.

La femme hutsule n'a pas en main la hachette, mais une sorte de canne garnie en haut de cuivre jaune. Les femmes pauvres n'ont qu'un simple bâton.

La botte montante, en chevreau de couleur rouge, est la chaussure des jours de fête; à l'ordinaire, ce sont des sandales et toujours des bas rouges ou de couleur voyante. « Les *Houzoules*, dit M. E. Reclus (nous avons conservé le nom *hutsule*, parce que c'est celui que nous trouvons employé par les Polonais de Lemberg), sont les plus forts, les plus gais et les plus heureux des Ruthènes. »

#### LES VALAQUES.

Les Valaques et les Moldaves, ne formant qu'un seul peuple, les Roumains, — sont devenus la race prépondérante sur le bas Danube et dans les Alpes transylvaines; ils débordent même dans les pays environnants.

Le moindre paysan valaque se croit descendu des patriciens de Rome et se refuse à considérer les Gètes et les Daces comme ses ancêtres; par sa grâce et sa souplesse, il se distingue en effet des hommes du nord et se rapproche plutôt des peuples méridionaux.

Les femmes sont la grâce même, soit qu'elles observent les anciennes modes nationales, soit qu'elles aient adopté la toilette moderne. « A ces avantages extérieurs, » dit M. Élisée Reclus, « la Roumaine ajoute une intelligence rapide, une gaieté communicative qui en font la Parisienne de l'Orient. »

Les femmes valaques sont aussi des agents irrésistibles des progrès des Roumains sur les bords du Danube pour l'assimilation des races voisines. Comme le dit un proverbe de la Serbie : « Dès qu'une Valaque est entrée, toute la maison est valaque. » Les jeunes Slaves de religion grecque les demandent fréquemment en mariage de préférence à leurs compatriotes, d'autant plus qu'il leur suffit alors d'une somme moins forte pour acheter leurs fiancées.

En Hongrie, il est encore certains comitats où le marché du mariage se fait publiquement, avec la naïveté des anciens jours. A Topanfalva, dans le haut bassin de l'Aranyos, les jeunes gens accourent de plusieurs lieues à la « foire aux filles » qui se tient en juillet, le jour consacré aux patrons saint Pierre et saint Paul. Elles sont là par centaines, en compagnie de leurs parents et de leurs amis, couvertes de leurs atours, assises sur leurs coffres de vêtements, ayant même tout auprès le bétail qui leur est accordé en dot. Le notaire, campé sous un arbre, attend le moment de rédiger des contrats. On a compté jusqu'à cent quarante fiançailles dans une seule foire.

N° 6.

Jenne fille valaque d'Orsova; Hongrie.

Les cheveux, entremêlés de fleurs et de rubans, ont un bandeau noué sur le côté de la tête. Pendants d'oreilles. Collier de grosses perles; en

Roumanie, les femmes riches portent trois rangées de pièces de monnaie en or, tandis que celles d'une position inférieure n'en ont qu'une seule composée de pièces d'argent. Le collier d'une rangée a une valeur de quatre à cinq cents marks, et celui de trois rangées de mille à douze cents. *Camasia*, longue chemise de lin blanc descendant jus-



qu'à la cheville, et munie de larges manches ; c'est la pièce principale du costume. L'encolure, le plastron, le bord des manches et le bord inférieur de la camasia sont plus ou moins richement brodés ; les dames roumaines introduisent parfois dans ces broderies des pièces de monnaie d'or et d'argent. *Cingatoria*, ceinture de laine tricolore à la-

quelle tient le *catrintia*, tablier aux longues franges multicolores, aussi nommé, selon les contrées, *fota* ou *zade*. En hiver, la femme valaque porte une camisole en peau d'agneau, sans manches, ressemblant beaucoup au *peptarin* des hommes. *Cisme* ou *ciobote*, chaussures de cuir.

#### LES CROATES.

De tous les Yougo-Slaves (Slaves du sud) de l'Austro-Hongrie, les plus purs de race sont, avec les Slavons, les Croates des campagnes. Ils sont grands, forts, mais leur courage les a souvent entraînés dans toutes les férociétés de la guerre ; le nom de « pandours », qui était celui d'un de leurs corps armés, a souvent répandu l'effroi, même jusqu'en Occident.

Dans la Croatie proprement dite, les éléments étrangers ne sont pas nombreux. Serbes-Croates, Croates purs, puis Croates-Slovènes et Slovènes se touchent et s'entremêlent de proche en proche jusqu'aux régions allemandes d'outre-Drave et à la zone ethnologique italienne des bords de l'Isonzo.

#### N° 4.

Montagnard croate des environs d'Agram.  
Costume de fête.

Chapeau de feutre noir à bords étroits, et garni de franges jaunes au milieu desquelles est placée l'image coloriée du saint patron. Chemise courte à col rabattu et cousue à petits plis autour de la taille de façon à ce que la partie supérieure forme jupe ; cette chemise se porte pardessus le pantalon. Veste de drap brodée de fil blanc ; dans l'une des boutonnères est passé le bouquet de la fiancée. *Gatyen*, pantalon de grosse toile enfoncé dans les bottes. Sac de cuir garni de franges de laine rouge.

Pour sa lointaine excursion, ce Croate s'est muni de provisions de bouche consistant en un cochon de lait embroché dans la perche qu'il tient à la main.

#### N° 8.

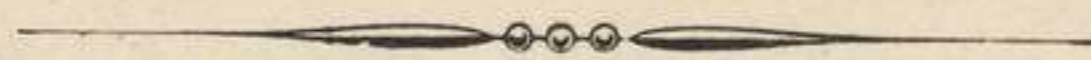
Jeune fille croate de Sissek.

En Croatie, où les jolis visages abondent, quelques femmes ont seulement un foulard noué sur la tête ; d'autres portent une espèce de serviette blanche brodée de rouge ou de bleu, qu'elles disposent à peu près comme les paysannes italiennes de la Campanie et des Abruzzes. La coiffure consiste ici en un bonnet dont les broderies s'avancent sur le front ; une épaisse couronne de fleurs le surmonte. Dans les autres vêtements, le rouge et le blanc dominant : longue chemise blanche ornée de dessins brodés couverte par un gracieux corsage composé de morceaux de velours de plusieurs couleurs. Collier de verroterie rouge aux rangs innombrables ; parfois au milieu de ces grosses perles vermeilles étincellent quelques pièces d'or ou d'argent. Deux tabliers ; l'un, celui de devant, comme le tablier valaque, est formé de longues franges fixées à une ceinture brodée, et l'autre, fixé derrière le corsage, consiste en une épaisse pièce d'étoffe. Chaussures de cuir à lanières se croisant sur la jambe. Tous les vêtements de femmes sont l'œuvre de leur propre industrie.

Les n<sup>os</sup> 4, 5, 6, 9, 14, 15 et 16 sont des dessins originaux pour lesquels les renseignements ont été fournis par les estimables « Blatter für Kostümkunde » de M. Von Heyden, Berlin, 1881.

Les n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 7, 8, 10, 11, 12 et 13 ont été dessinés sur les charmantes photographies colorées du Osterreichisch-ungarische national-Trachten, publié à Vienne par la maison R. Lechner. Cet excellent recueil est comme un idéal du genre, et en fait de costumes nationaux, on peut dire que jusqu'à présent, il n'en est point qui égalent la valeur de ceux-ci.

Voir, pour le texte : Blatter für Kostümkunde. — M. G. Perrot : Souvenirs d'un voyage chez les Slaves du sud (Tour du monde, 1870-71). — M. Elisée Reclus : Géographie universelle, et la belle publication faite par le Musée industriel de Léopol, 1880-1882, sur les Ornaments de l'industrie domestique des paysans ruthéniens, tapis, broderies et métaux.





460



# EUROPE

## JOAILLERIES DE LA PARURE MASCULINE EN HONGRIE BIJOUX FÉMININS. — FILIGRANES

<p>N° 1. Agrafe du bonnet.</p> <p>N° 2. Fragments de l'attache du sabre.</p> <p>N° 3. Développement en profil de cette attache.</p>	<p>N°s 4, 5, 6. Agrafes du manteau, formant la garniture complète d'un costume de gala hongrois. Elle est en or, enrichie d'émaux, et appartient à M. le comte Johann Mikés.</p> <p>N°s 7, 8, 9, 10 et 11. Formant une seconde garniture de même caractère, appartenant à M. le comte Erdody Jstvan Tulajdona. La grande agrafe n° 4 peut servir d'échelle de proportion ; de l'extrémité extérieure d'une crosse à l'autre, elle mesure 0<sup>m</sup>,32.</p>
---	--

*Le type de ces joailleries ne remonte guère au delà du XVII<sup>e</sup> siècle.*

L'introduction des fleurs sous leur figure réelle dans l'ornementation, qui date pour la sculpture des monuments seulement de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, n'a été réalisée dans l'orfèvrerie qu'à partir de la seconde partie du siècle suivant, et ce n'est vraiment qu'au XVII<sup>e</sup> siècle que ceux que l'on appelle les petits maîtres, réussirent, par leurs travaux, leurs études gravées d'après nature, à mettre à la portée des artisans un mode de production bien éloigné de la convention quasi byzantine dans laquelle ils se renfermaient jusque-là.

Les joailleries hongroises dont nous donnons la représentation réunissent et combinent, sans les mélanger, deux principes d'ornementation venus de deux points opposés. C'est la jonchée capricieuse de fleurs naturelles, dont l'origine est occidentale, jetée sur un fond filigrané de source orientale, de goût asiatique. Ce rapport avec la situation géographique de la Hongrie est assez curieux pour être signalé.

La flore dont on dispose dans ces parures n'est pas très riche ; ce sont toujours tournesols, jacinthes, roses, tulipes, etc., que l'on y rencontre semés, agencés sur leur tige. C'est sur les fleurs et aussi sur les feuilles que portent les émaux et que se combinent les pierres fines et les perles. Tel est le type de cette parure brillante dont, est-il besoin de le dire, il est fabriqué nombre d'imitations avec des éléments de peu de valeur. C'est une colonie de paysans saxons, fixée en Transylvanie, qui possède depuis longtemps le monopole de cette fabrication. De là, l'émail employé a reçu le nom *d'émail de Transylvanie*.



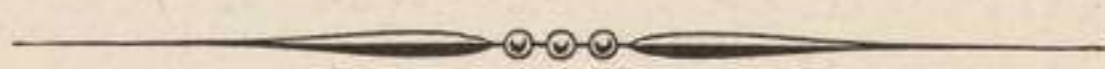
Ce faste dans le costume civil provient des allures guerrières que les Hongrois ont toujours affectionnées. Les Madgyars, venus de l'Oural, qui conquièrent la Hongrie au X<sup>e</sup> siècle, qui, encore aujourd'hui, ainsi qu'en Transylvanie, y forment la race prépondérante, et qui eurent à lutter tour à tour, pendant des siècles, contre les Valaques, les Russes, les Polonais, les Bohémiens contre le Turc comme contre le Croate, ont conservé un peu de l'apparat guerrier même dans les courts loisirs dont ils jouissaient. Ce faste, d'ailleurs, se trouvait facilité par les richesses du pays même, dont les mines d'or, de cristal de roche, émeraudes, topazes, hyacinthes, grenats, améthystes, opales (pour ne parler que de celles qui touchent à notre sujet) sont encore abondantes comme par le passé.

Vecellio, en parlant du *Croate, Hongrois, presque Polonais*, et en décrivant le *costume véritable du Hongrois*, montre qu'au XVI<sup>e</sup> siècle le Hongrois portait alors d'habitude le costume qu'il ne revêt plus que dans les jours de gala. « Tous font usage, dit-il, de ganse à boutons d'or ou de verre. Ils marchent rarement sans un sabre large « de trois doigts. »

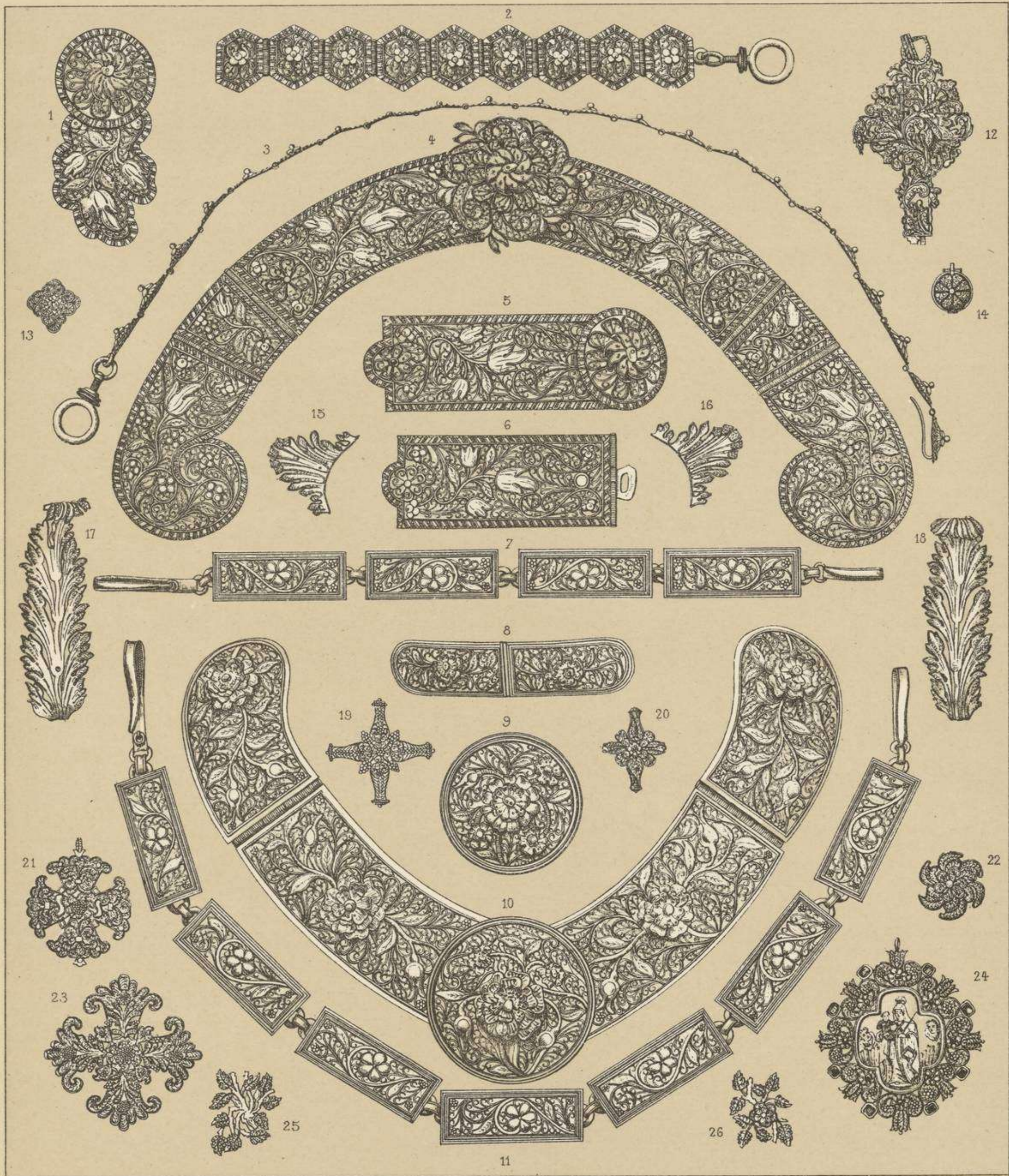
Les n<sup>os</sup> 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26 sont des ouvrages en filigrane d'argent, de 1660-1740, réduits au quart environ de leur grandeur originale. On y trouve des croix de suspension, un médaillon contenant une vierge peinte, des boutons, des bouquets, des palmettes d'acanthe. Ce sont tous des bijoux féminins propres à être portés dans la coiffure, au cou, à la ceinture, et dont on agrémentait parfois aussi les rubans, les manches. Les orfèvres vénitiens s'étaient fait connaître dès le XII<sup>e</sup> siècle par la délicatesse de ces sortes d'ouvrages ; leur réputation s'étendait bien au delà des frontières de l'Italie et on appela longtemps les filigranes *ouvrages de Venise*. Au XVII<sup>e</sup> et surtout au XVIII<sup>e</sup> siècle, la mode en était tellement perdue en France que l'*Encyclopédie* constate qu'il s'y trouvait fort peu d'ouvriers en état de les bien faire.

Les filigranes sont des fils métalliques ronds, extrêmement délicats, entrelacés les uns dans les autres, représentant divers ornements, et quelquefois revêtus de petits grains ronds ou aplatis ; le mot est composé de *filum* et de *granum*, fil et grain. Les Latins appellent le filigrane *filatim elaboratum opus, aurum, argentum*. Il y avait des ouvrages seulement revêtus de filigrane, et d'autres, comme nos bijoux, qui en étaient faits entièrement. Les Maltais, les Arméniens et d'autres ouvriers orientaux ont montré beaucoup d'habileté dans ces sortes d'ouvrages. Il est probable que la commerçante Venise leur dut une grande partie de ceux auxquels on donnait son nom.

(*Les bijoux en filigrane proviennent de Munich. Les deux garnitures ont figuré à l'exposition hongroise faite à Buda-Pesth, en 1876, dans le palais du comte Aloïs Karolyi. — Documents photographiques.*)







EUROPE

EUROPA

EUROPA



IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Renaux del.





# ITALIE. — XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

## COSTUMES DE FEMMES DU PEUPLE.

3    4    5    1    2    6  
9    10    7    11    8

N<sup>o</sup> 1.

Femme du Transtévère, à Rome.

N<sup>o</sup> 2.

Femme de Rome.

N<sup>o</sup> 3.

Femme du pays de Fronsolone, comté de Molisse (Abruzzes).

N<sup>o</sup> 4.

Femme de Nocera de Pagani (royaume de Naples).

N<sup>os</sup> 5 et 6.

Chuchardes de Mola (royaume de Naples).

N<sup>os</sup> 7 et 8.

Chuchardes de Fondi (royaume de Naples).

N<sup>o</sup> 9.

Femme de Padoue (États de Venise).

N<sup>o</sup> 10.

Femme du peuple, à Venise.

N<sup>o</sup> 11.

Femme de Milan.

(Parmi ces costumes, dessinés en Italie vers 1810, il en est, comme les n<sup>os</sup> 5, 6, 7 et 8 qui se rattachent à la plus haute antiquité.)





ITALIE

ITALIA

ITALIEN



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>o</sup> PARIS

Durin lith.





# ITALIE

XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. COSTUMES POPULAIRES DE ROME.

LES TRASTÉVÉRINS.

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11

Bartolommeo Pinelli, si estimé par les artistes, graveur fécond, alerte, charmant, est par excellence le dessinateur populaire des choses de la basse Italie, pendant la première partie du siècle ; né dans le faubourg de Trastévère, il reste le plus exact portraitiste et le meilleur historien des Trastévérins, ces laboureurs, jardiniers ou vigneronns d'au-delà du Tibre, qui se donnent comme les vrais et seuls descendants des Romains.

L'assemblée, que nous reproduisons, composée de *sgherri romaneschi*, tapageurs rodomonts, querelleurs, prompts à s'emporter, à défier, à se battre, un peu spadassins, qui s'enrôlent avec empressement pour suivre un chef ardent, hardi, un de ces *capo-popoli* qui, les jours de révolution, sont des Rienzi ou des Mas Aniel, est une des cinquante-deux grandes gravures, parues en 1823, où Pinelli, en illustrant le poème de Meo Patacca, une satire romaine où les scènes populaires abondent, mais qui remonte à 1695, ne s'est nullement préoccupé de l'ancienneté de l'âge, mais s'est servi des modèles qu'il avait sous les yeux et qu'il connaissait si profondément. Il Meo Patacca, un nom populaire un peu ridicule (*Patacca* veut dire *patard*, menue monnaie, *petecchia*, *taquin*; *Meo*, probablement l'abréviation de *Bartolommeo*), est un récit plein d'observations, où la langue, les allures locales sont retracées avec une vérité qui lui a valu un immense succès, et des plus durables parmi le peuple. Écrit par Giuseppe Bernari dans le dialecte populaire de Rome, *in linguaggio romanescho*, c'est un de ces poèmes comiques (*giocosso*) dont le badinage n'appartient qu'aux populations assez fines, assez bien douées, pour savoir rire d'elles-mêmes, c'est-à-dire de certains excès de leur caractère. Le sujet consiste dans l'émotion causée à Rome lors de l'investissement de Vienne par les Turcs ; nouvelle aggravée par la fausse annonce que l'étendard de Mahomet flotte déjà sur la ville assiégée, et va, infailliblement, parcourir toute l'Europe. Là-dessus, à Rome, remue-ménage extraordinaire, dont le principal auteur est Meo Patacca, le héros trastévérin. Il parle et agit avec une puissance d'entraînement irrésistible, fait des enrôlements, endosse enfin l'habit pompeux du commandement, et se trouve tout prêt à partir pour la victoire, lorsque arrive la nouvelle de la délivrance de Vienne par Sobieski : nouvelle qu'il a du moins



l'honneur de recevoir le premier et de propager avec le même feu inextinguible qui l'anime tout le temps. Le poème se termine par l'heureux hyménée de Patacca et de Nuccia, une de ces belles Trastévérines, à l'œil fier, à l'attitude dédaigneuse, pour lesquelles l'homme aimé doit être un sujet d'orgueil.

Dans ses *Tableaux de la ville éternelle* (1835), M. Joseph Regnier s'exprime ainsi : « Seuls les hommes du peuple ont gardé la carmagnole de velours, la ceinture ou *fascia* bariolée, le haut-de-chausses pareil à la veste, les boucles larges aux genoux, incommensurables sur le soulier. D'aucuns retiennent leur épaisse chevelure dans le réseau de soie noué sur une oreille, et campent sur l'autre un chapeau pointu, relevé d'un bord ; sur leurs épaules débraillées s'étale une manière de cravate rouge ; la petite veste se porte alors au vent comme un dolman de housard, et le gilet blanc ou rouge, à la napolitaine, se croise à l'aide de petites chaînes terminées par une boucle d'argent ciselé. On déboutonne la genouillère pour laisser voir un caleçon rouge qui serre le genou avec une rosette flottante, et tout cela forme un négligé galant. »

Nous joignons à la scène principale une suite de coiffures d'hommes et de femmes, toutes tirées de la même suite de planches.

- N° 1. — L'un des témoins du mariage de Patacca, coiffé d'un bonnet lié d'un nœud de rubans, qui enveloppe les cheveux.  
N° 2. — Jeune homme dont la chevelure, en partie nattée, forme un chignon, traversé par une épingle, et orné d'un petit nœud de ruban.  
N° 3. — Marco Pepe, le rival de Patacca, portant le bonnet enrubané du n° 1 et par dessus, s'avancant jusque sur ses sourcils, un petit bonnet de coton à floché, qui n'occupe peut-être cette position que pour cacher le trou de la blessure que Patacca lui a faite au front en un combat singulier.  
N° 4. — Nuccia, la maîtresse de Patacca ; chevelure en partie nattée, bien dégagée, se relevant en belle masse et retenue par le haut peigne,

marchant avec le nœud de rubans et des pendants d'oreilles en perle allongée.

N° 5. — Meo Patacca.

N° 6. — Homme du peuple, en longue résille, sous le chapeau de la famille des Bolivars. Cette grande résille est encore prolongée par deux cordons à petits glands qui pendent jusqu'à la hauteur de la ceinture.

N° 7. — Femme du peuple portant le chignon haut, surmonté du peigne habituel, et ayant la perle allongée à l'oreille.

N° 8. — Jeune homme paré d'une fleur, posée non à l'un des revers de la veste ouverte, mais dans le gilet à la base du cou.

N° 9 et 10. — Chapeaux de modèles divers.

N° 11. — Aspect postérieur d'un chignon féminin.

Aquarelle de M. Stéphane Baron.

Voir pour le texte : M. Eugène de Montlaur, de l'Italie et de l'Espagne ; *Paris*, 1852. — Le Magasin Pittoresque, année 1857. — Ch. de Brosses, *Lettres familières écrites d'Italie en 1739 et 1740* ; avec une étude littéraire et note, par Hippolyte Babou ; *Paris*, 1858.







ITALIE

ITALIA

ITALIEN



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Urrabieta lith.



HB

## ITALIE. — XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

---

### COSTUMES POPULAIRES DES PROVINCES DE ROME ET D'ANCONE.

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10

#### PROVINCE DE ROME.

N<sup>o</sup> 2. — Femme d'Ostie.

N<sup>os</sup> 3 et 7. — Femme de Sonnino.

N<sup>os</sup> 4 et 6. — Femmes de Cervara.

N<sup>os</sup> 8 et 10. — *Cociare* (montagnardes).

N<sup>o</sup> 9. — Femme d'Agnani.

---

#### PROVINCE D'ANCONE.

N<sup>os</sup> 1 et 5. — Habitants de Loreto.

Dans les environs de Rome, les vêtements pittoresques des *contadini*, si finement retracés par Pinelli, sont bien près de ne plus exister. Aujourd'hui, hommes et femmes de la campagne romaine, suivant en cela l'exemple des Trastévérins, ont adopté les modes modernes et s'habillent de la friperie bourgeoise rencontrée chez les brocanteurs de la ville éternelle. Dans les provinces environnantes, les costumes nationaux ne s'arborent plus guère que les jours de fête ou dans de rares occasions; c'est ainsi qu'à Rome, indépendamment des « porteurs de costumes », membres de plusieurs dynasties de modèles, on voit de temps en temps des familles entières de campagnards qui, pour le voyage indispensable qu'elles viennent faire dans la capitale, ont revêtu le costume traditionnel de leur pays.

La pièce de toile ou de tissu, composant la coiffe de la plupart des contadines des environs de Rome, se porte chez les unes comme un voile, à la façon des sibylles et des vestales de l'antiquité (n<sup>os</sup> 9 et 10); chez les autres, repliée plusieurs fois de manière à former une bande plus ou moins longue ne couvrant que la partie supérieure de la tête et retombant derrière les épaules. Ce dernier type est celui adopté par les femmes de Cervara (n<sup>os</sup> 4 et 6), celles d'Ostie (n<sup>o</sup> 2) dont l'extrémité de la coiffe est ramenée sous la chevelure; celles de Sonnino (n<sup>os</sup> 3 et 7) qui emploient une pièce de tissu brodé garnie, dans la partie qui doit couvrir la tête, d'une espèce de planchette; telle



est encore la coiffe des femmes de Nettuno, célèbres par leur fière beauté. L'un et l'autre de ces deux types de coiffures se rencontrent chez les *Cociare* (n<sup>os</sup> 8 et 10), ainsi nommées à cause de leurs *cociè*, chaussure des montagnards, consistant en un morceau de peau rattaché avec des bandelettes.

A Rome, les Trastévérines sortent sans coiffe, même l'hiver ; mais, comme il est interdit aux femmes de pénétrer tête nue dans les églises, pour assister aux *funzioni*, elles se font un voile de leur châle.

Les femmes les plus pauvres ont le goût du clinquant ; elles ne peuvent se passer de chaînes d'or, de colliers ; toutes portent encore dans leurs cheveux l'épingle antique et les longues boucles d'oreilles appelées *navicella*. Mais c'est chez les femmes ombriennes que se sont le mieux conservées les traditions en ce qui concerne l'art de la bijouterie.

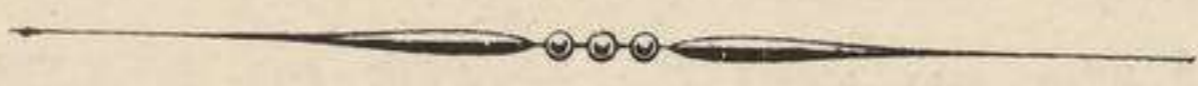
Les *devantièrs* ou corsages, en usage chez les femmes romaines, affectent plusieurs formes, mais ne consistent généralement qu'en un simple *corps* passant sous les bras, lacé par derrière, et seulement maintenu par de minces bretelles. Cette pièce du costume laisse de l'importance à la chemise au col largement échancré, et aux longues manches bouffantes que viennent parfois enserrer, au-dessus du poignet, des brassards de même couleur que les bretelles du corsage (n<sup>o</sup> 2). Chez l'une des *Cociare* (n<sup>o</sup> 10) la chemise elle-même forme corsage, tandis que la paysanne de Cervara, représentée sous le n<sup>o</sup> 6, cache la sienne sous un fichu croisé, et que celle des Sonninaises (n<sup>os</sup> 3 et 7) disparaît complètement sous une petite veste de soie s'enfonçant dans un corsage très bas placé.

Dans la plupart de ces localités, la coupe de la jupe ou celle de la robe ouverte ne change que rarement. Toute l'élégance consiste plutôt à faire ressortir les couleurs dont l'une et l'autre se trouvent composées à l'aide d'un large tablier d'étoffe unie, ou, au contraire, garni de riches arabesques et de broderies éclatantes.

Les figures n<sup>os</sup> 1 et 5 sont des habitants de la petite ville de Loreto, autrefois le pèlerinage le plus fréquenté du monde chrétien. La chevelure noire de la femme est rehaussée par une gracieuse coiffure, qui consiste en une longue pièce d'étoffe encadrant la figure et repliée plusieurs fois sur les côtés ; la partie inférieure tombe très bas derrière les épaules. Le paysan est coiffé d'un de ces longs bonnets de laine rouge dont le *gorro* castillan est l'analogue (voir la planche M couronné, Espagne).

*Les n<sup>os</sup> 2, 3, 4, 6, 7, 8, 9 et 10 sont des documents photographiques.*

*Voir, pour le texte : M. Francis Wey, Rome. — M. de Toytot, les Romains chez eux (Correspondant, octobre-novembre 1867). — M. Du Bois-Melly, Voyages d'artistes en Italie ; 1877.*







ITALIE XIX<sup>E</sup> SIECLE

ITALIA XIX<sup>TH</sup> CENTY

ITALIEN XIX<sup>TES</sup> JAHR<sup>T</sup>

H B

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>o</sup> PARIS

Dambourget lith



ITALIE. — XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

## COSTUMES RUSTIQUES.

## LES PAYSANS DE LA TERRE DE LABOUR.

## LES PIFFERARI.

Ces figures proviennent du monte Cassino, l'ancien *Casinum*, situé dans la *Terra di Lavoro*. La Terre de Labour est la partie N.-O. de cette fertile Campanie, célébrée par les Latins comme le plus riche et le plus beau pays du monde; sa capitale conserve le nom de Capoue, quoique ce ne soit plus la même (l'ancienne est un simple village voisin, Sainte-Marie), mais ce nom suffit pour évoquer le souvenir des célèbres délices classiques.

Le monte Cassino, si connu par l'abbaye fondée par saint Benoît sur l'emplacement même de l'antique citadelle romaine, est une de ces localités où se recrutent les nombreux émigrants qui viennent chez nous en famille, et dont tous les membres exercent, autant que possible, la profession de modèles pour nos artistes. La beauté corporelle de ces gens est connue; ce sont des cousins de ces Romains du Trastévère, riches de « ce *ton des chairs* auquel les peintres, dit Chateaubriand (ô temps de l'école de David!), ont donné le nom de *couleur historique*, et qu'ils emploient dans leurs tableaux. » Toutefois ce ne sont pas les mêmes, car chez eux rien ne rappelle cette rudesse des Trastévérins, dont la fierté native est regardée comme un des caractères des anciens maîtres du monde. A Rome, on ne les confond jamais, et les *pifferari* promenant là, comme partout, leur flûte et leur cornemuse, y sont toujours tenus comme provenant des provinces de la Napolie.

Ceux de ces hommes qui émigrent conservent avec une certaine ostentation leur accoutrement de pasteurs qui, pour ces fainéants, n'est que trop souvent la livrée de la mendicité. Les femmes tiennent davantage encore à leurs chatoyants costumes traditionnels, et la mère joue, non sans goût, avec les oripeaux disposés sur les types consacrés dont elle habille ses enfants. Le bambino est un petit bonhomme portant toujours des vêtements faits à sa taille, ce qui contribue à lui donner cette physionomie particulière, si souvent tout à fait charmante que prend sa beauté native, et il en est de même pour les petites filles, plus vives, plus précoces, et naturellement gracieuses.



En somme, ces gens qui posent dans nos académies et dans nos ateliers, venus de ces campagnes où Chateaubriand reconnaissait partout des traces profondes des anciennes mœurs, sont des malheureux qui apparaissent dépourvus du ressort moral que l'on rencontre si généralement chez nos paysans européens, et cela quoique ces derniers aient eu à subir, comme les Italiens, le lourd servage des temps féodaux.

Pour les montagnards du Casinum, la cause de leur abaissement pourrait bien être plus lointaine et plus profonde, et sans recourir autrement à l'histoire qu'à celle que l'on trouve toute faite dans les dictionnaires, il nous paraît d'un certain intérêt de signaler que les montagnards de la Terre de Labour descendent, selon toute vraisemblance, d'une race dont la condition fut toute servile dans la vieille société romaine. Les gens du Casinum seraient les descendants directs de ceux des Lucaniens dans lesquels, à la fin de la seconde guerre punique, les Carthaginois trouvèrent des alliés, ce qui les fit appeler par les autres Lucaniens des plaines, les *Bruttii* ou *Brettii*, les *rebelles*. Les Romains enlevèrent toute indépendance à ces belliqueux, en déclarant esclaves publics les gens du Bruttium, qu'ils employaient comme licteurs ou serviteurs des magistrats. Et cette condition servile a peut-être duré jusqu'aux derniers temps de l'empire romain. Puis ce fut le joug des barbares, et enfin, quant aux abbayes, elles ne firent guère que des mendiants de ces Latins avilis; car ils sont singulièrement restés Latins, à en juger par leur langage à propos des pièces de leurs costumes, au sujet desquelles nous avons voulu nous renseigner auprès de deux de ces Italiennes portant des accoutrements du genre de ceux que contiennent nos planches, et appartenant à ces tribus d'Italiens qui logent dans nos faubourgs, y menant cette vie à part où personne ne pénètre, s'aimant entre eux, comme les gueux de Béranger, et, selon toute apparence, insoucieux de leur destin avilissant préparé de si longue main, et accepté par eux plutôt avec gaieté qu'avec mélancolie.

Ces deux paysannes, également illettrées, ne sachant pas même lire, sont la mère et la fille : la mère ne comprenant pas un mot de français, la fille le parlant assez pour fournir, non l'explication, mais l'application des termes employés par la mère, une vieille parcheminée, à laquelle nous avons fait passer en revue les différentes parties du costume et surtout du costume féminin. Ces renseignements, d'une tradition tout orale, nous paraissent particulièrement précieux en un sujet comme le nôtre. La consultation ayant porté en même temps sur la planche ayant pour signe H B, il n'est pas inutile d'avoir aussi celle-là sous les yeux. Ce sont d'abord ces deux femmes, originaires du monte Cassino, qui nous ont donné la certitude de la provenance de la famille de nos *pifferari*, photographiés à Paris. Au pays natal, c'étaient des voisins. Le vieux chef de ce petit clan, c'est Angelo, — pauvre Angelo, il est mort ici; — son fils aîné, c'est *Modesti*, le modeste; le second c'est *Giulian*, le joyeux; la mère c'est *Firense*, la florissante; la fille aînée, en plein âge, c'est *Jacinta*, la fleur.

Les instruments du pifferaro, littéralement « jouer du fifre », sont la flûte, la musette et le tambour de basque, dont le trio s'augmente souvent du triangle aux mains d'un jeune garçon; c'est-à-dire, pour le quatuor, la *fistula*, l'*utricularis tibia*, le *cantabricum tympanum*, et le *trigonum*, tout antiques; et l'on peut croire que les *pifferari* que Pinelli nous montre dans les rues de Rome, en 1817, allant de madone en madone, faire une pause symphonique devant la petite chapelle où brûlait toujours une lampe entretenue par les fidèles, y faisaient encore retentir plus d'un rythme qui avait dû être familier aux divinités païennes logées, jadis, à la même enseigne.

Nos Italiennes appellent la coiffure plate si typique que l'on voit ici et dans l'autre planche, n<sup>os</sup> 2, 3, 6, 7 et 8, l'*amandille*, que nous écrivons sur la consonance, nos renseignements s'y arrêtant forcément. *Amœnus*, en latin,





ITALIE XIX<sup>È</sup> SIECLE

ITALIA XIX<sup>TH</sup> CENTY

ITALIEN XIX<sup>TES</sup> JAHR<sup>T</sup>

GO

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>È</sup> PARIS

Waret del.



veut dire agréable à la vue, et la *mendicula* c'est la mandille. En italien le sens de *manto*, la mante, s'étend à celui de voile, prétexte. L'amandille est bien d'ailleurs une coiffure de moissonneuses.

Le fichu qui enveloppe la tête de la paysanne de Loreto, n° 5, pl. H B, est le *fascelete*, probablement de l'italien *fascettino*, petit paquet, et *fasciare*, entourer, environner; en somme, du latin *fascia*, *fascis*, et son diminutif *fasciola*. Le mouchoir de cou porte d'ailleurs ce même nom de *fascelete*, d'un caractère générique. La *camisa* en toile est la tunique à longues manches, souvent très larges et flottant autour des bras, dont le type originaire est ionien, et dont les Romains laissèrent l'usage aux femmes. Pour obvier à la gêne des manches trop larges, les paysannes font usage d'une espèce de brassard d'étoffe que l'on voit particulièrement à l'avant-bras de la femme d'Ostie, n° 2, pl. H B. On appelle ce bracelet des manches, *manec*, du latin *manicæ*, de l'italien, *manicottolo*, manche pendante, et *manicotto*, manchon. C'est ce bracelet retenant la large manche à la hauteur de l'arrière-bras, qui lui fait former les espèces de gigots libres qui donnent aux costumes des Italiennes l'un de leurs principaux caractères.

On ne connaît point d'exemple antique du corset palissadé dont ces paysannes font souvent usage. Elles appellent simplement *corset* cette pièce du corsage lorsqu'elle est renforcée de jones plutôt que de baleines, ce qui la rapproche du *corsaletto*, cuirasse. Pour désigner les autres corsages, montant plus ou moins haut, on emploie, sans distinction, le terme de *jaquette*; en italien c'est la casaque, *casacca*.

La ceinture, portée communément, est la *scinda*, expression toute latine, et dont le sens est bien l'antique, *scindo*, trancher, diviser, retenir.

La robe, c'est-à-dire la jupe, c'est la *veste*, le *vestis* latin, l'habit fait de toute étoffe qui sert à couvrir.

L'étoffe est la *panne*, de *pannum*, drap, linge, et de *panniculus*, chiffon ou drapeau, haillon ou guenille. Le tablier est de toile, d'étoffe légère, parfois de velours. Les tabliers les plus riches sont des espèces de tapis, avec ornements tissés ou brodés, ou encore appliqués, que la paysanne confectionne elle-même, et que nos Italiennes appellent des tabliers *artistés*. Le nom de cette pièce importante de la parure est du latin le plus pur : c'est le *scenalis*, le décoratif, le théâtral.

Le châle, du type de ceux des femmes de Cervara et Cociara, n<sup>os</sup> 6 et 8, pl. H B, est le *fascelettone*, de *fascetto*, paquet, *fasciata*, bandage, et *fasciare*, entourer, environner, peut-être aussi *fascio*, fardeau, et pour la terminale, du latin *tonus*, ton de couleur et de l'italien *tonica*, tunique. Encore peut-être aussi de *fascino*, *fascinazione*, sorcellerie; car ces paysannes ont souvent offert plus d'un rapport avec les Bohémiennes classiques, et plus d'une a su jouer chez nos devanciers le rôle de la *Zingara*, sachant lire dans la main des crédules l'avenir des gens, en commençant, selon la tradition, par y mettre le vieux teston de bon ou mauvais augure, selon que, la main ouverte, il se présentait croix ou pile. Elles sont d'ailleurs facilement enclines aux superstitions, et l'on ne sait jusqu'où elles se croient elles-mêmes quand la chiromancienne prophétise.

Selon nos dames, on donne à ceux qui portent le soulier de cuir du type de celui de la femme de Cervara, n° 6, ou toute chaussure forte, le nom de *jugeurs*. C'est le *jugarius* du latin, le bouvier, celui qui conduit les bœufs, sous



le joug, le *jugator* qui les attelle. Quant aux chaussures de la famille des carbatines, surtout en usage chez les montagnards, ce sont des *scarpes*.

Le collier est le *cannac* ou *canac*, dont le nom provient peut-être du fil de chanvre, le *cannabis*, sur lequel les perles métalliques sont enfilées, comme il se pourrait encore que cette joaillerie bruissante soit le *cano*, *cantum*, employé par Cicéron dans le sens de chanter.

Les boucles d'oreilles sont des *rocchines*. *Rocco* veut dire crosse, en italien, et *recino*, encore selon Cicéron, rechanter, chanter une seconde fois.

Le long bonnet retombant du paysan de Loreto, n° 1, que l'on rencontre de même sorte en Espagne, et qui se porte avec ou sans le chapeau, se nomme *barrettino*, ce qui paraît dû à sa couleur qui est celle de la barrette des cardinaux.

*Documents photographiques.*

Voir, pour le texte : Chateaubriand, Voyage en Italie, *Lettres adressées à Joubert*. — M. Francis Wey, Rome. — M. Ernest de Toytot, les Romains chez eux. (Correspondant, octobre-novembre 1867.)





AI

## ESPAGNE

---

### COSTUMES DE LA FIN DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

#### DIVERTISSEMENTS ET JEUX DE CARACTÈRE NATIONAL.

En 1779, Francisco Goya, remarqué pour des toiles de genre pleines de gaieté, mais dont cependant on ne connaissait pas encore toute la valeur, recevait une commande considérable de cartons destinés à être reproduits par les métiers de Santa-Barbara, la manufacture de tapisseries fondée en 1720 par Philippe V, qui affranchissait ainsi l'Espagne de la nécessité de recourir aux Italiens et aux Flamands, comme elle avait dû le faire jusqu'alors. Charles IV, en s'appliquant à donner un essor nouveau à cette industrie devenue nationale, invitait les peintres de son temps à chercher des sujets qui lui fussent propices, et en dehors des sujets religieux, des toiles historiques, etc., à la reproduction desquels elle était le plus généralement appliquée jusque-là.

Goya voyant qu'on lui laissait le choix de ses sujets, et considérant que ces tapis étaient surtout destinés à orner les appartements de maisons de plaisance, telles que des rendez-vous de chasse, des palais d'été, etc., eut l'idée de prendre ces sujets dans la vie de chaque jour, les promenades, les jeux, les épisodes de la vie élégante. Parmi les déjeuners sur l'herbe, les chasses, les pêches, les excursions, on rencontre des scènes populaires et des jeux comme ceux que nous reproduisons, auxquels leur caractère national ajoute un intérêt d'autant plus vif que ces jeux se perpétuent en Espagne.

La composition du personnel des jeunes gens alertes qui forment la ronde du colin-maillard montre, par le mélange des costumes locaux avec des habillements se rattachant aux modes françaises, la place que ces modes tenaient alors dans les milieux distingués. *Del cucharon*, le jeu de la cuiller, est resté dans les divertissements des jeunes gens de bonne éducation. La forme en spatule du petit bâton avec lequel l'aveuglé doit désigner, sans qu'elle soit exposée à être palpée indiscrètement, la personne qu'il nommera, nous semble avoir été donnée à cette baguette divinatoire pour que, lorsque le bâton touchant quelqu'un commande un arrêt, on puisse déposer dans la cuiller, et toujours sans contact, quelque petit objet personnel servant



de furtif renseignement sur la main qui l'y apporte. Plus d'une épingle, d'une clef, d'un étui, d'une bague, a dû être ainsi livré à l'instinct de l'amant, bien doucement récompensé lorsque ses yeux débandés lui montraient qu'il ne s'était point trompé.

La course des échasses est franchement un divertissement populaire, et cet exercice, qui demande une grande habitude (car l'homme lié à de hautes échasses est exposé à des chutes dangereuses, surtout lorsque dans les luttes de vitesse le désir de triompher fait oublier la prudence), est un de ces spectacles auxquels une foule espagnole prend toujours un vif intérêt. On voit ici que les coureurs sont accompagnés par des *clarines* à pied, qui sont encore avec eux en arrivant au but, vrai tour de force pour ces piétons qui jouent à deux mains de leur flûte. Ces lutteurs de vitesse, montés sur des échasses, portent le costume orné du genre de celui des *espadas* de l'époque, et il est probable que ce sont en effet des rois de *corridos* qui figurent ici. Certains d'entre eux se sont fait gloire de montrer leur intrépidité en combattant le taureau du haut de leurs échasses, bravant ainsi le danger d'une chute presque assurément mortelle, l'homme renversé et lié à ses échasses étant dans l'impossibilité de se relever lui-même. Le célèbre Miguel Lopez Gorrito, *espada* de Madrid, donnait encore ce spectacle à Séville, en 1862. « Nous le vîmes, dit M. le baron Davillier, courir avec une agilité tellement merveilleuse que nous n'eumes plus la moindre inquiétude sur son compte... » Après le toast d'usage au *señor presidente*, Gorrito pirouettant sur ses échasses s'élance résolument sur son adversaire qu'il tue d'une fort belle estocade. Cette facile agilité est heureusement exprimée par Goya, en la personne de celui de ses lutteurs qui gagne l'autre de vitesse comme en se jouant.

Les deux cartons destinés aux tapisseries de la résidence royale du Pardo, se trouvent au musée du Prado, à Madrid. Ils font partie de la suite intitulée : *Divertissements au bord du Manzanarès*.

Voir pour le texte : La Biographie et le catalogue de l'œuvre de Goya, par M. Ch. Yriarte. — Goya, par M. Laurent Matheron. — Étude sur Francisco Goya, par M. Gustave Brunet.





ESPAGNE

SPAIN

SPANIEN

AI

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Gaillard del



# ESPAGNE

## LA CUADRILLA DE LA TAUROMACHIE MODERNE. TYPES POPULAIRES.

Le sabre.	{	1	2	3	4	La scie.	{	8	9	10	11	
		5	6	7				12	13	14	15	16

Les *fiestas de toros* sont depuis longtemps le plus puissant des divertissements populaires de l'Espagne. Les Maures aimaient ces jeux sanglants; la place du Champ-clos dans lequel ils s'y livraient, à Grenade, existe encore. Pendant le moyen âge, les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, il n'y eut guère de solennité publique, comme réceptions du roi, mariages princiers, qui n'ait donné lieu aux combats de taureaux; mais cette ancienne tauromachie différait sensiblement de la moderne. La noblesse seule figurait activement dans ces fêtes; et ceux qui jadis assailaient le taureau, comme le Cid campeador, *torero* consommé, l'empereur Charles-Quint lui-même, et ce roi catholique des Espagnes, Philippe IV le Grand, qu'au XVII<sup>e</sup> siècle J. Pellicer de Tovar appelle le *roi-torero*, tous ceux des anciens temps, le combattaient à cheval, armés de la lance.

Ce ne fut que vers la fin du siècle dernier qu'apparurent en *cuadrilla* régulière les *picadores*, les *banderilleros*, les *chulos*, et enfin l'*espada*, expédiant le taureau à pied, sans autre arme qu'une épée flexible, sans autre ressource pour épuiser l'animal en l'abusant que la *muleta*, le petit morceau d'étoffe rouge appelé aussi l'*engano*, le leurre, la tromperie. La *muleta*, fixée à un bâton de la longueur du bras, est un peu moins grande qu'une serviette. Cette tradition, relativement jeune, a fait naître un art véritable, dont l'exercice est devenu une profession entre des mains populaires. Le métier en est souvent héréditaire; la famille de Francisco Romero, l'Andalous qui, le premier, avait imaginé cette manière de combattre, offrit l'exemple d'une succession allant du père au fils et au petit-fils; après son fils Jean, instruit par lui, Pedro Romero, son petit-fils, tint la place et eut, dans son âge avancé, ce singulier honneur d'occuper la chaire principale de l'académie, d'existence éphémère, qui fut fondée à Séville, en 1830, par Ferdinand VII, sous le nom d'*Université tauromachique*.

La tenue de combat des fondateurs du genre, dont nous donnons quelques représentations, comparée aux costumes du quadrille contemporain, montre que, sans doute par suite de l'expérience acquise dans ces jeux dan-



gereux où l'entrave la plus légère peut être une cause de mort, on a de plus en plus tendu à l'adhérence du costume, en en retranchant toute partie volante ou lâche. La veste à épaulettes, largement ouverte, sans revers, ne conserve plus rien de flottant; la culotte est aussi collante que possible, la ceinture moins lâche est aussi moins épaisse, la longue résille est remplacée par un chignon fixe; nos exemples n<sup>os</sup> 4 et 1 sont de 1778, époque à laquelle ils ont été gravés à Madrid. L'un est le fameux Joaquin Rodriguez, connu en Espagne sous le nom de *Costillares*, à qui remonte l'invention de la plupart des *suertes* ou coup d'épées usités depuis. L'autre, aux pieds duquel gît le taureau, a passé son épée dans sa main gauche pour saluer le public de la droite, selon l'usage : c'est Pierre Romero. Le n<sup>o</sup> 2, dont le costume est de 1804, montre que la simplification avait marché rapidement. Ce torero tenant une montre à la main, probablement au sujet de quelque pari sur la durée de la mort du taureau, est le pauvre Pepe Illo, dont Goya a représenté la fin affreuse. Il mourut sur la *plaza* de Madrid, à la suite de coups de cornes répétés. Il maniait la plume et avait écrit que « le spectacle du taureau fait la joie des enfants et la jubilation des vieillards; » audacieux, académique, il soutenait que son métier offrait peu de dangers. Le n<sup>o</sup> 3 offre l'exemple d'un torero, première épée, en costume de ville, de la fin du siècle dernier, d'après Bayen.

Venons au quadrille contemporain. Son entrée sur l'arène est précédée par un ou deux *alguaciles*, montés sur des chevaux noirs couverts de housses de velours cramoisi, et portant un costume entièrement noir, sans altération sensible de ce qu'il était au XVI<sup>e</sup> siècle. (Voir n<sup>o</sup> 6.) Chapeau à bords relevés avec large cocarde, surmonté d'une épaisse touffe de plumes aux couleurs des principales *ganaderias* (troupeaux), représentées dans le combat du jour; fraise blanche empesée; justaucorps de velours serré par une ceinture de cuir; petit manteau flottant en drap; culotte courte en tricot de soie; bas de soie, souliers à boucles, parfois recouverts de la longue guêtre de cuir noir. Ce cavalier a de grands éperons d'acier; agent de l'autorité, participant de l'officier de police et de l'huissier, il porte une canne, emblème de son emploi, appelée *vara de justice*. Il figure d'ailleurs en tête de toutes les cérémonies publiques et, entre autres, précède le cortège des condamnés à mort. C'est à l'alguacil que, selon le cérémonial, le président de la place, remet la clef du *toril*, et c'est lui qui donne cette clef ornée d'un gros nœud de rubans au *muchacho*, en la laissant tomber dans le *sombrero* tendu vers lui. L'alguacil n'est pas combattant et doit quitter l'arène; seulement, la porte du *toril* étant immédiatement ouverte, la sortie de l'officier de justice a toujours lieu avec un peu de hâte, ce qui lui vaut généralement une belle bordée de sifflets. Celui que représente notre planche est appuyé sur l'enceinte en bois, peinte en couleur de sang, ayant quatre portes à double battant, qui renferme l'arène proprement dite. Le marchepied, qui des deux côtés sert à sauter par-dessus la muraille, y figure; on voit la proportion de ces deux choses réglementaires.

Après l'alguacil viennent *los peones*, les gens à pied : *espadas*, *banderilleros*, *chulos*, appelés aussi *capeadores* : Les costumes de ces divers toreros sont absolument de même caractère; ils ne diffèrent que par la richesse des ornements. Les mieux rétribués, à cause de l'importance de leur rôle, comme les *espadas*, sont naturellement parés avec le plus de luxe; conçus pour l'agilité, ces costumes coquets, où les tons vigoureux se combinent avec des nuances tendres, donnent à la cuadrilla l'aspect d'un quadrille de danseurs La *monterilla* de velours noir,





ESPAGNE

SPAIN

SPANIEN



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>o</sup> PARIS

Urrabiétta lith.





ESPAGNE

SPAIN

SPANIEN

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Urrabiétta lith.



ornée de chaque côté d'une grappe de pompons de soie, la petite tresse de cheveux, la *coleta*, que tout torero se laisse pousser, à laquelle s'attache la *mona*, espèce de chignon de soie noire, donnent aux toreros un aspect quelque peu efféminé. Ils portent une chemise brodée, à jabot, et une mince cravate nouée à la Colin. La veste courte, à poches de chaque côté, d'où déborde le fin mouchoir de batiste, le gilet, *chaleco*, sont couverts de broderies épaisses, de paillons, de franges, d'agrément de soie. La culotte courte, étroitement ajustée, est en satin, généralement de nuance légère, bleue, rose, verte, lilas. Les bas sont de ton de chair; les souliers à rosettes, découverts. La ceinture de soie, la *faja*, est toujours de couleur vive, ainsi que le long manteau dans lequel les élégants toreros savent se draper si fièrement; la *capa*, qui sert à détourner l'action du taureau, doit toujours être de couleur éclatante.

Le quadrille est complété par les *picadores*, montés sur des chevaux dont on connaît la qualité. (Après Alexandre Dumas, Théophile Gauthier, le voyage en Espagne de M. le baron Davillers, etc., etc., il est inutile de parler du combat lui-même.) Le picador (n<sup>os</sup> 13 et 15) est coiffé d'un chapeau de feutre à larges bords, de forme basse, arrondie, et surmonté sur le côté d'une énorme touffe de rubans. La veste et le gilet, surchargés d'ornements dans le genre de ceux déjà décrits, sont de la même coupe que ceux des gens de pied; la chemise est également brodée; seulement la ceinture de soie recouvre un pantalon de cuir jaune, cachant des jambarts de tôle, pour parer aux nombreux coups de cornes à recevoir. La selle, de mode arabe, est très élevée, et les étriers en bois ont le même caractère; l'éperon est long et puissant. On sait que les yeux du cheval sont bandés avec un foulard rouge au moment de l'assaut, et que la lance du picador avec son bourrelet d'étope est à peu de chose près rendue inoffensive; un doigtier de peau fixé au pouce du cavalier empêche l'arme de glisser.

Au milieu des couleurs variées et des épaisses broderies, souvent en soie d'or ou d'argent, du costume des divers toreros, celui des banderilleros, tantôt jaune, tantôt gris, etc., est toujours passémenté de noir, et n'a jamais de broderie métallique. (Voir n<sup>o</sup> 14.) Les *banderillas*, *palillos*, *zarcillos*, *rehiletes*, sont des bâtons enjolivés dans leur longueur de papier découpé, frisé, de différentes couleurs, finissant par un fer en forme de hameçon; entré dans la peau, ce dard n'en sort plus; on pique les banderillas par paires.

Parmi nos toreros contemporains, le n<sup>o</sup> 5 est une première épée, au moment de l'entrée dans la place. Son manteau de soie est brodé d'or. — Le n<sup>o</sup> 7 représente un torero au moment où, le clairon donnant le signal pour la mort du taureau, une des premières épées vient faire le salut. L'usage veut que l'espada, ayant fait passer dans sa main gauche l'épée et la muleta, salue gracieusement de sa montera le *señor presidente*, en lui demandant la permission d'immoler le taureau et en promettant de bien faire. C'est ce qu'on appelle *echar el brindis*: porter le toast.

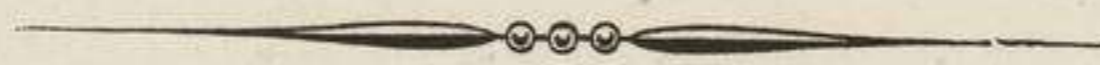
Le n<sup>o</sup> 12 est un de ces *chulos* ou *capeadores* dont il est parlé plus haut.

Le n<sup>o</sup> 11 offre encore un type de *picador*, comme les n<sup>os</sup> 13 et 15.



Les n<sup>os</sup> 8, 9, 10 et 16, appartiennent aux costumes portés couramment dans les classes populaires. — 8. Bohémien ou Gitano, province de Grenade. — 9 et 10. Villageoises de la province de Tolède. Leur mouchoir d'épaules est en coton, et leur jupe en coton peint. — Le n<sup>o</sup> 16 est en costume de *majo* ou andalous. La veste qu'il porte sur le bras, la *calesera*, ne se met jamais. Ce vêtement de ville est celui des cochers de calèches anciennes.

(D'après D. Juan de la Cruz et la belle collection photographique de M. Laurent. —  
Aquarelles de M. Garcia.)







# ESPAGNE

## COSTUMES POPULAIRES.

VIEILLE-CASTILLE. — ROYAUME DE LÉON.

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10

Tous ces costumes sont encore actuellement portés : il n'en est pas un cependant que l'on puisse considérer comme moderne, autrement que par son usage persistant.

### N° 1.

Maire de village; province de Ségovie. — Il est coiffé d'un petit mouchoir noué sur le devant de la tête. Sa veste est en peau de mouton. Il porte dans sa ceinture de cuir son couteau fermé, attaché à un cordon.

### Nos 2 et 6.

Costumes de fête des femmes de Santa-Maria de Nueva, même province. — L'une d'elles a les bas rouges de la mariée. Ces femmes portent une natte de cheveux tombant de la nuque, terminée par un nœud de ruban de velours; leur *montera* noire, ornée de boutons d'argent, est aussi en velours de soie. Leur corsage est en laine et garni de dentelles d'or. Dans son parcours intérieur la manche est ouverte, et cette ouverture est maintenue par des rubans de soie. C'est le seul endroit, avec le haut du corsage, recouvert d'ailleurs de bijouterie, où le linge soit entrevu. La jupe ainsi que le tablier sont de drap fin. Le tablier est décoré, comme le corsage, de légères passementeries ou de dentelles d'or. La jupe est largement bordée en passementerie d'un dessin régulier, or ou velours. Le soulier est à rosette. Le collier de corail fait plusieurs tours; des médailles, des croix de diverses dimensions y sont suspendues; cet amas de bijoux, formant presque un plastron, descend jusqu'à la ceinture.

### N° 3.

Paysan de la même province jouant à la barre. — Gilet en coton peint, bordé de drap de coton. La large ceinture de laine rouge est maintenue par une ceinture plus étroite, en cuir, sur laquelle il est d'usage de broder, en soie de couleur, une devise, le nom de la fiancée, de celui qui la porte, ou plus simplement et plus fréquemment son propre nom. La culotte est en drap grossier; elle est attachée par-dessus la guêtre de drap qui recouvre le pied et fixée par la chaussure, *alpargatas* ou *espartañas*. On porte sous la guêtre des bas ou des chaussettes de coton blanc.

### Nos 4 et 5.

Femmes de Santander, province de Burgos. — On rencontre fréquemment ce costume à Madrid, où il est porté par des nourrices recherchées

dans les familles aisées. La physionomie de la nourrice, vêtue selon l'usage de son pays natal, flatte les gens de la ville, qui recherchent d'ailleurs ces femmes à cause de leur vigoureuse constitution. Leur madras de couleur vive est noué avec un art particulier, il recouvre en partie la longue natte de cheveux, terminée par un léger nœud de ruban, qui tombe dans le dos. Un corsage court, ouvert par devant, sur un plastron peu élevé laissant voir le linge de la chemise; une jupe de couleur éclatante, assez courte pour dégager franchement le pied finement chaussé de souliers à boucles; des bas blancs; un tablier de soie; un nœud de ruban ample, à bouts flottants, fixé au-dessous du corsage, par derrière; de larges anneaux aux oreilles, anneaux parfois terminés en triglènes; un tour de cou en corail; tel est le costume de ces nourrices, rehaussé de passementeries de velours en bandes, de galons et de boutons d'or ou d'argent, selon le caprice, ou plutôt selon le goût et l'harmonie des couleurs.

### N° 7.

*Charra*. Riche fermière de la province de Salamanque. — La plupart des *charros salamanquinos* habitent des espèces de métairies. Ce sont des gens de mœurs simples et patriarcales. Leurs femmes sont renommées pour leur beauté, que fait encore valoir leur costume de fête. Le luxe traditionnel de ces paysans, dont le nom particulier n'a peut-être pas d'autre origine que la charrue ou le charroi (*carrus*), aurait fait entrer dans la langue espagnole l'adjectif *charro*, par lequel on désigne une chose surchargée d'ornements. La chevelure des *charras* est ornée d'épingles et nouée à l'arrière par un large ruban. Leur fichu ou *rebozillo* couvre les épaules et la poitrine; ce fichu est en soie ainsi que le corsage de la robe. La jupe écarlate est de drap fin, orné d'appliques de velours contourné d'or, représentant des oiseaux, des fleurs; le bas de cette jupe est découpé en festons. Le tablier étroit, partie en velours, partie en soie, est aussi brodé d'or fin. Les bas sont blancs; le soulier très fin, très découvert, est à boucle. Les *charras* portent de longues boucles d'oreilles. Leur bijouterie en filigrane se tire du Portugal. La chaîne du collier étalé sur le fichu fait généralement plusieurs tours et aboutit à une croix ornée d'émeraudes, dont la couleur est très répandue parmi les *joyas* populaires.



N<sup>os</sup> 8 et 9.

Paysannes de la province d'Avila. — Leurs costumes sont plus rustiques que celui des charras. Le chapeau est en paille noire, avec des rubans en velours gaufré. Le petit châle frangé, à fond blanc, est en laine. La jupe, de couleur éclatante, est en gros drap; elle est ornée, en bordure, d'appliques de velours noir d'un large dessin régulier, offrant une suite de rosaces; cette bordure n'est souvent qu'imprimée. La jupe de la robe est assez courte; le jupon, dont le bas est de même couleur que le dessus, la dépasse légèrement. Le tablier est peu large et peu long, il est simplement bordé d'une ganse de velours ou de soie d'or. Les bas sont bleus; les souliers à boucles ou à rosettes. La joaillerie grossière consiste en boucles d'oreilles, anneaux ou rondelles, et en un large médaillon suspendu au collier. On orne le chapeau, déjà chargé de rubans, avec des branches de fleurs, et parfois on le pose par-dessus

un mouchoir rayé, destiné sans doute à amortir les rayons du soleil, à la manière du haïck africain.

N<sup>o</sup> 10.

Bourgeoise de la province des Asturies. — Son costume se compose d'une robe en mérinos et d'un fichu en velours avec une passementerie d'argent. Le tablier, très ample, et bordé par en bas d'un large ruban de velours accompagné d'une passementerie de même nature que celle du fichu, c'est-à-dire en argent et disposée en dents découpées; les bords de la manche sont garnis de même. Un *rebozillo* de lingerie est jeté sur les épaules et négligemment noué. Cette femme porte un médaillon au cou.

La province des Asturies et celle de Salamanque font partie du royaume de Léon. Celles de Ségovie, Burgos et Avila dépendent de la Vieille-Castille.

(D'après les aquarelles de MM. Bastinos et Garcia.)







ESPAGNE

SPAIN

SPANIEN



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Percy lith.





# ESPAGNE

## TYPES POPULAIRES.

LÉON. — GALICE. — ASTURIES. — ARAGON. — VIEILLE-CASTILLE.

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10

N<sup>os</sup> 1 et 10.

Maragatos de Villafranca del Biergo, province de Léon.

N<sup>os</sup> 2, 3, 8 et 9.

Galiciens; les n<sup>os</sup> 2 et 3 de la province d'Orense; les n<sup>os</sup> 8 et 9, de la province de Lugo.

N<sup>os</sup> 4 et 7.

Asturiennes.

N<sup>o</sup> 5.

Aragonais; crieur public de village.

N<sup>o</sup> 6.

Castillan; paysan des environs de Valladolid.

N<sup>os</sup> 1 et 10. — Les Maragatos occupent les montagnes d'Astorga, dans la province de Léon, au nord de la Vieille-Castille. C'est une tribu ancienne, aujourd'hui dispersée dans les villages, mais ayant conservé un caractère, un costume et des mœurs qui diffèrent de ceux de ses voisins. Ces montagnards ne vivent qu'entre eux, ne se marient qu'entre eux, sont soumis à des règles dont personne ne s'écarte et professent un véritable mépris pour tout ce qui leur est étranger. Il semble qu'un pacte tacite survit à leur dispersion.

Les mœurs tenaces des Maragatos ainsi que leurs occupations héréditaires attestent la haute antiquité de leur race. Leur nom et quelques faits historiques font attribuer à cette tribu une origine mauresque, dont le costume des femmes, robustes et courageuses, semble encore être un vivant souvenir.

Le Maragato a un tempérament sec; il est maigre de visage, alerte et vigoureux. La profession de la plupart est celle de muletiers, *arrieros*; mais c'est un arriero d'un caractère exceptionnel en Espagne, car il ne chante jamais sur les chemins en conduisant ses mules. Il est à croire que ceux des Maragatos qui, comme celui représenté sous le n<sup>o</sup> 10, parcourent les localités en vendant du poisson frais, des conserves, des huiles, n'ont pas



la même taciturnité. Les Maragatos modernes sont déjà un type très altéré; s'ils ont conservé, en général, la jaquette serrée au corps par une ceinture, les larges culottes attachées au genou, assez amples pour pendre par-dessus la jarrettière qui est invariablement rouge; s'ils ont toujours des guêtres de drap fixées avec des boutons, ils n'ont plus la fraise qu'on leur a connue autrefois, ni le chapeau pyramidal représenté sur une médaille que les antiquaires disent celtibérienne, et font remonter à l'époque de la domination carthaginoise. Ils portent maintenant le chapeau tronqué à bords assez larges, toujours orné de cordons, jamais de rubans. En Espagne on donne le nom de Maragato au costume lui-même.

N<sup>os</sup> 2, 3, 8 et 9. — Galiciens. — Le n<sup>o</sup> 2 est un paysan de la province d'Orense, les trois autres sont de la province de Lugo, en pleine Galice. Nous renvoyons à la notice de la planche ayant pour signe le Patin, pour ce qui concerne les Gallegos dans leur caractère général. Ceux que nous représentons ici appartenant à la province de Lugo, dont la principale ville Santiago a été appelée *el orinal de España*, fournissent l'occasion de compléter ce que nous avons dit au sujet de ce pays de montagnes, au climat humide exigeant des précautions dont le costume fermé des habitants est une des conséquences. Le parapluie en est une autre, dans un pays d'averses. Celui du paysan est en coton et de grande dimension. L'homme auquel il appartient et qui est assis à terre a l'un de ces gilets dont on fait montre, qui font partie du costume endimanché et que l'on porte sans la veste. Selon l'usage général, ce gilet est en drap rouge avec des ornements soutachés dans le dos; il est passé par-dessus la ceinture, et lorsqu'il est, comme ici, l'objet principal de la parure, les jeunes gens ne le boutonnent guère. La culotte de ce paysan est à poches sur le côté; le bas n'est pas boutonné et laisse passer le caleçon de toile. Le col droit de la chemise dépasse le col du gilet et, selon l'habitude aussi, n'est point assujéti par une cravate. Le n<sup>o</sup> 3 représente un jeune paysan célibataire, comme l'indique la disposition de sa *montera*; les pompons en sont dirigés vers la droite, ce qui est le contraire pour les gens mariés. Ce Gallego robuste, bien pris dans sa taille moyenne, porte un costume sombre, égayé seulement par des rangées de boutons dorés, dont les pièces, de couleurs apparentées, composent un ensemble du meilleur goût que nous ayons rencontré jusqu'ici. Au n<sup>o</sup> 8, on voit un Gallego d'un âge beaucoup plus avancé; celui-ci, sauf la coiffure, porte le costume complet comme celui que nous venons de voir; il a la veste à larges revers et à poches extérieures, le gilet traditionnel, rouge, à revers noirs, la ceinture à plusieurs tours par-dessus le gilet. La culotte en drap épais est large, non boutonnée jusqu'en bas pour ne pas gêner l'articulation du genou; elle laisse voir le caleçon qui est pris dans les guêtres, lesquelles sont de drap, bordé en haut de velours. Cette culotte disgracieuse donne à ce Gallego une tournure qui n'explique que trop les *romanceros* populaires courant sur les Galiciens. Il y a entre autres une *satirilla* où il s'agit d'un Galicien inquiet de se voir en mal d'enfant, plaisanterie que, nous le répétons, la tournure de notre vieux Gallego fait comprendre. Ce paysan a un gourdin, *garrote*, garni de clous de laiton; c'est une véritable massue, qui, maniée par le bras robuste d'un Gallego, est vraiment redoutable. La campagnarde n<sup>o</sup> 9 porte un costume de peu de caractère et sur lequel nous n'insisterons pas. C'est une femme âgée, de condition misérable, pour laquelle sont passés les jours de la *Gallegada*, les belles soirées de *fiesta* où l'on montre si volontiers et bien dégagés le bas blanc ou bleu et le soulier à petits talons et à petites boucles. Cette femme est coiffée d'un mouchoir ample, d'un fichu brodé en

q. tarteria





ESPAGNE

SPAIN

SPANIEN



IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Percy lith.



couleurs; sa jupe, selon l'ordinaire, n'est pas semblable à son corsage; le grand tablier, le *manteo*, d'étoffe com-  
mune comme le reste, la cache d'ailleurs presque complètement; les souliers sont presque des bottines qui ne  
sont pas attachées.

*no es manteo*

N<sup>os</sup> 4 et 7. — Asturiennes. — Ces deux femmes représentent deux variétés des types populaires. L'une, le  
n<sup>o</sup> 4, est une campagnarde; son costume chaud, en laine et drap, bien clos, répond aux nécessités locales; le  
*principado de Asturias* dont, d'ailleurs, le climat est sain, est un pays de montagnes abruptes où il fait plus  
froid que dans tout le reste de l'Espagne. Ce costume est typique. Le mouchoir de soie qui couvre la tête  
est noué sous le chignon. Le *dengue* porté par les Asturiennes est le même que celui des Gallegas, leurs voi-  
sines; il est en drap rehaussé de bandes de velours. Les bijoux sont aussi de même sorte, et en aussi petite  
quantité. Les souliers sont à boucles, mais les bas foncés diffèrent de ceux des alertes Gallegas.

Le n<sup>o</sup> 7 représente une de ces Asturiennes comme on les voit à Madrid; c'est une bonne endimanchée. Un  
grand nombre d'Asturiens sont domestiques comme les Galiciens. Celle-ci a un mouchoir de coton noué sur la  
tête; son mouchoir d'épaules en filet de laine avec franges est brodé en couleurs, le corsage a des manches  
fermées par des poignets de velours brodé. Le tablier court et étroit est en velours orné d'appliques de rubans  
d'argent. La jupe est en indienne ou en laine; la chaussure n'est rien moins qu'élégante.

N<sup>o</sup> 5. — Aragonais. — Celui-ci est un *pregonero*, crieur public de village. Il a les cheveux coupés courts,  
le mouchoir de couleur roulé en corde, la chemise sans cravate, la veste, portée si souvent sur l'épaule, le  
gilet, la large ceinture, la culotte de cuir, les bas bleus ne montant pas au genou, souvent coupés à la che-  
ville de manière à laisser le pied nu dans la chaussure de chanvre tressé, les *alpargatas* attachées avec des  
rubans noirs. C'est le costume des contrebandiers des Pyrénées qui, dit une chanson populaire sur ces héros  
à tromblon et à cartouchière, « sont des hommes de cœur; ce qu'ils chargent en Catalogne, ils le vendent en  
Aragon. »

N<sup>o</sup> 6. — Paysan des environs de Valladolid. — Cet habitant de la Vieille-Castille porte un de ces costumes  
dont l'aspect peut être attribué aux traditions militaires. La Castille, qui doit son nom aux châteaux-forts (*cas-  
tillo*) dont elle s'était hérissée dès le neuvième siècle, fut une vieille terre de combats, plus renouvelés encore  
là que dans les autres parties de l'Espagne. La *montera* rappelle le casque; les guêtres de cuir prennent le  
pied comme les grèves de fer; le manteau en drap grossier, d'une coupe si particulière ressemble à une casaque  
d'homme d'armes du dix-septième siècle. Ce costume convient au caractère de gens qui, au dire d'un voyageur  
du siècle dernier, échangent entre eux des titres honorables quand ils s'abordent. « Lorsqu'un laboureur en  
rencontre un autre dans les champs, il le salue gravement, et lui dit : bonjour, seigneur chevalier. L'autre ré-  
pond avec le même sérieux et sur le même ton; et le tout se passe avec autant de majesté que l'entrevue de  
deux monarques. » Ces honnêtes gens de la terre, ces paysans, qui se donnent du Don, entre eux, ont de sé-  
rieuses vertus, et valent mieux que ces autres bons Castillans, les mendiants vus à Burgos par Théophile



Gautier, qui semblent, en général, se croire aussi quelques gouttes de sang noble dans les veines. « Ce que l'on voit le plus à Burgos, dit-il, ce sont les guenilles et les haillons sous lesquels s'abritent les mendiants castillans, qu'on a comparés à des tas d'amadou séchant au soleil. Tout cela est si sec, si inflammable, qu'on les trouve imprudents de fumer et de battre le briquet. Les petits enfants de six ou huit ans ont aussi leurs manteaux, qu'ils portent avec la plus ineffable gravité. » Pourvu, dit la chanson populaire, que le Castillan ait du vin, de l'ail, du blé et de l'orge, il ne quitte pas sa place en juillet, ni son manteau en janvier.

*(Aquarelles de MM. Garcia et J. Bastinos, d'après des compositions de Becker et des documents photographiques.*

*Voir pour le texte : Voyage en Espagne, par M. le baron Ch. Davillier, illustré par Gust. Doré.)*





# ESPAGNE

## CATALANS ET ARAGONAIS.

1	2	3	4	5
6	7	8	9	10
11	12			

### CATALOGNE.

Les Catalans ne se considèrent pas comme Espagnols. Leur langage est un idiome particulier qui se rapproche beaucoup de la langue *limousine* ou provençale ancienne du moyen âge; ce dialecte a ses grammaires, ses dictionnaires et, naturellement, ses poètes. Ses ports de mer, l'industrie de ses habitants, font de la Catalogne l'une des provinces les plus belles et les plus riches de toute la péninsule. On a dit d'elle que, jouissant de toutes les productions de la nature, elle pourrait se passer de l'Espagne et du reste de l'univers.

Les costumes nationaux représentés ici appartiennent surtout aux campagnards, aux petites localités, à ces montagnards de la Catalogne qui ont fourni jadis les intrépides fantassins connus sous le nom de *miquelets*, remarquables entre tous dans cette infanterie espagnole qui au XVIII<sup>e</sup> siècle passait encore pour la meilleure de l'Europe. Ce qui attirait l'attention sur les miquelets, ce n'était pas seulement leur adresse militaire, la vie dure qu'ils menaient, ni même l'inhumanité, signalée par les contemporains, avec laquelle ils faisaient la guerre; c'était aussi leur « habillement plus leste que celui des troupes réglées, consistant en une veste, une petite redingote dont ils ne passaient jamais les manches, et des souliers de corde ». La manière dont l'ouvrier de Barcelone porte sa veste sur l'épaule est, ainsi qu'on le voit, une tradition ancienne et particulièrement propre aux Catalans.

#### N<sup>os</sup> 1 et 9. Femmes de la haute montagne.

Toutes deux portent le capuchon de laine, le fichu en coton peint, le tablier de même espèce. On voit au n<sup>o</sup> 9, qui montre une montagnarde aisée, les longs bouts de manche fixés par un ruban de velours à boucles d'argent, et les pendants d'oreilles d'or ou d'argent allongés, d'un travail grossier, mais dont les formes à demi barbares ne manquent pas d'originalité, et qui sont quelquefois si pesants qu'il faut les soutenir par un fil. Les bijouteries de ce genre, ainsi que les bagues ornées de pierres rouges ou vertes, qui se vendent à Barcelone, sont principalement destinées aux *pagesas*, les paysannes riches.

#### N<sup>o</sup> 4. Maire d'un village de la haute montagne.

Il porte le *gambeto* ou pardessus. Il est coiffé du *gorro*, le long bonnet de laine qui se porte rouge ou brun.

#### N<sup>o</sup> 2. Riche fermier des environs de Lérida.

Bonnet de laine rouge; veste courte, dite le *marsille*, et culotte de velours bleu; gilet de toile ou de coton rayé rouge; cravate de coton peint, passée dans un anneau d'argent; ceinture en laine rouge; guêtres ou plutôt jambards de cuir jaune, boutonnés sur le côté; bas de laine; *capa de muestra* frangée; espadilles. La veste courte des Catalans est parfois l'objet de certaines décorations; le *marsille* du *mayoral* ou conducteur de diligence est orné de broderies et d'aiguillettes, avec des pièces de drap rouge ou vert aux coudes; un grand pot de fleurs dont les ramages s'étendent est brodé au milieu du dos.

#### N<sup>o</sup> 6. Femme d'Agramunt (gros bourg du même district).

Mouchoir noué sur la tête laissant apercevoir les nœuds de la résille; collier d'or; ample fichu en tulle bordé de dentelles, brodé en paillettes

*toda España  
el acabo de decir*



d'or ; grand tablier blanc ; corsage en velours ou en soie, toujours noir, dont les manches justes se terminent au-dessus du coude. Bouts de manches en soie ou en laine soutenus par le ruban de velours bouclé d'argent.

N° 8. *Riche fermier des environs de Vich*, province de Barcelone.

Bonnet et ceinture en laine violette ; veste, gilet et culotte en drap ou en mérinos noir ; bas de laine ; brodequins de cuir noir.

N° 10. *Cultivateur de la province de Tarragone*.

Bonnet en laine brune ; gilet de laine ; ceinture rouge ; chemise de toile rayée bleue ; culotte en velours de coton ; veste de drap grossier portée sur l'épaule ; bas de laine ; chaussettes de coton ; espadilles.

N° 11. *Jeune femme de la même province*.

Résille en soie noire avec des nœuds de velours ; pendants d'oreilles en argent et émeraudes ; corsage de velours lacé par devant, dont la manche courte et les bouts de manches ou mitaines de laine ou soie sont conformes aux types décrits ; fichu de soie bordé de dentelle, brodé en soie mêlée de paillettes d'or. Jupe en indienne ; tablier en coton peint. Les Espagnoles n'ont point en général l'habitude de faire valoir l'opulence naturelle de leur poitrine. L'ample fichu des Catalanes a plutôt pour résultat de la rendre moins sensible que de la faire ressortir.

N° 12. *Jeune homme de la même localité*.

Bonnet violet ; gilet en soie cramoisie soutachée de blanc ; culotte de velours ; bas de coton bleu sur lequel est passée une guêtre de cuir, espadilles. La ceinture est en laine violacée, et la petite veste de drap est jetée sur l'épaule.

N° 7. *Bedeau de la Confrérie du Sang de Jésus-Christ*.

Cette confrérie ; dont les pénitents portent le long capuchon pointu percé seulement de deux trous pour les yeux, assiste les condamnés à mort, qui, comme on le sait sont suppliciés en Espagne par la *garotte*. On donne d'habitude une grande publicité à ce genre de spectacle ; plusieurs jours à l'avance le public est prévenu : ordinairement l'exécution a lieu dans une plaine à proximité des faubourgs ; la foule y afflue. La distance que doit parcourir le condamné est souvent assez considérable ; il fait le trajet monté sur un âne, et vêtu d'une longue robe jaune, la couleur du deuil en Espagne. Un ou deux prêtres l'assistent ; une longue file de pénitents, les uns avec des cierges en main ; d'autres portant des bannières et des christes, parfois de grande dimension, précèdent et suivent le cortège en psalmodiant le chant des morts. L'exécuteur, simplement vêtu de noir, porte la veste courte des ouvriers des villes. Le corps supplicié reste exposé plusieurs heures sur l'échafaud ; les pénitents ne l'abandonnent pas pendant ce temps, et ils quêtent pour le mort, c'est-à-dire dans le but de faire dire des messes pour le repos de son âme.

#### PROVINCE D'ARAGON.

Les n° 5 et 3 représentent le costume masculin et féminin propre à la province d'Aragon.

N° 5. — L'Aragonais à la face brûlée par le soleil, aux yeux généralement petits, aux oreilles larges, ressortant sur le côté, se coiffe ordinairement d'un mouchoir roulé en cravate, contenant les cheveux coupés à la Titus par derrière, mal peignés, collés sur les tempes en oreilles de chien. Sa *capa de muestra*, ample couverture de laine grise, le plus souvent rayée de noir, est d'une simplicité qui semble la rapprocher du type originaire mauresque. La chemise, le plus souvent sans col, est rarement boutonnée ; la poitrine est nue. La ceinture mise à plat couvre parfois le ventre, la moitié des cuisses et de la poitrine ; le gilet n'est pas boutonné ; la culotte est étroite et courte, de velours communément noir ou vert ; les bas sont ordinairement bleus ; ce campagnard ne porte pas de veste. Ce costume, moins modernisé que l'ajustement des Catalanes, est assez en harmonie avec l'entêtement proverbial des *zaragozanos*, entêtement qui a enfanté des anecdotes de ce genre : Quand un Aragonais vient au monde, sa mère prend une assiette et lui en donne un coup sur la tête ; si l'assiette se casse, la tête est dure, l'enfant est un bon Aragonais ; si c'est la tête qui est cassée, alors c'est un mauvais Aragonais. Ces gens ont l'habitude de porter un scapulaire au cou ; ils chaussent les espadilles ou alpargatas attachés avec des rubans noirs, comme les Catalanes. Il n'y a peut-être pas de province en Espagne où on use autant d'alpargatas qu'en Aragon.

N° 3. — Cette figure montre que, dans le costume des jeunes femmes, il y a des rapports avec celui des Catalanes, en même temps que des différences fort sensibles. La *muchacha* ou jeune fille des environs de Saragosse représentée ici a son mouchoir de tête tombé sur les épaules ; ce mouchoir est un foulard assez souvent rouge ; sa chute sur les épaules est une coquetterie dont même on se passe souvent en ne conservant pour parure qu'une fleur dans les cheveux. Son *corpino*, le spencer de velours noir, lacé par devant, serrant la taille, est à manches ajustées se prolongeant jusqu'au poignet ; le fichu, plus dégagé que chez les Catalanes, est de coton ou de soie peinte ; la jupe courte, ample et plissée aux reins, est en laine bordée par une bande de velours noir, le pied est chaussé du petit escarpin en rosettes qui le dégage si finement. Le tablier léger et exigü est de soie. Il n'y a qu'une perle à l'oreille. Cette jeune femme est dans une de ces attitudes propres aux danses espagnoles où les pas, ni vifs, ni sautés, consistent en des balancés, des mouvements du corps qui en font des pantomimes. La

no la jota





*esto no es como  
sino wanta*

*Aragon*

*Aragon*



SPAIN

ESPAGNE

SPANIEN



IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Urrabiétta lith.



danse nationale en Aragon est la *jota*. La *seguidilla* accompagnée de chants est de celles en usage parmi les Aragonaises des mêmes classes ; leur cavalier, fileur ou simple ouvrier tisserand, porte le marsille des Catalans, et aussi la cravate de couleur voyante passée dans un anneau d'argent.

Cette jolie fille, bien découplée, est une dévote de *san Anton*, comme on appelle vulgairement san Antonio, abbé, le patron des chevaux, des mulets et des ânes, sans compter les *cerdos* auxquels on doit le jambon et les saucissons. Les jeunes filles le connaissent pour les services qu'il leur rend lorsqu'elles sont en quête d'un fiancé. Il est probable que cette gentille Aragonaise n'a pas, toutefois, besoin de recourir au singulier expédient qu'emploie la *muchacha*, pour rencontrer son *novio*. Elle descend au fond d'un puits l'image du saint, en lui disant : « Tu resteras là jusqu'à ce que j'aie mon fiancé ! » « N'est-ce pas toi qui mis — saint Antoine dans un puits, et qui l'abreuvas d'eau — pour qu'il te fit trouver un fiancé ? » dit un couplet populaire. Le saint ne paraît pas s'être jamais formalisé de ce procédé, et parmi les Aragonaises, justement célèbres par leur beauté, les filles disgraciées de la nature continuent à compter sur lui. « Toutes les femmes laides du monde — se réunirent un soir — pour demander à Saint-Antoine — qu'il y en eût de plus jolies », dit une autre de ces chansons qui sont dans toutes les bouches.

Reproductions d'après les aquarelles de M. J. Garcia.

Voir pour le texte : Voyage en Espagne, par M. Ch. Davillier. — Deux artistes en Espagne, par M. Desbarolles, Paris, 1876, Barba, éditeur. — L'Espagne, splendeurs et misères, par P. L. Imbert.





BD

# ESPAGNE

TYPES POPULAIRES.

VIEILLE-CASTILLE. — ARAGON. — MURCIE. — PROVINCES *VASCONGADAS*  
OU BASQUES.

1 2 3 4 5 6 7 8 9  
10 11 12 13 14 15

N<sup>os</sup> 1 et 2.

Castillanes.

N<sup>os</sup> 3, 4, 5, 12, 13 et 14.

Aragonais.

N<sup>os</sup> 6 et 7.

Murciens.

N<sup>os</sup> 8, 9, 10, 11 et 15.

Basques.

VIEILLE-CASTILLE.

L'âpreté du climat et l'avarice du sol de la Vieille-Castille se sont toujours opposées à l'accroissement de sa population; mais à ces causes naturelles sont venues s'en ajouter d'autres appartenant à l'histoire, tel que le dépeuplement occasionné dès le neuvième siècle par les grands feudataires de la couronne qui s'emparèrent du sol et le rendirent une véritable terre de combat, et, au seizième siècle, l'émigration au Nouveau-Monde des habitants qu'enflammèrent les exploits des *conquistadores*. En même temps que la population diminuait, elle perdait en culture acquise; après avoir été, pour un certain nombre d'industries, l'initiatrice de l'Europe, elle cessa même de pouvoir l'imiter, et, de toutes les parties de l'Espagne, la Vieille-Castille devint, après l'Estramadure, celle où la ruine du commerce et de l'industrie fut la plus complète.

Les habitants de cette contrée sont les véritables représentants du caractère espagnol; dignes et majestueux, ils conservent avec soin, chez les élégants comme chez les loqueteux, les vieilles traditions de l'honneur castillan.



N<sup>os</sup> 1 et 2.

Villageoise et sa petite fille en costume de travail;  
province de Ségovie.

N<sup>o</sup> 1. — Cette enfant porte un mouchoir de tête noué sous le menton, un corsage lacé par derrière, une jupe de laine et un tablier de coton peint.

N<sup>o</sup> 2. — Mouchoir noué derrière la tête. Collier de corail. Corsage de coton peint. Jupe et tablier en *pañó pardo*, laine grossière fabriquée dans le pays et servant à l'habillement de la plupart des femmes et des hommes des deux Castilles. Souliers lacés.

Le costume des hommes et celui que les femmes de cette même province portent les jours de fête sont représentés dans la planche ayant pour signe la Roulette.

#### ARAGON.

L'Aragon, relativement plus peuplé que la Castille, est une contrée essentiellement continentale, dont les habitants, privés des ressources de l'industrie et du commerce, ont dû rester, en grande majorité, pâtres, agriculteurs ou soldats, et n'exercer leur action que sur leurs voisins de la péninsule, contrairement aux Catalans qui représentent un élément mobile et changeant. Cette contrée est en même temps l'une des provinces espagnoles où l'on retrouve le plus de souvenirs de la domination musulmane.

Les Aragonais ont une grande force de volonté, et, par leur vaillance, font honneur à leurs ancêtres, les Celtibères. Les hommes sont toujours prêts à se battre. Encore à la fin du siècle dernier, il était de coutume, entre villages ou confréries, d'en venir aux mains pour le seul plaisir de lutter et de montrer sa bravoure; ce combat, qui ne se terminait point sans mort d'homme, était ce qu'on appelait la *rondalla*. Dans les petites choses, les Aragonais apportent le même entêtement que dans les grandes; ainsi que le dit le proverbe, « ils enfonce des clous avec leur tête ». Voir la notice de la planche M couronné.

N<sup>os</sup> 3 et 4.

*Segadores* ou moissonneurs.

N<sup>o</sup> 3. — La moissonneuse, avec son mouchoir de tête en coton, a un petit corsage décolleté en *justillo* ou velours de coton. Collier de verroteries; sous la robe, une jupe de drap grossier garnie d'une bande rouge. *Albarcas* (chaussure) de peau de bœuf.

N<sup>o</sup> 4. — Chez les Aragonais, la tête est entourée d'un mouchoir de soie que recouvre parfois un large *sombrero* (n<sup>o</sup> 14). Veste de drap sur un gilet de laine. Large *faja* ou ceinture, maintenant une culotte de velours de coton. *Espardilles*.

N<sup>o</sup> 5.

Curé de village.

Sur la soutane, un vaste manteau à collet. Les prêtres se coiffent ordinairement de l'immense chapeau traditionnel de Don Basile.

N<sup>o</sup> 12.

Petite fille du village d'Alteca.

N<sup>os</sup> 13 et 14.

Costumes de mariés.

La dame a une mantille de soie bordée de velours. L'habit de cérémonie chez les hommes est, quelle que soit la saison, le manteau noir à large collet.

#### MURCIE.

Voici le jugement sévère porté sur les habitants de Murcie par leurs voisins et même par quelques-uns des natifs de cette contrée : « Les gens de la chaude province de Murcie, en contact avec une nature hostile, sont ceux qui savent le moins réagir contre le sol, l'air et le climat; ils s'abandonnent avec un fatalisme tout oriental et prennent les choses comme elles se présentent, sans essayer d'y rien changer par leur initiative. Se plaisant beaucoup à la nonchalance, pratiquant la sieste en temps et hors de temps, on les voit toujours absorbés comme s'ils poursuivaient un rêve intérieur. Rarement gais, ils ne dansent pas, eux les voisins des Andalous sauteurs et des Manchegos, chanteurs de *seguedillas*. »





ESPAGNE

SPAIN

SPANIEN

BD.

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Brandin lith.



Aux travaux agricoles, qui ont été de tout temps l'occupation principale des habitants, la province de Murcie, comme celle de Valence, joint aussi des travaux industriels d'une certaine importance. Les spartes ou *espartos*, que produisent en abondance les pentes ensoleillées d'Albacete et de Murcie, servent à la fabrication de sandales, de nattes, de paniers, etc. — Les veines métallifères des montagnes s'y comptent par centaines. — Albacete, sur le plateau murcien, est à l'Espagne, ce que Châtellerauld est à la France et Scheffield à l'Angleterre; les *navajas*, les *cuchillos*, les *puñales*, s'y fabriquent par milliers.

N° 6 et 7.

Riches paysans d'Albacete.

N° 6. — Chez le paysan, la tête est enveloppée d'un foulard de couleur posé en turban, sur lequel doit reposer l'inévitable *sombrero*, chapeau qui règne, avec quelques modifications, dans presque toutes les provinces de l'Espagne. Large *faja* ou ceinture, retenant une culotte de même étoffe que la veste; ces larges ceintures bien étoffées sont d'un grand secours aux tireurs de *navaja*. *Alpargatas* maintenus au moyen de rubans croisés sur des bas bleu foncé.

Le paysan, avec ces vêtements, porte habituellement une veste ornée de passementeries et d'agrèments brodés qui annoncent le voisinage de l'Andalousie; il revêt également, comme les Valenciens, la mante de laine rayée; celles fabriquées à Murcie ont quelque réputation.

N° 7. — Dans la coiffure de cette paysanne, deux nattes rondes couvrent les tempes, comme chez les Trasteverines, et s'enroulent en chignon ayant la forme d'un huit; un petit peigne crânement posé sur le côté, et parfois un ceillet rouge et un dahlia, complètent cet arrangement. Chez les femmes du peuple, la jupe courte laisse voir des bas de soie bien tirés que quelques élégantes portent couleur de chair et brodés de dessins en zigzags.

#### PROVINCES VASCONGADAS.

On donne le nom de *provincias vascongadas* ou simplement celui de *provincias* aux trois provinces d'Alava, de Guipuzcoa et de Viscaya, qui occupent la plus grande partie de la contrée montagneuse du nord-ouest de la péninsule; elles forment le pays basque et navarrais que l'on doit considérer comme étant complètement à part dans l'ensemble de l'Espagne.

Les Basques, qui se donnent à eux-mêmes le nom d' « Euskaldumac » ou d' « Euskariens », sont la race mystérieuse par excellence; « ils restent seuls au milieu de la foule des autres hommes; on ne leur connaît point de frères », dit M. Élisée Reclus. Ce peuple a gardé son vieil idiome, ses mœurs, et certains droits ou prérogatives politiques dont il jouit depuis des siècles.

Sans qu'il y ait de type basque proprement dit, la plupart des hommes, dans les provinces espagnoles comme dans la Navarre française, ont des traits nettement dessinés et une taille bien proportionnée; presque toutes les femmes se distinguent par leur beauté et leur élégance naturelle, au point que, dans certains districts, la laideur constitue un véritable phénomène. On doit ajouter que, chez les Basques, la beauté de la forme s'allie à une grande dignité de maintien.

L'*Euskara*, qui est la langue de ce peuple, semble tout à fait unique par la structure de ses mots et le mécanisme de ses phrases; les Espagnols l'appellent *vascuence*, mot qui désigne une langue obscure et confuse que personne ne peut comprendre.

N°s 8, 9, 10, 11 et 15.

Paysannes et paysans.

Le costume des hommes se compose du béret que l'on porte légèrement incliné du côté de l'oreille, d'une veste rarement mise et qui s'enroule autour du bras ou se jette sur l'épaule; d'un gilet sur lequel est ra-

battu le large col de la chemise, et d'une large ceinture retenant un pantalon garni, dans sa longueur, de pièces de velours symétriquement disposées.

Les femmes ont des robes de drap grossier et ne montrent de leurs cheveux, coquettement couverts d'un mouchoir de coton, que deux longues nattes pendantes. Ces paysannes modestement vêtues se dis-

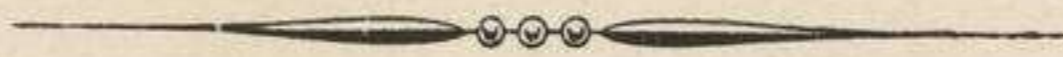


tingent par une attitude fière provenant de l'habitude qu'elles ont de placer leurs fardeaux sur la tête. Elles ont généralement le cou et les épaules remarquables par la pureté des lignes, beauté bien rare chez les femmes adonnées au dur travail de la terre.

Deux de ces figures, les n<sup>os</sup> 8 et 9, montrent une paysanne et un paysan de la vallée de Loyola, endroit particulièrement célèbre par la beauté de ses habitants, hommes et femmes. On dit qu'il serait difficile d'y trouver une jeune fille qui ne fût pas un modèle parfait.

*Aquarelles de MM. Garcia et Bastinos.*

*Voir, pour le texte : Voyage en Espagne, par le baron Davillier. — Géographie universelle, par M. Élisée Reclus.*







# ESPAGNE

## COSTUMES DE LA GALICE.

N<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5 et 6.

Paysans de la province d'Orense, parés du costume du dimanche, dansant ou accompagnant la *muyneira* (*danse de la meunière*). L'orchestre se compose de la *gaita*, espèce de cornemuse particulière au pays, du *tamboril*, du *pandero* (tambour de basque) et des *castañuelas* aux mains des danseurs. Dans les noces villageoises, la danse, la *baila* comme disent les Galiciens, commence immédiatement après le repas et se prolonge généralement fort avant dans la nuit.

N<sup>os</sup> 9 et 10.

Jeunes gens de la même province.

N<sup>o</sup> 7.

Femme de Vigo, province de Pontevedra.

N<sup>os</sup> 8 et 11.

Paysan et paysanne de la Corogne.

Les *Callaiques* ou *Gallaiques* (de *Gails* ou *Gaels*, Gaulois), l'une des cinq grandes tribus celtiques de l'Espagne, ont donné leur nom à la Galice; les habitants actuels sont leurs descendants. La Galice, située entre l'océan Atlantique, le Portugal et la Vieille-Castille, est divisée en quatre provinces : la Corogne, Pontevedra, Orense et Lugo. Le chef-lieu est Santiago ou Saint-Jacques de Compostelle. C'est un pays boisé, traversé par les monts Cantabres, mais dont le climat est généralement tempéré et même humide, les pluies y étant plus abondantes que dans le reste de l'Espagne.

L'industrie languissante de ces localités oblige les *Gallegos* à émigrer pour aller travailler aux moissons ou à se diriger vers les grands centres, à Madrid surtout, où, comme les Auvergnats et les Savoisiens chez nous, ils remplissent, avec les Asturiens, les fonctions de commissionnaires, de domestiques, de porteurs d'eau. Économes et robustes comme les enfants de l'Auvergne auxquels ils ressemblent, ce sont les Béo-tiens de l'Espagne que les voyageurs appellent ses Auvergnats; leur nom y est presque une injure; on rit d'eux là-bas comme des autres chez nous, et le chapitre est long des brocards qui depuis longtemps les poursuivent. Sans nous occuper des chansons et dictons sans nombre sur ce sujet, faisons remarquer que les Galiciens ont avec leurs frères de l'Auvergne d'autres points de ressemblance que le ridicule : c'est la bravoure, la ténacité, l'énergie avec lesquelles ils ont défendu leur coin stérile contre les Romains, bravoure qui leur a permis, pendant les trois siècles de l'invasion arabe, de conserver, seuls avec les Asturiens, leur indépendance.

Le costume des montagnards galiciens se ressent naturellement de la nature du climat et de la pénurie locale. Celui des hommes se rattache, comme dans toute l'Espagne, aux traditions militaires. Ce sont ces traditions qui, selon la remarque faite par Pons au siècle dernier, dans son *Viaje de España*, judicieusement



relevée par M. le baron Ch. Daviller, font retrouver dans les *monteras*, les sévillanes, grenadines, manchoises, valenciennes, galiciennes et autres coiffures les casques d'autrefois, comme on retrouve dans les *coletos* (espèce de pourpoints), dans les *polainas* (longues guêtres de drap), les *abarças* (espèce de guêtres) et jusque dans les *alpargatas*, l'image vivante des anciennes armures.

Dans le costume des paysannes galiciennes, fait d'étoffes de qualité la plus ordinaire, on ne rencontre pas les broderies dont sont surchargés les vêtements des *charras* par exemple, des environs de Salamanque : elles ne sont pas parées non plus, comme celles-ci, de chaînes d'or à plusieurs tours s'étalant sur le fichu. Ce fichu ou mantelet, le *dengue*, croisé sur la poitrine, est simplement en drap rouge bordé d'un large velours noir. Les coiffures ne consistent qu'en un mouchoir habilement arrangé. Le grand tablier, le *manteo*, attaché en arrière par une double agrafe métallique et qui cache presque entièrement la jupe, est bordé plus ou moins largement, mais dépourvu aussi de toute broderie. La jupe, toujours bordée de velours en bandes, dont le nombre ainsi que la largeur varient, est tout aussi simple. Cette jupe attenant au corsage sans manche est propre à des gens alertes comme le sont les fraîches et jolies *Gallegas*; on la fait assez courte, dégageant bien le pied et même la naissance de la jambe. Un nœud de ruban aux bouts flottants, posé par derrière à la hauteur de l'agrafe du tablier, complète le costume endimanché avec lequel on porte les bas blancs ou bleus et les souliers découverts à petits talons et à petites boucles. La boucle d'oreille longue, un collier à un rang d'or ou d'étoffe, avec quelque médaillon ou croix à la base du cou, sont à peu près les seules joailleries en usage. Presque toutes les femmes tiennent à porter l'émeraude au col comme à l'oreille; on en emploie pour cet usage de toutes les qualités, y compris le verre qui l'imité.

Le *dengue* est de drap. Le *manteo* est aussi en drap ou en mérinos; pour la jupe et le corsage, le drap est l'étoffe ordinaire. Les mouchoirs de tête sont en cotonnade ou en soie.

En somme, ce costume de la Gallega est de coupe sobre et de réelle austérité, dans la forme comme dans le fond; l'exemple de la Corogne (n° 8) le fait bien voir. Celui de la paysanne de Vigo, malgré les pieds nus de celle qui le porte, est d'une forme beaucoup plus élégante et disposé avec une coquetterie plus heureuse. On le voit d'ailleurs facilement. Le corsage, ouvert par devant et n'attendant à la jupe que par derrière, est à épaulettes, sans manches et lacé, liant les deux côtés sans les réunir. Le corsage, ne montant qu'à la hauteur des seins, est coupé à angle droit. La chemise, qui recouvre la poitrine, a de larges entourures, et les manches amples n'ont pas de poignet fermant. Le *dengue* étroit qui ne descend pas sur les bras et qui, en se croisant sur la poitrine, ne dissimule aucune des ouvertures du corsage, le tablier peu large, rectangulaire, d'aspect italique, rehaussé de soutachés en bandes de velours noir, tout contribue à la grâce de ce costume et à son caractère qui doit être d'une antiquité fort reculée.

Le costume des hommes, chaussés fortement, se compose d'une chemise à col assez haut, boutonnée au cou et se tenant debout sans le secours de la cravate que l'on ne porte pas; d'un gilet sans manches, assez court,





1 2 3 4 5

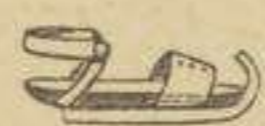


7 8 9 10 11

# ESPAGNE

SPAIN

SPANIEN



IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>o</sup> PARIS

Schmitt lith.



sans collet ou à collet droit, avec un petit revers, que l'on met par-dessus la ceinture lorsqu'il est ouvert, ou que la ceinture à plusieurs tours recouvre haut lorsqu'il est fermé; d'une culotte dépassant plus ou moins le genou, plus ou moins ajustée, quelquefois presque collante, et dont l'extrémité restant ouverte, non boutonnée, recouvre, sans gêner les articulations, le haut de la guêtre longue dont le pied est largement enveloppé. Cet ensemble se complète par une veste à manches peu amples et à poches extérieures, avec un petit collet droit et un revers court, mais assez large; par un chapeau en pain de sucre, avec un large revers frontal qui de face se présente en triangle élevé partant des oreillettes formées par les deux pointes latérales, d'où repart encore le revers beaucoup plus bas de l'arrière; chapeau de drap dont les revers sont de velours comme les deux pompons dont on l'orne au sommet et à mi-hauteur. Enfin la *manta* est l'enveloppe dont on se sert à la manière de la toge antique, en la croisant sur la poitrine, la faisant passer sur l'épaule et la laissant retomber par derrière; la *manta* est en drap et la ceinture est en laine.

Dans la pratique, et il faut l'entendre aussi du costume endimanché, beaucoup restent en manches de chemise; les jeunes gens n'usent guère les boutons du gilet, porté ouvert, par-dessus la ceinture à bouts flottants. Le gilet, de drap rouge, à revers de velours noir, destiné à être surtout porté sans la veste, est un vêtement solide, dont le dos, fait de peau chamoisée, est embelli de dessins en broderie qui font une parure de ce négligé apparent. Les élégants, comme le jeune homme n° 9, affectent de placer la ceinture assez bas pour que le linge de la chemise soit visible entre elle et le gilet. C'est une vieille mode qui remonte aux pourpoints des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. Les danseurs ont de chaque côté du gilet, près de l'ouverture, une pochette triangulaire pour y placer les castagnettes. La culotte est forte aussi, en drap épais, grossier, ou même en cuir d'un ton fauve; on la termine souvent par une bande noire et haute qui reste ouverte sur le côté, et recouvre les houseaux. La *montera* se porte ici de façons variées, motivées. La pointe est inclinée et les pompons sont disposés du côté gauche pour les hommes mariés; pour les garçons, la disposition est inverse et sur la droite. Les guêtres sont en cuir ou en drap, avec de nombreux petits boutons que l'on néglige souvent d'attacher dans tout leur parcours.

Le n° 11, en costume habillé, est à remarquer. C'est un faraud du pays, ressemblant fort aux *mozos de cordel*, les commissionnaires de Madrid, et aux *aguadores* au bonnet en pointe et à la culotte courte d'où sort un caleçon de toile, qui, dit M. Daviller, descendent chaque année, au mois de juin, des montagnes abruptes de l'ancien *principado de Asturias*. Sa chevelure en *oreilles de chien*, rappelant celle de nos muscadins; son chapeau conique posé de travers, dont un revers est relevé et l'autre abaissé; sa veste courte, son gilet fermé avec ses rangées de boutons métalliques, la ceinture placée haut pour ne pas contrarier l'usage du grand pont de la culotte dont les boutons s'étalent en garniture horizontale; le foulard de soie ou de coton aux couleurs vives sortant de l'un des côtés de la culotte, côtés non cousus, mais à boutonniers de deux calibres, fort nombreuses et serrées vers le bas où on ne les boutonne jamais; le pantalon de toile blanche, les guêtres en drap avec un pompon à l'avant du pied, enfin jusqu'au grand et lourd parapluie de coton rouge, tout dans ce costume de paysan habillé est à considérer avec attention.



Il n'est pas une seule partie de l'Espagne qui n'ait sa danse particulière et favorite. La *gallegada*, ou danse de *Gallegos*, est fort connue et bien dansée à Madrid même. Elle commence par une pantomime que l'orchestre accompagne par quelques mesures lentes où les partenaires dos à dos semblent vouloir se boudier ; puis, sur la mesure de plus en plus vive, les pieds s'agitent ; enfin, les deux danseurs s'élancent et les castagnettes résonnent. Le *gaitero gallego*, le joueur de cornemuse galicien, et le *musico tamborilero* sont de toutes les réjouissances publiques et privées, noces et fêtes patronales. Le *magosto* qui se célèbre le jour de la Toussaint en Galice et dans la province de Léon, à l'occasion de la récolte des châtaignes, est le jour de *fiesta* le plus brillant de l'année. Les Gallegos, dont la réputation est d'être plus robustes qu'agiles, y deviennent vifs et non moins lestes que leurs plantureuses *boleras*. Le *macho* unit sa voix grave au son plus clair de la *hembra*, et les deux castagnettes, mâle et femelle retentissent en suivant tous les mouvements du corps, des bras et des jambes. La *castañuela* espagnole, à très peu de différence près, est le même instrument que les *crotalia* antiques ; tous deux sont composés de deux parties creuses qui, frappées l'un contre l'autre, produisent un son sec. La forme, la dimension sont à peu près semblables. Si les *crotalia* étaient en bronze, on en faisait aussi en bois comme les castagnettes ; et celles-ci mêmes étaient aux mains des *gaditanas* dansant les pas espagnols dans la Rome de Martial, de Pline le jeune, de Pétrone, qui ont célébré ces danseuses comme habiles et séduisantes entre toutes.

*Aquarelles de M. Garcia.*

(Voir pour le texte, Voyage en Espagne, par MM. Gustave Doré et le baron Ch. Daviller.)







# ESPAGNE

L'HABITATION ANDALOUSE. — TYPE DE LA MAISON BOURGEOISE. — LA CHAMBRE. —  
LE PATIO. — L'EXTÉRIEUR SUR LA RUE. — COSTUMES POPULAIRES.

(PLANCHE DOUBLE.)

1 2 3 4 5 6 7 8

Le *patio*, la cour de la maison espagnole, est, régulièrement, un espace rectangulaire environné de bâtiments; il comporte un entourage de galeries couvertes sous une toiture inclinée des quatre côtés vers le centre qui reste à ciel ouvert; au-dessous de cette couverture, on trouve fréquemment un bassin disposé pour la réception des eaux pluviales. Cette disposition est celle du *cavædium* des Latins. La toiture en *compluvium* soutenue par des colonnes, selon le mode antique, ou par des arcades, selon la pratique des Arabes, toiture procurant de l'ombre et cependant ouverte pour la libre circulation de l'air, c'est la couverture de la cour de la maison pompéienne, avec l'*area* de son atrium comme de son péristyle et leur bassin récepteur, l'*impluvium*. Le principe de cette construction issue des nécessités du climat est une tradition que les Maures ainsi que les Espagnols devaient conserver : les mêmes besoins commandaient le même aménagement. Plus on avance vers le midi de la péninsule ibérienne, et plus s'accusent, sous ce rapport, les habitudes semblables à celles des anciens qui, dans la Campanie par exemple, mettaient sous la toile l'ouverture de leur cavædium aux heures du soleil, de même qu'ils en protégeaient leurs rues étroites. Le *tendido* espagnol couvre de même le patio et la voie publique; il est enroulé le soir pour que l'on puisse jouir de la fraîcheur, ainsi qu'en usaient les Pompéiens pour lesquels les brises de la mer rendaient si délicieuse cette fraîcheur de la soirée.

Le nom du patio (*pateo*, être ouvert) qui, à lui seul, indiquerait son origine, se prête encore à de certaines interprétations qui semblent de même source, tout en appartenant en propre aux mœurs espagnoles. A la différence de l'antique maison romaine, dans laquelle une famille unique jouissait des douceurs de la cour reculée du péristyle, la cour de l'habitation chez les Espagnols de moyenne condition est ordinairement commune à des locataires différents. Les mœurs en ont fait un endroit neutre, où chacun conserve l'indépendance de son action; on peut se promener dans le patio, dit Théophile Gautier, y lire, être seul ou avec les autres; on s'y rencontre sans passer par l'ennui des visites formelles et des présentations; on finit par s'y connaître; on s'y lie selon son goût. Les dérivés du nom latin de la cour de la maison espagnole expriment les traits de son caractère. Sans compter *pace*, en temps de paix, *patiens*, qui supporte, souffre, endure, et *patior*, acquiescer, s'accommoder à l'humeur de tous, il semble que jusqu'à *pactio*, pacte, accord, traité, soient autant d'expressions à sous-entendre dans le nom générique du patio.

Cette cour méridionale comporte d'ordinaire le rez-de-chaussée et un premier étage dont les portes-fenêtres donnent sur une galerie qui en fait le tour. Théophile Gautier a laissé la description du patio d'un bel hôtel de Tolède qui est d'une valeur typique. Entouré de colonnes et d'arcades, avec un filet d'eau dans son milieu,





ce patio de riche maison est pavé de marbres de couleurs formant mosaïque; il est orné de puits de marbre blanc et d'auges revêtues de carreaux de faïence pour laver les verres et les jattes; la galerie supérieure, sur laquelle s'ouvrent les fenêtres et les portes des appartements, a un balcon de fer travaillé circulant tout autour. C'est ce genre de patio, enjolivé de pots de fleurs et de caisses d'orangers, qu'il appelle une *cour-salon*, que Gautier a pris plaisir à peindre; on y descend les tableaux, les chaises, les canapés, jusqu'au piano; et lorsque, comme à Grenade ou à Séville, l'agrément d'un jet d'eau ou une fontaine s'y ajoute, il n'est rien de plus délicieux. Ce qui est agréable à Madrid, où l'animation des réunions du patio est un des grands charmes de la soirée, devient indispensable dans les maisons d'Andalousie. Là, où le pavé brûle, où le fer du marteau des portes rougit, où la terre se fend comme l'émail d'un poêle trop chauffé, où le blé éclate dans l'épi sous l'averse de feu tombant du ciel, où pendant des heures le peu d'air qui arrive semble soufflé par la bouche de bronze d'un calorifère, où, principalement de midi à une, à l'heure du feu, *fuego*, comme on dit en Andalousie, chacun se renfermant chez soi pour faire la sieste, la vie est comme suspendue, les rues absolument désertes, les boutiques fermées, où pour tout l'or du monde on ne déciderait pas un marchand à se déranger pour vendre quelque chose, là enfin, conclut Gautier, où le séjour même des appartements est insupportable (on n'y entre que pour s'habiller, dîner, faire la sieste), la maison ne serait pas habitable sans la disposition architecturale du patio.

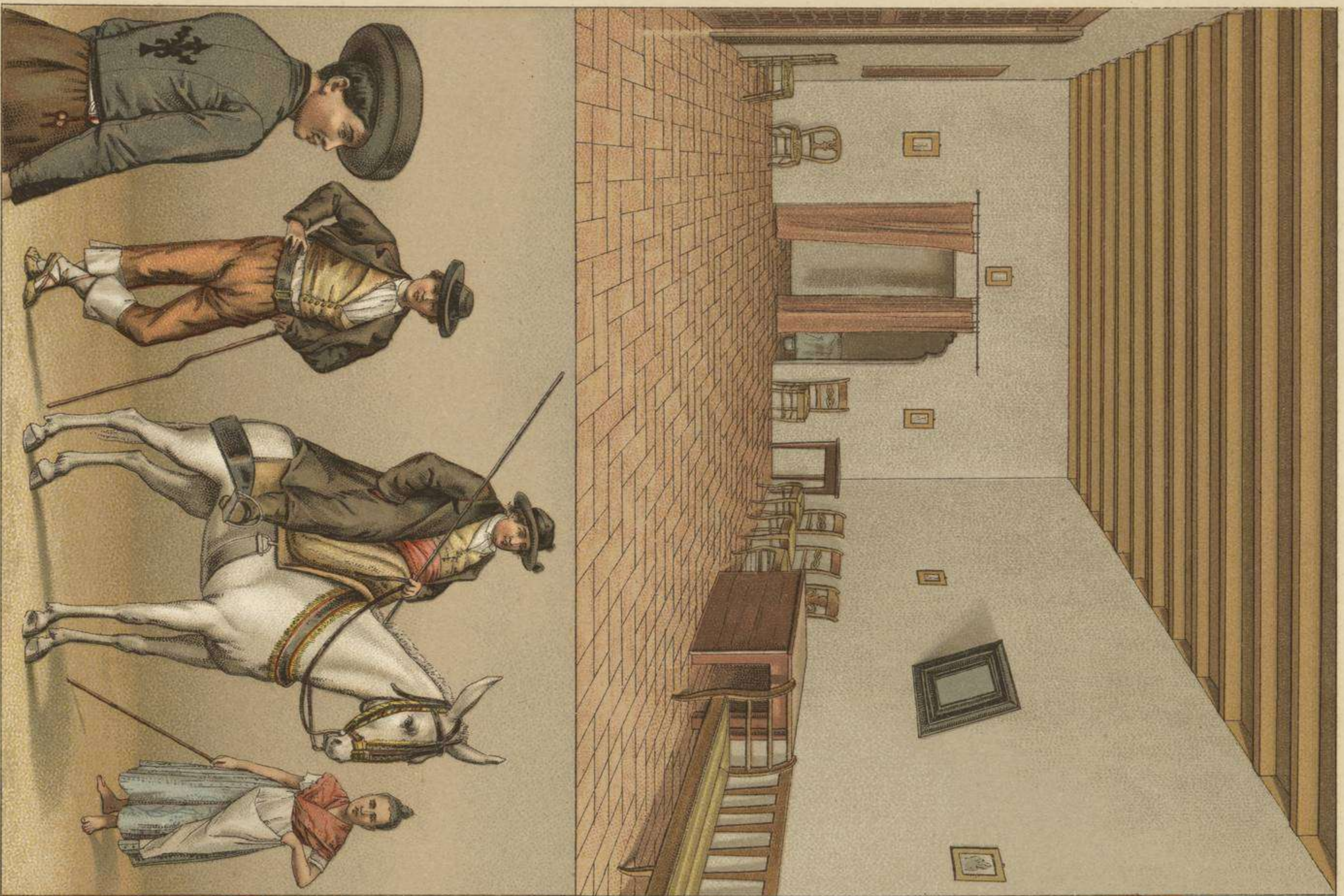
La condition de la maison d'où sont tirés les fragments représentés montre assez que le patio, la cour à ciel ouvert, avec sa galerie ombrée répondant aux chambres supérieures, est une nécessité qui s'impose à tout le monde. L'exemple d'un patio de luxueuse architecture ferait volontiers inférer que le bien-être résultant de cette disposition est un des privilèges de l'opulence. Le nôtre a pour objet de montrer que le patio entre dans l'ordonnance de toute maison méridionale de véritable caractère espagnol. Les renseignements sur les choses simples, à l'usage du plus grand nombre, ne sont cependant pas les plus communs. Ayant à opter entre le patio de la maison riche, dont le plan est facile à concevoir, et où d'ailleurs, dans ceux d'ancienne construction, les ornements sculpturaux de beau caractère, comme celles de certains chapiteaux mauresques, s'enfouissent de telle sorte sous le badigeonnage usuel qu'on les y retrouve à peine aujourd'hui, et le patio tel qu'on l'aménage chez les gens de petite condition, notre choix s'est arrêté sur un type qui se rapporte aux mœurs les plus générales.

Notre exemple provient de Grenade. Cette maison, louée en partie à des voyageurs, n'est cependant pas une de ces auberges comprises dans leur ordre hiérarchique sous les noms de *fonda*, *parador*, *posada*, *meson*, *venta* et *ventorillo*, ces singulières auberges où, pour la plupart, selon l'unanimité des voyageurs du siècle dernier, et même selon quelques-uns du nôtre, l'hôtelier accueillait l'arrivant en lui offrant une chaise, mais rien à manger; il fallait alors pour voyager être pourvu de ses vivres, ou aller soi-même chez le boucher et le boulanger, et ne pas faire de tapage, car cela, avec son prix spécifié, était ajouté sur la note.

Notre maison est une de ces *casas de pupillos* ou de *huespedes*, que M. John Lemoine indique en les recommandant, assimilées par lui, comme par M. le baron Davillier, aux pensions bourgeoises de Paris, et aux *family-houses* de Londres. On jouit dans la *casa de pupillos* de plus de familiarité, de laisser-aller que dans le nord de l'Europe. Ce n'est pas un hôtel; le nombre de pensionnaires qu'on reçoit est ordinairement limité à quelques-uns. Ces locations sont faites par d'honnêtes bourgeois, quelque veuve, une famille éprouvée par des revers de fortune, voulant tirer parti d'un appartement trop vaste pour eux. Ces maisons, fort proprement tenues, sont ordinairement peu fréquentées par les étrangers; l'accueil y est simple, presque toujours patriarcal, plein de cordialité. Elles ne s'annoncent aux passants que par un petit carré de papier blanc grand comme la main, attaché avec une ficelle à l'une des extrémités de la fenêtre ou du balcon. S'il est placé au centre, ce papier signifie qu'il y a un logement à louer.

La sécheresse propre à toute chambre d'hôtel, même dans l'agréable *casa de pupillos* à ce qu'il paraît, se révèle ici par de certaines absences qu'il importe d'indiquer en examinant l'intérieur de la pièce représentée. Carrelage en briques, selon l'usage général pour toutes les chambres, plafond en solivage apparent conservant sa couleur naturelle, murs couchés de lait de chaux, meubles en bois garnis de paille, les canapés comme les chaises, voilà pour le fond. La décoration de la muraille, uniformément badigeonnée, consiste en quelques lithographies de taille exigüe largement espacées, et un miroir de Venise dans un cadre du dix-septième siècle qui est en réalité, le seul luxe. Avec l'habitation de la famille, cette chambre à coucher, car telle est sa destination, ne conserverait pas cette sécheresse. Outre que le carrelage serait revêtu de l'une de ces nattes que l'on fait en roseau pour l'hiver, en jonc pour l'été, généralement tressés avec beaucoup de goût, les murs sur lesquels en Espagne on ne met pas de buis bénit, seraient ornés de grands rameaux en forme de palmes, tressés, nattés, tirebou-





1

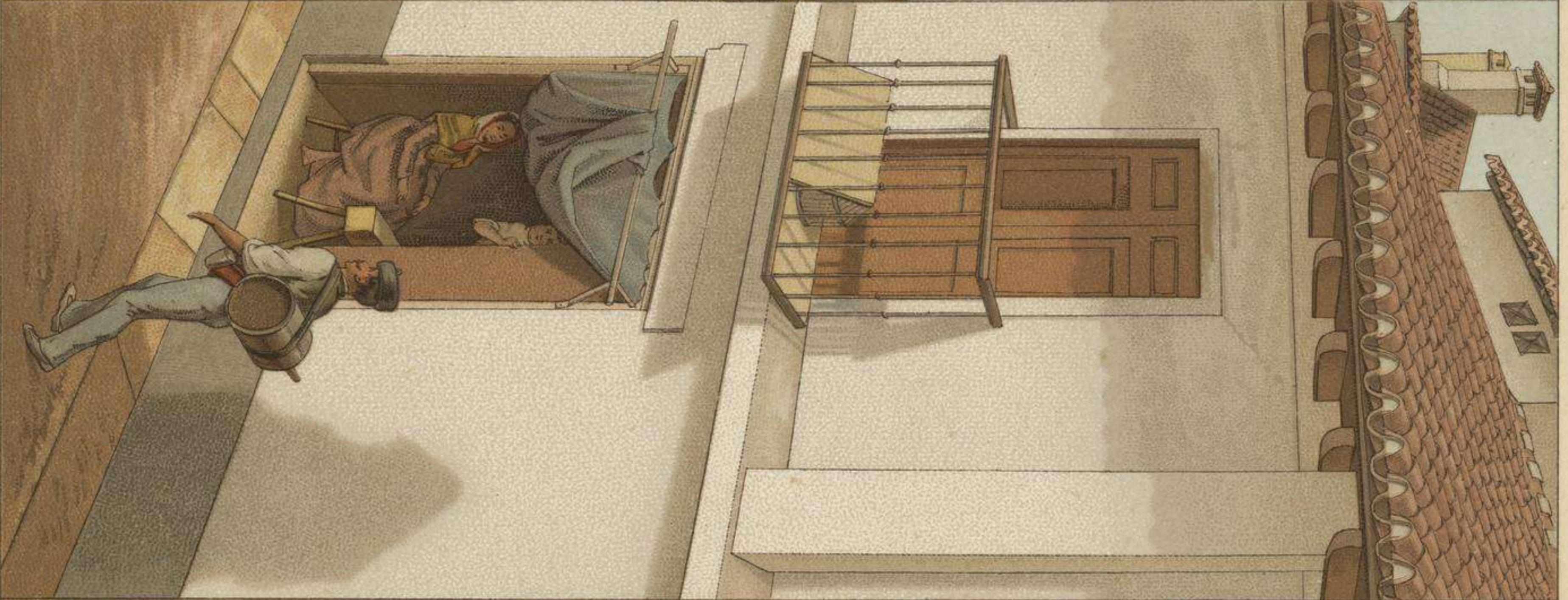
2

3

4

SPAIN

Durini lith.



ESPAÑE

5

6

7

8

SPANIEN

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS





chonnés, non seulement avec beaucoup d'élégance, mais encore avec ce soin et cet amour que les meilleures gens du monde ne sauraient avoir pour la chambre banale où passe le voyageur.

Dans ces grandes chambres carrelées, où les cheminées sont fort rares, on se chauffe l'hiver avec le *brasero*, grande bassine de cuivre jaune posée sur un trépied et remplie de braise ou de petits noyaux en combustion recouverts de cendre fine qui entretiennent un feu doux.

Le lit est, pendant la journée, tenu sous le rideau; il occupe un espace des plus restreints et se trouve en une espèce de réduit disposé en retour d'angle près de la porte d'entrée. Cette exigüité rappelle celle de l'alcôve pompéienne, *zotheca*, où il n'y avait guère de place que pour la couche et dans laquelle on ne pouvait demeurer sans laisser la porte ouverte.

Le seul vestige architectural qui indique la vieille ville mauresque se trouve dans la forme et le profil de l'ouverture du fond, commune à l'entrée de la pièce et à son alcôve. Quant au mobilier dépareillé, rangé le long de la muraille, il justifie pleinement ce que dit Théophile Gautier à propos de l'abondance extraordinaire de chaises et de canapés de paille dans les habitations espagnoles, et aussi à ce qu'il ajoute en parlant du goût affreux des meubles, rappelant le goût *messidor*, le goût *pyramide*, et toutes les formes démodées du premier empire qui, selon lui, bien que l'ancienne Espagne ait en grande partie disparu, y fleurissent toujours dans leur intégrité.

La galerie supérieure du patio montre que cette partie de la maison reçoit d'autres proportions que celles d'un couloir; sa profondeur, en de certains côtés, est doublée. Il y a là une pièce recevant le plein air, s'ajoutant aux chambres d'habitation, et d'une jouissance commune; elle est pavée de larges carreaux de briques, et c'est l'endroit où, d'ordinaire, l'Espagnol de mœurs rustiques, couché sur la dure, étendu sur sa *manta*, fait sa sieste.

Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que, sous le couvert de son toit en pente qui la dégage intérieurement, cette pièce à air libre, quelle que soit sa profondeur, est toujours pourvue d'une abondante lumière; c'est à peine si sous cette toiture qui préserve de l'atteinte directe des rayons de soleil on est ce qui s'appelle dans l'ombre. La pénombre est si réellement claire sous le ciel espagnol que le peintre, habitué aux oppositions septentrionales, ne sait comment s'y prendre pour établir des plans dans sa translucidité, et c'est ce que nous disait notre ami Sabatier, qui s'y est efforcé dans son aquarelle, où, malgré sa délicatesse scrupuleuse, obligé de forcer des oppositions en réalité à peine saisissables, il a cependant réussi à le faire comprendre.

L'extérieur de la maison montre que les mêmes précautions y sont prises pour se préserver des inconvénients du soleil, en éviter l'atteinte, et cependant respirer. La toiture avancée conserve l'*imbrex* romain, la tuile courbe, bon et durable préservatif, d'une disposition heureuse pour la division et le déversement des eaux pluviales; pas de vitres échauffantes à la fenêtre, mais une porte en bois à deux battants dont le panneau supérieur s'ouvre à l'intérieur pour procurer quelque lumière; le seuil de cette porte-fenêtre s'élève d'une marche au-dessus du balcon avancé dont la plupart des maisons se trouvent pourvues. La boutique est ouverte et sous une toile tombante qu'un bâton transversal à demeure permet de tenir à quelque distance, de manière à ne pas priver de l'air extérieur. Le pied du mur est bordé de petites dalles en talus pour empêcher le déchaussement causé par la pluie et la pénétration de l'humidité. Amoureux du badigeon, les Espagnols en couvrent tous leurs murs, avec une singulière fréquence dans certaines provinces méridionales; à Séville, régulièrement, cela se renouvelle trois ou quatre fois par an. A Grenade on en varie les tons, de manière à enlever aux rues étroites, généralement tortueuses, tout aspect monotone; sans compter les crudités de la craie blanche, les maisons y sont peintes en rose tendre, en vert clair, en jaune beurre frais, enfin de toutes nuances des couleurs les plus gaies. Le seul inconvénient de cette chemise de chaux, comme l'appelle Gautier, c'est qu'elle ensevelit de plus en plus, de manière à les dérober aux investigations des antiquaires, les restes des sculptures arabes et gothiques qui ornaient les maisons anciennes. En somme, l'absence de toute teinte sombre produit un ensemble plein de vie et de gaieté. L'homme qui passe dans la rue devant la maison représentée, sur le pavé en petits cailloux que l'on trouve dans toutes les villes d'Espagne, et sur lequel, lorsqu'il est rayé, en manière de trottoirs, de bandes de pierres plates assez larges, la foule marche à la file, cet homme qui passe, c'est l'*aguador*, portant en bandoulière le baril plein d'eau fraîche, à cannelle étroite, et lançant à chaque instant son cri : *Agua! quien quiere agua!* On est grand buveur d'eau en Espagne.

Les costumes représentés proviennent de la Vieille et de la Nouvelle Castille, de l'ancienne province de la Manche et de celle de Valence.



N° 1. — Paysan des environs de Tolède.

Chapeau rond, veste de drap avec dessin passementé en velours ou en coton.

N°s 2 et 3. — Maquignon, marchand de mules, et son domestique; province de la Manche.

Les meilleures mules d'Espagne sont les castillanes et surtout celles de la Manche. Au siècle dernier, on n'y connaissait guère que les attelages de mulets, même aux carrosses. On sait qu'ils servent aussi hardiment qu'adroitement dans les montagnes, et semblent nés pour porter docilement et longtemps de gros fardeaux. Ceux de la grande espèce, provenant du croisement de l'âne avec la jument, ainsi que ceux de la petite espèce, les *bardeaux*, issus du cheval et de l'ânesse, se vendent cher; comme ils remplacent partout les chevaux de trait, que tout est transporté par des mules qu'on attelle aux chariots ou aux charrettes, et que le mulet est d'autant plus précieux qu'il passe en sûreté dans des endroits où un cheval n'ose avancer, le trafic en est naturellement considérable.

N° 4. — Petite fille de Castillon; province de Valence.

N° 5. — Arriero, charretier; même province.

N° 6. — Cultivateur de riz, à Cullera; même province.

Ces deux derniers costumes peuvent être l'objet d'une description commune, d'autant plus propre à faire ressortir leurs différences provenant de la profession, et les ressemblances tenant aux traditions locales. Ces deux hommes portent également les bas sans pied ou jambards de laine et les *alpargatas* de chanvre tressé et battu, qu'on appelle aussi *espartines*, laissant à découvert le cou-de-pied. Tous deux ont sur l'épaule la *capa de muestra*, la longue pièce de laine bariolée, rayée de couleurs vives, qu'on arrange de mille manières, et dans les coins de laquelle le Valencien serre son argent, son pain, son melon d'eau, sa *navaja*; c'est à la fois un bissac et un manteau. Tous deux enfin ont la chemise attachée au cou par un bouton double et sont ceints de la *faja* de soie ou de laine. Mais, tandis que l'arriero porte la culotte et la veste, et que sa tête enveloppée du foulard est recou-

verte du chapeau bas de forme à bords retroussés, l'autre, le cultivateur, l'homme de la terre, a conservé le caleçon de toile, les *zaraguëllas de lienzo*, qui flottent jusqu'à la hauteur des genoux, rappelant le jupon des Klephtes et provenant assurément des Maures. Ce cultivateur a un chapeau de paille haut de forme, à bords étroits et dont le caractère indique la modernité. Selon la coutume ordinaire, il ne porte que le gilet, la veste étant réservée aux jours de fête. A son cou est suspendu un scapulaire; dans sa ceinture est passé un pistolet; il est occupé à rouler une cigarette dont on sait l'usage universel en Espagne parmi les hommes. Les jours de travail, le Valencien cultivateur ne conserve guère que la chemise et le caleçon. Son visage brûlé du soleil, son regard farouche, ses bras et ses jambes couleur de bronze, et, s'il défait son mouchoir, son crâne rasé à l'orientale, et bleu comme une barbe fraîchement faite, lui donnent tout à fait l'air d'un Bédouin, dit Théophile Gautier, qui l'appelle le Kabyle européen.

N° 7. — Muletier des environs de Burgos.

Sauf les houseaux, ce costume a beaucoup de rapports avec celui de l'arriero valencien. La veste courte est du commencement du siècle. Cet homme est coiffé du chapeau en tricorne posé de face, *el tricornio*, qui est le chapeau des *estudiantes de la tuna*, de l'ancienne *tunante* de Valence. Ils l'ornaient de la cuiller de bois indispensable aux gens nomades; elle y était passée comme un plumet.

N° 8. — *Gitana*.

La population bohémienne est assez nombreuse dans la province de Murcie, mais encore plus en Andalousie. Le grand air des femmes, c'est toujours de dire la *buena ventura*, ou la *baji*, selon leur langage; elles lisent l'avenir dans les lignes de la main, ou dansent d'une manière toute particulière. Le corsage dégagé pour l'aisance des mouvements est un des caractères du costume de ces femmes auxquelles il faut toujours quelque fleur ou quelque ruban de couleur éclatante dans leur chevelure. Nombre d'entre elles ont conservé l'usage de la jupe à deux et trois volants, qu'elles restent seules à porter en Espagne.

Les trois fragments de la maison sont reproduits d'après les aquarelles de M. Sabatier.

N°s 1, 5, 6 et 8. — Documents photographiques fournis par M. Laurent.

N° 7. Dessin d'H<sup>te</sup> Lecomte. N°s 2, 3 et 4. Dessins de M. Garcia.

Coloration par MM. Bastinos et Garcia.

Voir pour le texte : Tra los Montes, par Théophile Gautier, 1843. — Deux artistes en Espagne, par M. Desbarrolles, 1855. — Quelques jours en Espagne, par M. John Lemoine (Revue des deux Mondes, 5 juillet 1858.) — L'Espagne, par M. le baron Davillier, 1873. — L'Espagne, splendeurs et misères, par M. Imbert, 1875.



479

Armaris I - Tabla 2<sup>a</sup>  
S. T. H<sup>co</sup>  
28

BG

## ESPAGNE

LE SALON DE PORCELAINE DU BUEN-RETIRO. — PALAIS-ROYAL DE MADRID.

L'HABILLEMENT EN TRIANON.

La mode des revêtements en porcelaine remonte aux époques où, sur les relations écrites par les missionnaires, on tenait la fameuse tour de porcelaine, dite de Nankin, pour la huitième merveille du monde.

L'architecte Dorbay se conformait à cette mode régnante en construisant le château élevé par Louis XIV en l'honneur de M<sup>me</sup> de Montespan, sur l'emplacement du petit village de Trianon, dont cette construction retint le nom.

Saint-Simon esquisse ce palais en ces termes : « D'abord maison de porcelaine, agrandie après pour y coucher, enfin palais de marbre. » La maison de porcelaine, dit Félibien, fut regardée par tout le monde comme un enchantement. Ce premier Trianon étalait sa pierre au dehors, et les cheminées étaient encore de cette brique rouge qui rappelle le Versailles de Louis XIII. Les faïences émaillées ne se montraient qu'au-dessus des fenêtres; elles formaient une balustrade au-dessus de l'entablement; et sur les combles, où elles étaient blanches, leur éclat se combinait avec la dorure des faitages et les vases bleus.

Le titre donné à la maison ne se justifiait pleinement que dans le salon du château, entièrement revêtu d'un stuc très blanc et très poli avec des ornements d'azur, dont on a retrouvé quelques échantillons dans les magasins du Musée de Versailles. La corniche qui régnait autour de ce salon et le plafond étaient aussi décorés de diverses façons d'azur sur un fond blanc, « le tout travaillé, dit Félibien, à la manière des ouvrages qui viennent de la Chine, à quoi les pavés et les lambris se rapportent, étant faits de carreaux de porcelaine. »

Cette porcelaine était surtout de la faïence et du stuc. Les comptes des bâtiments ne donnent que le nom de faïence émaillée aux produits fournis par Morin pour les revêtements de Trianon, commencé en 1670 et terminé en 1674; Morin, établi à Saint-Cloud, y avait précédé la manufacture de porcelaine fondée à Saint-Cloud par Chicanneau en 1695.

6-11-22



La maison de porcelaine eut un retentissement dont témoigne le *Mercure galant* en 1672 : « Le Trianon de Versailles avait fait naître à tous les particuliers le désir d'en avoir ; tous les grands seigneurs en firent bâtir dans leur parc, les bourgeois qui se voulaient épargner la dépense de ces petits bâtiments avaient fait habiller des mesures en Trianon, ou du moins quelque cabinet de leur maison, ou quelque guérite. »

On connaît la fortune du nom de *Trianon*, devenu un terme générique qui, dit l'*Encyclopédie*, signifie tout pavillon isolé, construit dans un parc, et détaché d'un château. Le *casino* des Italiens est un bâtiment de cette espèce, en usage pour servir de retraite et se procurer de la fraîcheur à la campagne. Ce qui est moins connu c'est que l'*habillement en Trianon* c'est celui du revêtement dit de porcelaine, qui fut d'un luxe tout royal.

Il résulte de l'expression du *Mercure* de 1672, que l'idéal de la décoration intérieure du Trianon, c'est l'emploi de la porcelaine, et que la menuiserie avec un décor sur fond blanc dont on fit grand usage au dix-huitième siècle « dans ces petits appartements destinés au délassement de l'esprit, où l'on ne doit rien négliger pour rendre la décoration enjouée et galante, » que cette menuiserie, dit Blondel, « sur laquelle est passé un vernis et dont les ornements sont dorés, » eut son véritable prototype dans la faïence émaillée du premier Trianon. La plus complète expression du genre se rencontre dans les cabinets comme celui du Buen-Retiro de Madrid, et le fameux cabinet de la *China*, au palais d'Aranjuez.

La fabrication de la porcelaine avait pris un important développement en Espagne au dix-huitième siècle. Charles III, roi des Deux-Siciles, avait, en 1736, fondé la célèbre manufacture de Capo di Monte. Roi d'Espagne en 1759, il y amena une cinquantaine d'artistes et tout le matériel de leur fabrication. Installés à Madrid, dans les jardins de Buen-Retiro, ces Italiens y fonctionnaient dès 1760. Cette manufacture, qui a cessé d'exister en 1808, produisait des objets en pâte dure et en pâte tendre ; du biscuit, tantôt blanc, tantôt en couleur, avec dorure et glaçure suivant le caractère des pièces. Jusqu'en 1789, toute sa fabrication était exclusivement destinée à la famille royale ; on en faisait des cadeaux aux cours étrangères. Ses produits sont très rares dans les collections privées. Le salon de porcelaine du palais de Madrid, avec ses grandes glaces encastrées dans les lambris, ses bas-reliefs à figures, sa riche corniche, son plafond, le marbre du cadre de ses portes, et le stuc incrusté de son parquet, reste assurément comme l'un des plus intéressants spécimens de l'habillement en Trianon.

Reproduction d'après une photographie de M. J. Laurent, et une aquarelle faite d'après nature par M. J. Garcia.

Voir pour le texte : Le Château de Versailles, par M. L. Dussieux, 1881, Bernard, édit. à Versailles. — La Fabrique de porcelaine du Buen-Retiro, par M. Juan F. Riano, Gazette des beaux-arts, 1879.







ESPAGNE

SPAIN

SPANIEN

B G

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Durin lith.





# ESPAGNE

---

## ILES BALÉARES ET PITYUSES OU ÉBUSES. — COSTUMES POPULAIRES DE MAJORQUE, D'IVIÇA ET DE VALENCE.

1	2	3	4	5	6	7	8	9
10	11			12		13		14

Les costumes qui figurent ici, tirés les uns des îles Baléares (Majorque, Minorque et Cabrera), les autres des îles Ébuses, autrefois Pityuses (dont la principale est Iviça); d'autres enfin, de la province de Valence, ont été donnés par des voyageurs de la fin du siècle dernier et des artistes du commencement de celui-ci, et ne sont pas exempts des défauts communs aux documents de cette époque, la manque de naïveté et l'oubli de la véritable proportion des personnages représentés. Nos reproductions d'après des documents photographiques pareront à cet inconvénient; et comme, en somme, celles-ci montrent les Majorquins sous un aspect du passé assez intéressant, nous ne devons pas les passer sous silence.

George Sand, dont l'ouvrage (*Un Hiver à Majorque*, 1837) a si bien dépeint la mollesse et l'incurie des débiles populations de ces îles si bien partagées par la nature, dit que les costumes portés à Majorque par les riches et par les bourgeois ont perdu toute originalité primitive, et que l'on ne retrouve de traces des vieilles traditions que dans les vêtements des femmes et des paysans.

D'après Alexandre de Laborde (*Itinéraire descriptif de l'Espagne*), la richesse des étoffes et des ornements distingue seule les dames de leurs servantes et des paysannes. La coiffure, nommée *rebozillo*, qui est une variété du capuce, de la capeline, est formée par une guimpe double; la partie supérieure couvre la tête et s'arrête sous le menton, laissant le visage seul à découvert; puis, s'étendant sur les épaules et tombant jusqu'à la moitié du dos, les deux pointes viennent se croiser et s'attacher par devant. Nos n<sup>os</sup> 2, 5, 7, 10, 13 et 14 offrent des exemples plus ou moins conformes à cette description. L'habit est composé d'un corps baleiné; les manches, fort étroites, s'arrêtent au pli de l'avant-bras (n<sup>os</sup> 10 et 14). Le corset est garni de boucles d'argent ou de boutons. Les femmes ont des colliers, portent des bagues, et font usage de bracelets, de montres et autres bijoux. Lorsqu'elles sortent, elles portent la mantille, n<sup>o</sup> 11, comme dans tout le reste de l'Espagne, et prennent à la main, avec leur éventail, un chapelet fort long, orné de glands d'or et d'une croix de ce métal. En général, et comme les autres Espagnoles,

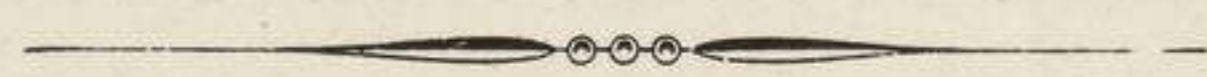


les femmes de Majorque tiennent à être bien chaussées. Leurs souliers sont élevés sur le talon, larges vers les orteils et percés de petits trous, ce qui tient le pied frais et facilite la marche. La jupe est courte, et souvent descend à peine au gras de la jambe; George Sand dit qu'on la plisse sur les hanches et que cette partie du vêtement, d'étoffe de couleur ou de toile peinte, est attenante à la camisole. Les bas, bleus, rouges ou verts, ont des coins d'une autre couleur. Les servantes et les paysannes portent le tablier. Dans nos exemples, les n<sup>os</sup> 11 et 14 appartiennent à la bourgeoisie, et présentent un compromis entre les modes du jour et la tradition; ils remontent à 1820 environ. Les n<sup>os</sup> 2, 4, 5 et 7 sont non seulement plus anciens, mais aussi beaucoup plus purs dans leur exigüité, malgré la faiblesse du dessin.

Il y a peu de différence entre le costume de Majorquins et celui des Minorquins et l'on peut se borner à signaler, chez ces derniers, l'emploi habituel du jaune pour le vêtement de femme appelé *rebozillo*.

Dans les costumes des hommes, on retrouve beaucoup de choses d'origine mauresque : l'ample ceinture, le large caleçon, la chemise dont ils laissent apparaître les pans (n<sup>os</sup> 1, 8 et 9). Les autres pièces du costume, qui se rapprochent de celui du littoral de la terre ferme, et lui font perdre le caractère africain si accusé lorsque la chemise et le caleçon se trouvent portés seuls, sont : la jaquette; la camisole; le pantalon non fermé descendant à la cheville; les gros bas de fil blanc, noir ou fauve; les souliers de peau de veau sans apprêt, sans teint, plats, sans talons; la ceinture à réseau ou en cuir; les guêtres longues, suivant la saison; enfin, pour coiffure, un chapeau à larges bords, en poils de chat sauvage, avec des cordons et des glands noirs en fil de soie ou d'or. Dans les maisons, les Majorquins roulent un foulard autour de leur tête. L'hiver, ils ont souvent une calotte de laine noire qui couvre leur tonsure; car ils se rasent comme des prêtres le sommet de la tête, soit par mesure de propreté, soit par dévotion, laissant d'ailleurs croître leurs cheveux rudes, les taillant seulement sur le front d'un trait de ciseaux horizontal, à la mode du moyen âge. Enfin, ils se couvrent encore l'hiver d'un froc, d'une cape grise, ou d'une peau de chèvre d'Afrique dont le poil est tenu en dehors.

(Les n<sup>os</sup> 1, villageois, 2, bourgeois, 7, femme de condition, 9, pâtre, 10, 11 et 14 proviennent de Majorque. — Les n<sup>os</sup> 5, bourgeoise, et 6, batelier, sont de Minorque. — Les n<sup>os</sup> 3 et 4, paysan et paysanne, et 8, jardinier, sont d'Iviça. — Les n<sup>os</sup> 12 et 13 proviennent de Valence. — Les cinq grandes figures sont d'après Lante.)







1 2 3 4 5 6 7 8 9



10 11 12 13 14

# ESPAGNE

SPAIN

SPANIEN



IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>o</sup> PARIS

Nordmann lith.



BE

# ESPAGNE

---

## ILES BALÉARES.

### COSTUMES POPULAIRES DE MAJORQUE ET DE MINORQUE.

1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	

N<sup>os</sup> 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 10 et 11.

Majorquins.

N<sup>os</sup> 1 et 6.

Minorquins.

Peu de contrées ont reçu, de la part des anciens, plus de dénominations que les îles Baléares. Elles sont tantôt appelées les Eudémones ou *îles des Bons Génies*, tantôt les Aphrodisiades ou *terres de l'Amour*, ou encore les Chiriades, à cause des écueils qui les environnent; les Grecs les divisent en Gymnésiennes ou *îles des Hommes nus*, et en Pityuses ou *îles des Pins*; dans la suite, et en raison de l'adresse extraordinaire déployée par les insulaires dans le maniement de la fronde, elles reçoivent le nom qu'elles ont toujours conservé depuis, celui de Baléares, de βάλω, lancer.

Les monuments parsemés dans les îles Majorque et Minorque attestent que les Baléares étaient habitées même avant l'époque historique. Quel que soit le fond de la population première de ces îles, il a dû être singulièrement modifié par les envahisseurs de toute race et de toute langue, Phéniciens, Carthaginois, Grecs, Massaliotes, Romains, colons latinisés d'Ibérie, Goths, Vandales, Arabes, Génois, Pisans, Aragonais, etc. En présence d'un pareil croisement, il serait téméraire de vouloir classer les Baléariotes suivant les affinités de la race primitive.

Les *pageses*, ou paysans majorquins, ont eu de tout temps la réputation d'être d'excellents agriculteurs; leur âpreté au gain, leur passion de la terre, font qu'ils emploient toutes leurs économies à conquérir sur le roc ou sur le marais un petit lopin de terre, aussitôt mis en culture; mais, comme la superficie des terres agricoles ne suffit plus à la population qui se presse dans l'île, l'excédent de beaucoup de familles est contraint d'avoir recours à l'émigration. Les habitants de l'ancienne *Balearis major*, de même que leurs voisins de Minorque, les excellents jardiniers *mahonnais*, sont fort nombreux dans les villes du littoral méditerranéen, en Algérie et dans tous les ports des Antilles espagnoles.

Les Majorquins se livrent en outre à l'exportation des étoffes de laine et de toile, des ouvrages de vannerie, des vases de terre poreuse; mais ils n'ont plus le monopole de ces faïences si célèbres à l'époque de la Renaissance et que l'on appelle encore *majolica*, mot qui, d'après les lexicographes, est la forme italienne du nom de Majorque.

Des huit Baléares désignées par Pline l'Ancien, — les deux Pityuses, les Gymnasies, Capraria, Colubraria, Ménariès, Tiquadre et la petite île d'Annibal, — les trois dernières nous sont entièrement inconnues aujourd'hui.



d'hui; nul ne sait à quel cataclysme remonte cette disparition, qui n'a laissé aucun souvenir dans le passé si effacé de ces Baléariotes qu'on ne peut considérer ni comme Européens ni comme Africains.

MAJORQUINS.

N° 8.

Paysan en costume du dimanche; 1778.

Chapeau en poils de chat sauvage (*moxine*) aux bords relevés des deux côtés; large rabat en toile; tunique blanche boutonnée jusqu'à la ceinture et formant une jupe qui couvre une partie de la culotte bouffante; veste de soie; frac; cape noire à large collet; bas blancs; souliers à boucles; canne de jonc.

N° 11.

Berger; 1818.

Chapeau à larges bords; le cou est nu; deux tuniques en étoffes de couleurs différentes sont croisées sur la poitrine et serrées à la taille par une ceinture à large boucle de cuivre; besace portée en bandoulière; caleçon bouffant d'étoffe fabriquée dans le pays; jambes seulement couvertes de guêtres de cuir; souliers lacés.

N° 9.

Fermier des environs de Palma; 1835.

Chapeau à larges ailes; cheveux taillés à la mode du moyen âge; visage complètement rasé; cape étroitement boutonnée; culotte bouffante; bas bleus; souliers découverts.

N° 10.

Garçon de ferme; 1835.

Mouchoir d'indienne roulé sur la tête en manière de turban; veste courte sur une chemise bouffante; cravate de laine; large culotte; bas blancs et souliers. Le fardeau qu'il porte oblige ce garçon de ferme à tenir son chapeau à la main.

Nos 2, 4 et 7.

Cultivateurs; costume actuel.

Chapeaux de feutre (fig. nos 4 et 7); sur la chemise, d'un blanc toujours irréprochable, le *garde-pits*, gilet, et le *sayo*, veste de drap courte et collante; culotte bouffante; bas de fil; souliers à boucles ou à cordons. La fig. n° 7 a de plus une ceinture en cordelière.

Nos 3 et 5.

Femmes de cultivateurs; costume actuel.

*Rebozillo*, guimpe blanche de dentelle ou de mousseline composée de

deux pièces superposées: l'une, nommée *rebozillo en amount*, est posée un peu en arrière de la tête et passe sous le menton comme une guimpe de religieuse; l'autre, appelée *rebozillo en volant*, forme pèlerine sur les épaules. Cette coiffure, commune à toutes les classes, est en indienne chez les femmes du peuple (voir la fig. n° 7 de la planche la Grue, Espagne), ou d'une mousseline moins fine relevée par un ruban de soie de couleur.

Les cheveux sont séparés en bandeaux sur le front; autrefois, ils étaient attachés par derrière, et, en sortant du *rebozillo*, retombaient en une grosse tresse flottant dans le dos et se relevant sur le côté, passée qu'elle était dans une ceinture, comme le montre la fig. n° 2 de la planche ci-dessus désignée; les jours de semaine, la chevelure non tressée restait en *estoffade*, c'est-à-dire flottante.

Corset baleiné recouvert de soie noire; les manches, fort étroites, s'arrêtent à l'avant-bras; jupe d'indienne chez la fig. n° 3, et de percale chez la fig. n° 4. Ces dames ne portent pas de tablier, cette pièce du costume étant généralement réservée aux femmes de condition inférieure. Éventail à la main et point de bijoux, contrairement à ce qui caractérisait le costume des Majorquines d'autrefois.

MINORQUINS.

N° 1.

Paysan en costume du dimanche; fin du dix-huitième siècle.

Costume empreint de la tradition arabe: chapeau de feutre à larges bords; mouchoir autour du cou; tunique ornée d'une ceinture en cordelière; pantalon large descendant jusqu'à la cheville; souliers plats; grand manteau rouge drapé sur les épaules.

N° 6.

Paysanne de la même époque.

Sur le *rebozillo* garni de rubans noués sous le menton, les Minorquines portent le *mentèle*, variété de la mantille, pièce de drap qui se retire dans l'intérieur de la maison. Ces femmes se parent quelquefois du *floqué*, espèce de collerette rappelant les anciennes fraises (voir les figures nos 4 et 5 de la planche la Grue).

Camisole d'étoffe ouverte sur le cou, aux manches étroitement fermées sur le poignet; jupon court attenant à la camisole; les plis de ce jupon sont disposés de manière à exagérer la largeur des hanches. Bas à coins brodés. Souliers taillés au-dessus des orteils et garnis de larges talons. Éventail et chapelet.

Les nos 1 et 6 sont tirés de l'Encyclopédie des Voyages, de Grasset de Saint-Sauveur.

Les nos 2, 3, 4 et 5 ont été reproduits d'après des aquarelles de MM. Bastinos et Garcia.

Le n° 7, d'après une photographie de M. Laurent.

Les nos 8 et 9 proviennent de la Coleccion de trajes de España, de la Cruz; Madrid, 1777.

Le n° 11 est reproduit d'après une lithographie de Lecomte, datée de 1818.

Voir, pour le texte: Grasset de Saint-Sauveur, Voyage dans les îles Baléares et Pityuses, 1807. — Alex. de Laborde, Itinéraire descriptif de l'Espagne (tome V), 1809. — Georges Sand, Un Hiver à Majorque, 1837. — F. Lacroix, Îles Baléares et Pityuses (Univers, Didot, 1863). — M. Élisée Reclus, Géographie universelle, Hachette, 1875.





1 2 3 4 5 6



7 8 9 10 11

ESPAGNE

SPAIN

SPANIEN

BE

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS.

P. Schmitt lith.



